

LE FIGARO

■ hors-série

KESSEL GENEVOIX
APOLLINAIRE CENDRARS
HEMINGWAY BARBUSSE
PÉGUY ALAIN-FOURNIER
JÜNGER PERGAUD
DRIEU CÉLINE

CEUX DE 14

LES ÉCRIVAINS DANS LA GRANDE GUERRE



BEL: 9,20 € - DOM: 9,50 € - CH: 14,90 F.S. - CAN: 14,50 \$C - D: 9,50 € - ESP: 9,20 € - GB: 7,50 £ - ITA: 9,20 € - GRE: 9,20 € - LUX: 9,20 € - NL: 9,20 € - PORT CONT: 9,20 € - MAR: 90 DH.

LE FIGARO

VOUS RÉVÈLE LES DESSOUS DE LA CULTURE

■ **hors-série**



NUMÉRO
DOUBLE
164 pages

MICHEL-ANGE

L'aurait pu s'arrêter de sculpter à vingt-neuf ans, après avoir donné au monde les chefs-d'œuvre de la *Pietà* et du *David*. Protégé de Laurent de Médicis, le prodige florentin allait être choisi par cinq papes successifs pour transfigurer Rome, de la chapelle Sixtine à la basilique Saint-Pierre. A l'occasion de la splendide exposition « Le Corps et l'âme » sur la sculpture italienne de la Renaissance au musée du Louvre, *Le Figaro Hors-Série* célèbre le génie tourmenté de Michel-Ange. Découvrez le récit de neuf journées de sa vie, entre les guerres de clans et les luttes d'influence ; l'analyse de son œuvre de titan, comme dessinateur, sculpteur, peintre, architecte, poète ; le décryptage des films qui lui sont consacrés. *Michel-Ange le corps et l'âme*, magnifiquement illustré.

Le Figaro Hors-Série, « Michel-Ange le corps et l'âme », 164 pages



12[€]_{,90} Actuellement disponible
chez votre marchand de journaux et sur www.figarostore.fr/hors-serie

Version digitale disponible également à 6[€]_{,99}



Retrouvez *Le Figaro Hors-Série* sur Twitter et Facebook





© JACQUES RIDEL/ECPAD/DÉFENSE.

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

ENTRE LES LIGNES

De l'appel sous les drapeaux à l'enfer des tranchées, la Grande Guerre décrite par ceux qui la firent. Paroles d'écrivains.

12 ÉCRIVAINS DANS LA GUERRE

Par Irina de Chikoff

- 24 **Péguy.** Le blé moissonné
- 26 **Henri Fournier.** Les chemins du Grand Meaulnes
- 28 **Céline.** « Bas les cœurs ! »
- 30 **Pergaud.** La guerre n'est pas un jeu d'enfants
- 32 **Cendrars.** « Cette pute d'existence ! »
- 34 **Barrès.** « Debout les morts ! »
- 36 **Apollinaire.** « Ah Dieu ! que la guerre est jolie »
- 38 **Giono.** Le grand troupeau
- 40 **Proust.** Du côté du Ritz
- 42 **Bernanos.** La perspective cavalière
- 44 **Rolland.** Guerre à la guerre
- 46 **Châteaubriant.** Monsieur Château, ambulancier

CEUX DE 14

- 50 **Genevoix.** Au nom de tous les miens
Par Philippe Colombani
- 60 **Cocteau.** Le jeune homme et la guerre
Par Martin Peltier

- 64 **Barbusse-Dorgelès.** L'écume des morts
Par Sylvie Nougrou
- 74 **Kipling-Chesterton.** Old England
Par Philippe Maxence
- 78 **Drieu la Rochelle-Céline.** La grande illusion
Par Paulin Cesari
- 86 **Jünger-Remarque.** Vent d'est
Par Jean-Louis Thiériot
- 90 **Radiguet.** La beauté du diable
Par Michel De Jaeghere
- 98 **Kessel-Hemingway-D'Annunzio.**
L'école buissonnière
Par Sébastien Lapaque

MÉMOIRES VIVES

- 106 Lignes de front
Par Philippe Colombani, François-Joseph Ambroselli,
Isabelle Schmitz, Martin Peltier, Michel De Jaeghere,
Irina de Chikoff, Philippe Maxence, Jean-Louis Thiériot
et Vincent Trémolet de Villers

En couverture : soldats français maniant les lance-flammes depuis les tranchées du Chemin des Dames, en 1917. © Bridgeman Images.

En têtère : © Stéphane Heuet. Ci-dessus : au cantonnement d'Orvillers-Sorel, non loin des premières lignes, un soldat écrit une lettre à l'ombre d'un parapluie, le 12 avril 1918. © Jacques Ridet/ECPAD/Défense.

CE NUMÉRO EST UNE RÉÉDITION ACTUALISÉE
DU FIGARO HORS-SÉRIE N° 79 PARU EN JUIN 2013.

Société du Figaro. Siège social 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Président *Charles Edelstenne*. Directeur général, directeur de la publication *Marc Feuillée*. Directeur des rédactions *Alexis Brézet*. Directeur général adjoint *Jean-Luc Bryesse*.

Directeur de la rédaction *Michel De Jaeghere*. Rédactrice en chef adjointe *Isabelle Schmitz*. Chef de studio *Françoise Grandclaude*. Secrétariat de rédaction *Caroline Lécharny-Maratray*. Rédacteur photo *Carole Brochart*. Editeur *Robert Mergui*. Directeur industriel *Marc Tonkovic*. Responsable fabrication *Emmanuelle Dauer*. Responsable pré-presses *Corinne Videau*. Relations presse et communication *Laëtitia Brechemier*.

LE FIGARO Hors-Série Hors-Série du Figaro. Commission paritaire : N° 0421 C 83022. ISSN : 1951 - 5065. ISBN : 978-2-8105-0903-4
Édité par la Société du Figaro. Rédaction 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00.
Régie publicitaire MEDIA.figaro. Président-directeur général *Aurore Domont*. 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris.
Tél. : 01 56 52 26 26. Imprimé par RotoFrance Impression, 25, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes.
Origine du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : Ptot 0,0077 kg/tonne de papier. Octobre 2020.

REMERCIEMENTS. CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA PRÉCIEUSE COLLABORATION DE BERNARD PICCOLI, GILLES BERNANOS, FRANCK PEYROT, STÉPHANE HEUET, CAMILLE DE LA MOTTE, PAULINE HOUBRE ET CHARLOTTE LE MAIGNAN. BLANDINE HUK, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION, SOPHIE SUBERBÈRE, RÉDACTRICE PHOTO, KEY GRAPHIC, PHOTOGRAVURE, SOPHIE TROTIN, FABRICATION.
• MALGRÉ TOUTS NOS EFFORTS, CERTAINS AYANTS DROIT DES ARTISTES DONT LES ŒUVRES FIGURENT DANS LE MAGAZINE N'ONT PU ÊTRE IDENTIFIÉS, ET NOUS NOUS EN EXCUSONS. SI UNE REPRODUCTION FIGURANT DANS LE MAGAZINE DEVAIT ÊTRE IDENTIFIÉE DE MANIÈRE CERTAINE PAR SON AUTEUR OU SES AYANTS DROIT, N'HÉSITEZ PAS À NOUS CONTACTER.





QUI SE SOUVIENT DES HOMMES ?

« Ce que nous avons fait, c'est plus qu'on ne pouvait demander à des hommes... » Le constat, lapidaire, n'est pas celui d'un bateleur d'estrade mais du plus modeste et du plus vrai des écrivains de la Grande Guerre : l'auteur de *Ceux de 14*, Maurice Genevoix. Explique-t-il pourquoi la guerre de 14-18 a semblé, de tout temps, si difficile à raconter, à comprendre ? Nulle guerre n'avait mis aux prises, avant elle, autant de combattants, nulle d'entre elles n'avait eu autant de témoins. Des peuples entiers y avaient été associés par la peur et le sacrifice, le deuil, les privations. Des milliers de livres d'histoire ont été consacrés à ses développements. Son centenaire a été marqué par une floraison de publications, de films, de colloques. Pour nos contemporains, elle garde cependant, selon le sous-titre choisi en 1994, peu avant de mourir, par Jean-Baptiste Duroselle pour son histoire de *La Grande Guerre des Français*, quelque chose d'« incompréhensible ». Parce que l'homme du XXI^e siècle peine à s'imaginer lui-même à la hauteur de son cortège de souffrances et d'épreuves. Qu'elle lui semble mettre en branle des figures dont le moule a été perdu avec l'avènement de la modernité.

La guerre de 1914, comme le souligne justement l'un des maîtres de l'école française, l'historien Jean-Jacques Becker, les universitaires l'ont d'abord appréhendée sous l'angle de la stratégie, de l'histoire diplomatique et militaire. « Pendant longtemps, écrit-il, (...) on a concentré l'attention sur les "causes" de la guerre dans le but de déterminer les responsabilités, et de fulminer l'anathème contre elles, vouer aux gémonies, accabler du mépris public les hommes ou les systèmes ainsi montrés du doigt. »

On en est revenu aujourd'hui. Dans une France, une Europe où s'étiole un patriotisme jugé hors de saison, où l'idée de souveraineté fait figure de souvenir incongru (quand elle n'est pas « européenne » : déconnectée de la prétention d'un peuple à en être titulaire) et où les puissances qu'a opposées le conflit se trouvent entraînées, ensemble, dans la spirale d'un irréversible déclin, la Grande Guerre a changé de nature : le *kriegspiel* planétaire dont l'attentat de Sarajevo avait donné le signal apparaît comme un inutile massacre, un suicide collectif, le naufrage de la civilisation européenne. Si la Première Guerre mondiale intéresse, c'est moins en tant qu'événement fondateur de l'Europe contemporaine que comme une épopée, qui avait porté la douleur des hommes à son paroxysme. C'est du côté des témoignages pris sur le vif que les universitaires ont dès lors tourné leurs recherches pour tenter de comprendre quels furent l'état d'esprit, les motivations, les états d'âme de ceux qui la vécurent en première ligne ou à l'arrière : articles de journaux, rapports administratifs, débats parlementaires, mais, surtout, écrits des combattants, qu'il s'agisse des lettres

adressées à leurs proches, des carnets de notes tenus au jour le jour ou des journaux intimes rédigés sur le front.

Le retournement a triomphé auprès du grand public en 1998 avec l'immense succès obtenu par la publication de leur anthologie : *Paroles de poilus*. Comme si s'imposait désormais le point de vue de Roland Dorgelès, refusant le droit d'en parler à ceux qui n'avaient pas combattu : « Ah ! non, les civils. Vos gueules ! »

La difficulté tient à ce que s'ils donnent au lecteur le sentiment de pénétrer au cœur des choses, et de livrer, dans sa brutalité, la vérité ultime, ces textes sont eux-mêmes sujets à caution. Les lettres des poilus étaient visées par la censure. Elles témoignent souvent du désir de tranquilliser les proches en édulcorant la crudité des situations, quand elles ne renoncent pas à transmettre une expérience incommunicable. Les carnets de route ne bénéficient pas toujours d'un exceptionnel sens de l'observation.

Pour transformer un document en véritable témoignage, il faut plus que la sincérité : le talent. Le pouvoir de planter le décor improbable de l'aventure et celui de saisir la vérité des êtres dans la complexité de leurs comportements. L'art du portrait et le sens d'un dialogue qui n'atteint à l'authenticité que par un effort de recomposition.

C'est ce qui rend précieux les livres des écrivains combattants. L'argot du *Voyage au bout de la nuit*, écrit Bernanos, traduit la violence de la guerre dans un « langage inouï, (...) aussi loin que possible d'une reproduction servile du langage des misérables, mais fait justement pour exprimer ce que le langage des misérables ne saura jamais exprimer ».

De 1914 à 1918, la littérature a versé plus que son écot à la grande illusion dans laquelle s'était engagée la nation. Elle l'a payé avec Péguy, Alain-Fournier, Louis Pergaud, tués à l'ennemi, Apollinaire terrassé par la grippe espagnole l'avant-veille de l'armistice. Elle a, surtout, prolongé jusqu'à nous l'écho de l'événement par les œuvres qu'a inspirées la guerre à des auteurs aussi divers que Genevoix, Cocteau, Céline ou Drieu la Rochelle, Kessel ou Jules Romains, Roger Martin du Gard ou Jean Giono.

Sans doute y a-t-il dans leurs livres une part de mise en scène où, plus que la vérité, l'amour-propre trouve son compte. « Veux-tu qu'il n'y ait pas eu la guerre et n'ait pas écrit Le Feu ? » demanda un jour à Barbusse son ami Elie Faure, ajoutant qu'en dépit de ses professions de foi pacifistes il ne doutait guère de la réponse. Montherlant composa un *Chant funèbre pour les morts de Verdun* sans avoir jamais été lui-même engagé en opérations. Dorgelès, se sentant fiévreux, avait répondu avec un jour de retard à la mobilisation. Faute de place dans sa chambre, il était allé passer sa première nuit de guerre à l'hôtel : l'épisode ne figure pas dans *Les Croix de bois*.

Editorial

par Michel De Jaeghere

Sans doute aussi les faits que racontent leurs livres ne sont-ils pas tous tirés d'une information de première main. Un professeur de français du nom de Norton Cru a pensé pouvoir, au cours des années 1920, récuser la plupart d'entre eux en les confrontant avec une rigueur implacable à sa propre expérience d'ancien combattant, épinglant les états de service de leurs auteurs pour dénoncer ceux qui n'avaient fait en première ligne que de brèves apparitions, traquant invraisemblances et contradictions, fustigeant les on-dit qui leur avaient permis de bâtir, au détriment des choses vues, d'habiles compositions.

C'est ne rien comprendre à la littérature, à la vérité supérieure qu'elle offre seule d'atteindre, à travers mensonges, impostures, approximations. C'est par elle que la guerre de 1914 est devenue notre *Iliade*, qu'elle s'est imposée à nos mémoires comme le conservatoire de la peur et du courage, de l'héroïsme des humbles et du sacrifice des sans-grade, de l'horreur de la guerre moderne et des prodiges du dévouement, de l'aveuglement des états-majors et de la fraternité des combattants. Proust n'était pas reçu, dit-on, chez les modèles qui lui ont fourni les silhouettes des Guermantes aussi souvent qu'il le prétend. Cela ne l'avait pas empêché de décrire la fin d'un monde. Homère n'avait connu que par ouï-dire les épisodes de la guerre de Troie. Il n'avait pas assisté lui-même à ce moment où Zeus avait fait tomber sur ses héros une pluie de larmes de sang. Il n'en a pas moins immortalisé le souvenir de combattants qui ne seraient sans lui que poussière, retombée depuis trente siècles à la terre.

Qui se souvient des hommes ? Voué au culte des morts illustres, le Panthéon est consacré depuis l'origine à la célébration des choix politiques des vivants, quand il n'est pas le théâtre de leurs opérations de communication, de leurs misérables manœuvres électorales. Le transfert de Maurice Genevoix, ce 11 novembre, échappe miraculeusement à cette fatalité, parce qu'il est moins celui d'un acteur de la grande Histoire que celui d'un témoin authentique de l'héroïsme des humbles, en quoi réside la vraie grandeur de cette guerre. Il vient mettre un point d'orgue aux commémorations qui ont ponctué depuis six ans son centenaire en rendant hommage à celui qui, après avoir subi de manière indiscutable la grande épreuve, avait su aussi partager avec le plus de vérité et de simplicité son expérience du feu. Qui avait donné à la littérature combattante ses lettres de noblesse parce que, sans gloriole, s'était exprimé dans ses œuvres le désir de sauver de l'oubli l'héroïsme des simples dont il avait partagé la misère indicible, le courage quotidien.

GRAND HOMME Maurice Genevoix, le 12 février 1915, cinq jours avant le début de la bataille des Eparges. L'écrivain fait son entrée au Panthéon ce 11 novembre.





CEUX D'EUX DE 14

ENTRE LES LIGNES

Le chant du départ
les avait rassemblés,
un matin d'août,
pleins de ferveur et
d'enthousiasme,
pour défendre la terre
de leurs ancêtres.
Loin des parades en ville
et des trains couverts
de fleurs, ils allaient
connaître le souffle
brûlant et dévastateur
de la guerre, l'attente
glacée dans la tranchée.
Et quelques moments
de répit, avec les
camarades.

Page de gauche :
L'Offensive de l'Yser,
Première ligne française
près de Het-Sas, par
François Flameng, paru
dans L'Illustration
n° 3910 du 9 février 1918.





IL EST TROP TARD

« On nous a annoncé la relève pour ce soir. Moi je ne l'espère plus. Je ne sais plus. Nous sommes là depuis un très long, très long temps. On nous a mis là ; on nous y a oubliés. Personne ne viendra. Personne ne pourra nous remplacer à la lisière de ce bois, dans ce fossé, sous cette pluie. (...) Et d'ailleurs, à quoi bon ? Mes vêtements englués de boue, les bandes molletières qui broient mes jambes, mes chaussures brûlées et raidies, les courroies de mon équipement, est-ce que tout cela maintenant ne fait pas partie de ma souffrance ? Cela colle à moi. L'eau, qui a pénétré jusqu'à ma peau d'abord, coule maintenant dans mes veines. Maintenant je suis une masse boueuse, et prise par l'eau, et qui a froid jusqu'au plus profond d'elle, froid comme la paille qui nous abritait et dont les brins s'agglutinent et pourrissent, froid comme les bois dont chaque feuille ruisselle et tremble, froid comme la terre des champs qui peu à peu se délaye et fond. Hier, peut-être, il était temps encore. En partant hier, nous aurions pu nous défendre, nous ressaisir, réparer. Aujourd'hui, le mal a trop gagné. On ne peut pas réparer tout ce mal. Il est trop tard. Ça ne vaut même plus la peine d'espérer... »

Maurice Genevoix, *Sous Verdun*, 1916.

Poilus dans une tranchée de première ligne : au premier plan, un capitaine et trois fantassins ; au fond, un artilleur.





L'OBUS MIAULE

« Je suis seul sur le champ
de bataille
Je suis la tranchée blanche
le bois vert et roux
L'obus miaule
Je te tuerai
Animez-vous fantassins
à passepoil jaune
Grands artilleurs roux
comme des taupes (...)
Ou mauves encore ou bleu-
horizon comme les autres
Ou déteints
Venez le pot en tête
Debout fusée éclairante
Danse grenadier en agitant
tes pommes de pin
Alidades des triangles
de visée pointez-vous
sur les lueurs
Creusez des trous enfants
de 20 ans creusez des trous
Sculptez les profondeurs
Envolez-vous essaims
des avions blonds ainsi que
les avettes
Moi l'horizon je fais la roue
comme un grand Paon
Ecoutez renaître les oracles
qui avaient cessé
Le grand Pan est ressuscité
Champagne viril qui
émoustille la Champagne
Hommes faits jeunes gens
Caméléon des autos-canon
Et vous classe 16
Craquements des arrivées
ou bien floraison blanche
dans les cieux
J'étais content pourtant
ça brûlait la paupière
Les officiers captifs
voulaient cacher leurs
noms
Œil du Breton blessé
couché sur la civière
Et qui criait aux morts
aux sapins aux canons
Priez pour moi Bon Dieu
je suis le pauvre Pierre »
Guillaume Apollinaire,
Calligrammes, « Chant de
l'horizon en Champagne », 1918.

Une patrouille de ravitaillement
circule dans un boyau, le
8 juillet 1917. L'âne « Kronprinz »
transporte le matériel.

LES REVENANTS

« C'étaient des mannequins de boue qui défilait, godillots de boue, cuissards de boue, capotes de boue, et les bidons pareils à de gros blocs d'argile. Pas un des blessés légers n'avait quitté les rangs, mais ils n'étaient pas plus blêmes, pas plus épuisés que les autres. Tous avaient sous le casque les mêmes traits d'épouvante : un défilé de revenants. Les paysans du front ont le cœur endurci et ne s'émeuvent plus guère, après tant d'horreurs ; pourtant quand ils virent déboucher la première compagnie de ce régiment d'outre-tombe, leur visage changea.

– Oh ! les pauvres gars... Une femme pleura, puis d'autres, puis toutes. C'était un hommage de larmes, tout le long des maisons, et c'est seulement en les voyant pleurer que nous comprîmes combien nous avions souffert. Un triste orgueil vint aux plus frustes. Toutes les têtes se redressèrent, une étrange fierté aux yeux. La musique nous entraînait, à pleins cuivres, tambour roulant ; les plus fourbus semblaient revivre et on les sentait tout prêts à crier : "C'est nous qui avons fait l'attaque !... C'est nous qui revenons de là-haut..." »

Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, 1919.

Femmes évacuant Reims en avril 1917, conformément à la demande du maire et du sous-préfet de quitter la ville. La population civile ayant peu suivi cette injonction, le 24 mars 1918, le général Micheler ordonnera l'évacuation totale.

© PIERRE-JOSEPH-PAUL CASTELNAU/ECPAD/DÉFENSE.









LE BOUT DE LA NUIT

« Serais-je donc le seul lâche sur la terre? pensais-je. Et avec quel effroi!... Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre, comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux! Nous étions jolis! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique. On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy? Qui aurait pu prévoir avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes? A présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu... Ça venait des profondeurs et c'était arrivé. »

Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932.

Les hommes du 3^e régiment de zouaves font leur lessive au camp de La Valbonne.





LA GUERRE NOTRE MÈRE

« Très loin, la boule blanche
d'un shrapnell fondait dans
le ciel gris de décembre.
L'haleine du combat nous
frôlait et faisait courir
en nous un étrange frisson.
Sentions-nous que nous
allions presque tous être
engloutis, en des jours
où ce grondement sourd,
derrière l'horizon,
s'enflerait en tonnerre au
roulement continu ?
D'abord l'un, puis l'autre ?
Nous avons quitté
les salles de cours, les bancs
de l'école, les établis,
et les brèves semaines
d'instruction nous avaient
fondus en un grand corps
brûlant d'enthousiasme.
Elevés dans une ère
de sécurité, nous avons
tous la nostalgie de
l'inhabituel, des grands
périls. La guerre nous avait
donc saisis comme une
ivresse. C'est sous une pluie
de fleurs que nous étions
partis, grisés de roses
et de sang. Nul doute que
la guerre ne nous offrît
la grandeur, la force,
la gravité. Elle nous
apparaissait comme l'action
virile : de joyeux combats
de tirailleurs, dans des prés
où le sang tombait en rosée
sur les fleurs. Pas de plus
belle mort au monde...
Ah ! surtout, ne pas rester
chez soi, être admis
à cette communion ! »

Ernst Jünger, *Orages d'acier*, 1920.

Des hommes du 14^e régiment
du train des équipages militaires
préparent leur repas.

EN LOUSDOC

« Dis donc, sans t' commander... Y a quéqu' chose que j' voudrais te d' mander. Voilà la chose : si tu fais parler les troufions dans ton livre, est-ce que tu les f'ras parler comme ils parlent, ou bien est-ce que tu arrangeras ça, en lousdoc? C'est rapport aux gros mots qu'on dit. Car, enfin, pas, on a beau être très camarades et sans qu'on s'engueule pour ça, tu n'entendras jamais deux poilus l'ouvrir pendant une minute sans qu'i's disent et qu'i's répètent des choses que les imprimeurs n'aiment pas besef imprimer. Alors, quoi? Si tu ne le dis pas, ton portrait ne sera pas r'ssemblant : c'est comme qui dirait que tu voudrais les peindre et que tu n' mettes pas une des couleurs les plus voyantes partout où elle est. Mais pourtant ça s' fait pas. – Je mettrai les gros mots à leur place, mon petit père, parce que c'est la vérité. – Mais dis-moi, si tu l' mets, est-ce que des types de ton bord, sans s'occuper de la vérité, ne diront pas que t'es un cochon? – C'est probable, mais je le ferai tout de même sans m'occuper de ces types. – Veux-tu mon opinion? Quoique je ne m'y connais pas en livres, c'est courageux, ça, parce que ça s' fait pas, et ce sera très chic si tu l'oses, mais t'auras de la peine au dernier moment, t'es trop poli!... C'est même un des défauts que j' te connais depuis qu'on s' connaît. »
Henri Barbusse, *Le Feu*, 1916.

La toilette au bord de la rivière.

© JEAN-BAPTISTE TOURNASSOUD/ECPAD/DÉFENSE.









TU N'EN REVIENDRAS PAS

« On part Dieu sait pour où
Ça tient du mauvais rêve
On glissera le long
de la ligne de feu
Quelque part ça commence
à n'être plus du jeu
Les bonshommes là-bas
attendent la relève (...)

Tu n'en reviendras pas
toi qui courais les filles
Jeune homme dont j'ai vu
battre le cœur à nu
Quand j'ai déchiré
ta chemise et toi non plus
Tu n'en reviendras pas
vieux joueur de manille

Qu'un obus a coupé
par le travers en deux
Pour une fois qu'il avait
un jeu du tonnerre
Et toi le tatoué
l'ancien Légionnaire
Tu survivras longtemps
sans visage sans yeux

Roule au loin roule train
des dernières lueurs
Les soldats assoupis
que ta danse secouent
Laissent pencher leur front
et fléchissent le cou
Cela sent le tabac
la laine et la sueur

Comment vous regarder
sans voir vos destinées
Fiancés de la terre
et promis des douleurs
La veilleuse vous fait
de la couleur des pleurs
Vous bougez vaguement
vos jambes condamnées (...)

Déjà la pierre pense
où votre nom s'inscrit
Déjà vous n'êtes plus qu'un
mot d'or sur nos places
Déjà le souvenir
de vos amours s'efface
Déjà vous n'êtes plus
que pour avoir péri »

Louis Aragon, *Roman inachevé*,
« La Guerre et ce qui s'ensuivit »,
1956.

**Le bivouac du 4^e régiment
de spahis algériens.**



14 14 E D EUX E C

12 ÉCRIVAINS DANS LA GUERRE

La guerre vint
les chercher étudiants,
journalistes, écrivains,
poètes, instituteurs.
Péguy évoqua les
*« chaudes batailles
dans les blés brûlés »* ;
Apollinaire, un fantassin
*« bleu comme le jour
qui s'écoule »* ; Cendrars,
son général comme
un *« oracle de mauvais
augure sur un tas
de cailloux »* ; Céline,
*« une immense,
universelle moquerie »*.
Portraits de soldats
hors du commun.

PAR IRINA DE CHIKOFF

Page de gauche :
Sur la route de Verdun,
25 février 1916, par
François Flameng, paru
dans *L'illustration* n° 3838
du 23 septembre 1916.



CHARLES PÉGUY

5 septembre 1914

LE BLÉ MOISSONNÉ

A quarante et un ans, Charles Péguy pouvait légitimement échapper au front. Mais ne pas défendre sa terre et l'honneur français était inconcevable.

L'aube est claire. Lumineuse. Comme le visage de Marie quand Charles Péguy a déposé un bouquet au pied de sa statue dans la chapelle de Montmélian. Il y a passé toute la nuit. Pour prier. Car il est juste de prier avant une bataille. Comme le faisait Jeanne. On dit que la Pucelle a livré un combat au pied de la butte de Montmélian avant de reprendre Luzarches aux Anglais. Est-ce vrai? Péguy veut le croire à quelques heures du début de la contre-offensive de l'Ourcq. Elle est décisive car les Allemands ne sont plus qu'à deux jours de marche de Paris.

Péguy a confiance. Son âme est en paix. Une paix immense. Elle est venue l'habiter en Lorraine, au pays de Jeanne, devant la «*Meuse endormeuse*». Les armées françaises battaient en retraite, mais le lieutenant Péguy l'ignorait encore. Il avait été chargé le 18 août d'installer des postes de garde sur les hauteurs du Val de Metz. Il a occupé, avec sa section, une vieille ferme, Sainte-Marie-au-Bois. Quelle fut sa joie lorsqu'il découvrit qu'il cantonnait dans un ancien monastère des Prémontrés! L'église abbatiale avait été transformée en étable et la salle capitulaire servait de cuisine, mais une chapelle avait été miraculeusement épargnée. Il s'y retirait le soir. «*O reine voici donc après la longue route, / (...) Le seul asile ouvert au creux de votre main*»...

Mobilisé dès le 4 août, Péguy n'a pas encore vu le feu. Mais la guerre l'avait déjà lavé de toutes les impuretés, de l'engagement politique, des querelles grammaticales et des «*barbouillages*» de ce qu'il appelait sa «*période de masque*». Longtemps il avait erré. Il avait même risqué de se perdre à jamais dans «*cette gueuse de société moderne*». Mais il ne se sent plus écartelé entre le temporel et le spirituel, entre Dieu et la «*terre charnelle*». Cette terre, la sienne, il a tenu à la défendre, bien que son âge - il a quarante et un ans - lui eût permis de s'embusquer. Se planquer? Lui?

Péguy rajuste son lorgnon en redescendant vers Saint-Witz où il retrouve la 19^e compagnie du 276^e régiment d'infanterie. Ils vont participer à la bataille qui se prépare. Et Péguy ressent une étrange impatience. De la joie aussi. Ses hommes semblent partager sa hâte et son exaltation. Ils piaffent, pressés d'en découdre après tant de semaines de retraite sous le soleil ou les orages. Et ils chantent *La Marche des grognards* : «*On va leur percer le flanc!*»

Les unités de la 6^e armée se déploient de part et d'autre de Dammartin-en-Goële. Ordre a été donné d'attaquer toute troupe ennemie qui tenterait de leur barrer la route vers les postes de position avant la grande offensive. Le lieutenant Péguy avance de son pas saccadé, presque mécanique. Jeanne avec son étendard est à ses côtés. Jeanne, mais aussi «*vingt siècles de peuple et vingt*

siècles de rois» lui font cortège. Il est fier des officiers à cheval qui ouvrent crânement la marche. Fier d'appartenir à la piétaille. Fier de sa race, cette «*communauté d'histoire et de destin*».

Midi sonne quand la 19^e compagnie atteint le village de Villeroy. «*Rompez les rangs!*» Charles Péguy observe, par-delà la plaine, les collines de Monthyon et de Penchard. Elles émergent d'une brume de chaleur opaque. Tout est paisible. Désert. Comme au premier matin du monde. Soudain, une détonation. Une autre. Les salves de l'artillerie allemande s'abattent sur le plateau de Goële. Des cris fusent. Les chevaux ruent. «*En formation!*»

Les artilleurs français ont ouvert le feu à leur tour tandis que le 5^e bataillon du 276^e RI monte en première ligne. Bientôt il a dépassé Villeroy et attend l'ordre de donner l'assaut à la butte. Les clairons résonnent, et c'est la voix du capitaine Guérin qui lance la première : «*La 19^e, en avant!*» Ils courent, sautent, plongeant dans un fossé, se redressent ou bien s'effondrent «*comme des épis mûrs*». Lorsque Guérin est tombé, Péguy a pris le commandement : «*Suivez-moi!*» Et ils le suivent. «*Tirez! Tirez! nom de Dieu!*» Et ils tirent, couchés sur la terre, leur terre maternelle.

Péguy reste debout. Parce qu'il se sent comptable, lui le fils de la rempailleuse d'Orléans, de l'honneur français. Et puis mourir n'est rien. Tandis qu'il se répète «*Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles, / Couchés dessus le sol à la face de Dieu*», une balle le frappe en plein front. **I. de C.**



«**HEUREUX CEUX QUI SONT MORTS...**»

Ci-dessus : l'armée française au bivouac (Marne, septembre 1914).

Dès la mi-décembre 1914, le pantalon garance des fantassins sera remplacé par un uniforme bleu horizon moins voyant. Page de droite : Péguy (à droite) en manœuvres avec le 76^e RI, en 1913.



**HENRI FOURNIER**

21 septembre 1914

LES CHEMINS DU GRAND MEAULNESIl a frôlé le Goncourt avec *Le Grand Meaulnes* et goûté au bonheur d'aimer.

Mais Henri Fournier ne sera pas un planqué. Il fera la guerre avec ses camarades.

Un jour, Péguy lui avait écrit : « *Vous irez loin, Fournier, vous vous rappellerez que c'est moi qui vous l'ai dit.* » Henri venait de publier une nouvelle, *Le Portrait*. C'était en 1911, deux ans avant la sortie du *Grand Meaulnes*. C'était il y a un siècle. Depuis, Henri n'a pas cessé de marcher, lui qui n'avait même pas pu suivre Péguy jusqu'à Chartres ! Il s'était effondré à Dourdan. Honteux. Mais incapable de faire un pas de plus.

Où est Charles Péguy aujourd'hui ? Sans doute quelque part sur le front. Comme lui-même. Alain-Fournier imagine le directeur des *Cabiers de la quinzaine* avec son lorgnon, sa barbiche de professeur, son carnet et cette passion, cette tension de tout l'être qui n'en fait pas toujours un compagnon commode, mais qui vous contraint à vous hisser à sa hauteur.

Le fort du Rozelier où le lieutenant Henri Fournier vient d'arriver pour prendre le commandement de la 23^e compagnie du 288^e régiment d'infanterie, parce que le capitaine de Gramont, cette « *baderne* », a été appelé à prendre la tête du 6^e bataillon, est situé au sud-est de Verdun, entre le fort d'Haudainville et le village d'Haudiomont. Il sait qu'il ne va y rester que quelques heures, une journée peut-être. Le 288^e doit marcher vers la tranchée de Calonne, un pare-feu dans la forêt de Saint-Remy, les Allemands ayant pris pied sur les Côtes de Meuse.

Comme Péguy aimait la « *Meuse endormeuse* » ! Péguy lui manque. Jacques Rivière, son ami devenu son beau-frère en épousant sa sœur Isabelle, également. Pendant toute une journée il a cherché à retrouver sa trace après les violents combats du 24 août. Henri ne veut pas croire que Jacques soit mort. Il ne peut pas. Ce serait trop injuste. Injuste ? Des centaines d'hommes, des milliers d'hommes sont tombés depuis le début de la guerre. Lui-même a frôlé plus d'une fois la mort.

Que disait Péguy ? « *La mort n'est rien.* » C'est peut-être vrai qu'on passe de l'autre côté du chemin, juste de l'autre côté de la vie. Là où les enfants sont des rois. Henri n'a pas songé à avoir peur lorsqu'il a été pris dans un orage d'acier au cours d'une mission de liaison. Il ne songeait qu'à transmettre le message qu'on lui avait confié. Il ne s'est même pas rendu compte qu'une balle avait transpercé son étui à jumelles et que son uniforme était troué. Mais au retour, il a eu le temps de sentir des crampes au ventre.

Dans les combats aussi Fournier ne pense à rien sinon à avancer avec ses hommes. L'action est un anesthésique. Mais au repos... Au repos, il s'ennuie. Dieu comme Henri déteste la vie militaire ! Déjà à la caserne, ça le dégoûtait, cette promiscuité, ces plaisanteries stupides, cette existence réglée comme une horloge. Quand

Henri a été mobilisé, il a écrit à sa sœur qu'il partait « *content* ». Mais à Jacques, il a dit : « *Je n'en reviendrai pas.* »

Il n'a jamais songé à se révolter. Ou à se dérober. Pauline... Pauline aurait bien voulu qu'il soit affecté à un poste de « *planqué* ». Lui, non. Ce serait déshonorant. Il aime Pauline. Il le lui a écrit tant de fois déjà ! « *Je sais, mon amour, où se trouve le bonheur, (...) l'île Fortunée*... » C'était il y a un an. C'était il y a un siècle. A Cambolles-Bains où elle avait loué une grande villa. Ils se sont promis de se marier après la guerre. Le mari de Pauline, Claude Casimir-Perier, dont Henri était devenu le secrétaire particulier, ne ferait sans doute pas de difficultés pour divorcer. Il est si volage ! Pauline l'est-elle aussi ? Une actrice de théâtre est-elle fatalement légère ? Ça ne sert à rien de se torturer. Vivre ? Vivre, c'est s'illusionner. Sans le rêve, l'existence serait comme une caserne. Grise. Prosaïque.

Il pleut. C'est fou ce qu'il peut pleuvoir à la guerre. Et il fait froid. Si froid. Ou bien trop chaud. A transpirer sous la capote bleue. Comme à Sainte-Menehould, dans les défilés de l'Argonne ou bien à Eton. Là-bas, dans les tranchées, c'est le régiment de Jacques Rivière qui a supporté l'essentiel de l'offensive allemande à la fin du mois d'août. Et Jacques a disparu. Henri passe une main sur son visage. « *La mort n'est rien*... » Il a fermé les yeux. Il voit Péguy qui marche de son pas d'automate. Il l'entend scander ses propres *Béatitudes* : « *Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles/Car elles sont le corps de la cité de Dieu*... » I. de C.

**« COMME QUELQU'UN QUI VA S'EN ALLER »**

Ci-dessus : « *Entrevision de moi dans une glace* », dessin à la plume d'Henri Fournier, le 26 août 1906. Page de droite : Henri Fournier (2^e en partant de la gauche), lieutenant de réserve, rejoint le 288^e RI le 2 août 1914. Il sera fauché moins de deux mois plus tard.



**LOUIS-FERDINAND CÉLINE**

27 octobre 1914

« **BAS LES CŒURS !** »

Louis Destouches se porte volontaire pour franchir les lignes ennemies. Celui qui deviendra Céline découvre « *d'un coup la guerre tout entière* ».

On lui a donné une croix étoilée, une belle médaille et il a même eu droit à une page dans *L'Illustré national* ! Il devrait en être fier, le maréchal des logis Louis Destouches. Sur son lit d'hôpital il a envie de pleurer. Comme un môme. Il n'a que vingt ans. Et ce n'est pas une gosseline gironde qui l'a dénié, mais la guerre ! Comme ça, d'un coup, d'un seul, sans tendresse ni câlins. Il avait des illusions. Avant. Il suffit de voir son portrait officiel quand il est devenu maréchal des logis. Faraud, il était. Et comment encore avec sa moustache naissante !

Mais les illusions, il les a vite perdues. Il était « *puceau de l'horreur* ». Parce que l'horreur, on ne l'imagine pas. Mais quand on l'a vue, on ne peut plus l'oublier. Encore moins la décrire. Du moins, lui, il ne peut pas. Il y a trop de bruit dans sa tête.

Au Val-de-Grâce, on le soigne pour son bras – Louis n'a pas voulu être anesthésié quand le chirurgien a dit qu'il allait retirer la balle, de crainte qu'on ne l'ampute en catimini –, mais c'est son crâne qui souffre. Pour le bras, il pourrait supporter. Mais quand les fusants, les shrapnels et les gros noirs vrombissent à ses oreilles, Louis voudrait hurler. On ne se plaint pas quand on est un héros. Un décoré. Louis ravale ses larmes.

C'était le 27 octobre. Ça faisait près de trois mois qu'il était au front. A l'Est, puis dans les Flandres. Du côté de Poelkapelle. On se tirait dessus avec ceux d'en face, sans se voir, sans se

connaître, presque à bout portant. Des morts, il y en avait partout. Et des sans-bras, des sans-jambes. Des qui tenaient leurs tripes. Souvent on avait tellement peur qu'on avait même peur de la peur. Mais on y allait. On en redemandait presque. Pour ne pas penser. Ça, c'est le pire. Penser !

Avant, quand il avait fait son service dans les cuirassiers, Louis croyait que la guerre ce serait comme à la parade du mois de juillet. Sabre au clair. Crinière au vent. Et la foule qui applaudit en agitant des petits drapeaux. Eh bien non ! La guerre c'est une vraie vacherie, une boucherie dans des champs qui « *bavent l'eau sale* ». On patauge. On retraite. On perd cent mètres. On les regagne. Ça sert à quoi de perdre ou de gagner cent mètres ?

N'empêche, le 27 octobre, alors qu'on ne lui demandait rien, Louis s'est porté volontaire. Les officiers de liaison, eux, ne voulaient pas y aller. Le feu est trop nourri, disaient-ils. Mais Louis s'est avancé. Pourquoi ? Allez savoir ! Pour se montrer un homme peut-être. Alors, voilà, il est parti dans la boue. A cheval. Avec les ordres à transmettre pour la bataille. Sous la pluie. En plein orage de feu. Tout d'abord il y a eu l'explosion d'un obus. Louis a été projeté et sa tête a heurté un arbre. Puis il a senti une brûlure au bras. Mais peut-être confond-il. La balle l'a peut-être frappé avant que l'obus ne le sonne. De toute façon, ça change quoi ?

Quand il s'est réveillé, Louis était dans une ambulance de campagne, près d'Ypres. Après il a été transporté à l'hôpital auxiliaire d'Hazebrouck et de là au Val-de-Grâce.

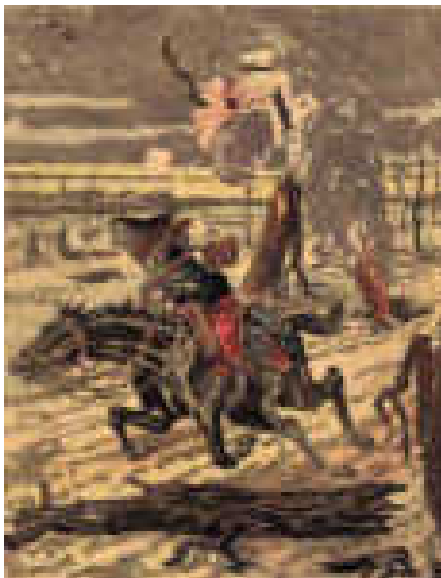
Destouches regarde sa croix, sa médaille et la page de *L'Illustré national*. Il est représenté à cheval. Au grand galop. En grand uniforme de cuirassier. Des bobards ! Pourquoi en racontent-ils à l'arrière ? Pour le moral ? Louis, ça le démoraliserait plutôt cette comédie. Et toutes les grimaces qu'ils font à l'arrière ? Le cœur sur la main. A chanter des chants patriotiques. A feindre de penser aux petits gars. A se priver de dessert pour le prouver.

Ce qui le dégoûte aussi, c'est que dans les services d'observation où il a été placé, on commence à le regarder de travers quand il se plaint du bruit dans sa tête. Comme s'il simulait ! Comme s'il voulait tirer au flanc. Il voudrait les y voir !

Il voudrait les y voir tous les planqués entrant dans des villages calcinés ! Sous le tac-tac-tac des mitrailleuses. Ou les entendre chanter quand un cavalier a perdu sa tête. Ça éclabousse du sang de partout, un cavalier sans tête. Ça vous poursuit le jour et la nuit. Surtout la nuit. On s'imagine soi-même. Et on a beau savoir qu'un mort, avec ou sans tête, c'est un mort. Qu'il ne sent plus rien. On se met à trembler. Sangloter. Comme un môme. *I. de C.*

CASSE-PIPE

Ci-contre : *L'Illustré national* célèbre, en décembre 1914, sur sa 4^e de couverture, le fait d'armes du cuirassier Destouches, qui lui valut croix de guerre et médaille militaire. Volontaire pour porter un ordre, il fut blessé au bras au retour de sa mission et réformé. Page de droite : le maréchal des logis Destouches en grande tenue, en mai 1914.



© COLLECTION DAVID ALLIOT. © PHOTO J. COUTAS / COLLECTION GIBAUT DESTOUCHES / ARCHIVES IMEC.





LOUIS PERGAUD 29 mars 1915

LA GUERRE N'EST PAS UN JEU D'ENFANTS

Farouchement pacifiste et antimilitariste, Louis Pergaud est parti se battre parce qu'il ne voulait pas de « *la botte du Kaiser* » sur son pays.

Fils d'instituteur, instituteur lui-même, républicain, socialiste, anticlérical et antimilitariste, Louis Pergaud est allé à la guerre, comme ceux de Lebrac et de l'Aztec des Gués. Il se disait qu'on allait parachever « *l'œuvre de 1793* », prendre une juste revanche sur 1870 et clore le chapitre des conflits fratricides en Europe. Après la der des ders, les hommes de bonne volonté pourraient enfin vivre en paix. Et lui-même retournerait à la littérature. A trente-trois ans, il a déjà écrit plusieurs livres, dont *De Goupil à Margot* (Goncourt 1910) et *La Guerre des boutons*.

Mais en ce 29 mars 1915, le sous-lieutenant Pergaud ne croit plus aux lendemains qui chantent. Petit Gibus se sent sale. Triste. Nauséeux. A quoi riment ces attaques sur des tranchées impenables? Tous ces morts pour avancer ou reculer de quelques mètres? Toutes ces vies sacrifiées pour qu'un « *con sinistre* » ait sa troisième étoile? Il y a plus de dix jours que les hommes pataugent dans des mares de boue, des mares de sang. La 8^e compagnie a été fauchée le 18 mars. La 4^e n'existe même plus.

Mais le 27 mars on a remis ça! Pour quel résultat? Deux cent cinquante morts. Trois cent cinquante blessés. Cent poilus portés disparus. Louis Pergaud note au crayon dans son carnet les noms de ceux qui ne reviendront plus. Il ne fait pas des phrases. Il écrit des mots simples. Vrais. Parce qu'écrire est son métier. Parce qu'écrire le sauve de la désespérance. S'il ne le faisait pas, il serait happé par la crasse, la vermine, les bas-fonds de la nature humaine.

Louis Pergaud est sans pitié avec les salauds qui essayent de sauter une garde aux avant-postes, ceux qui resquillent ou qui chapardent dans les provisions des copains. Il les engueule. Il peste aussi contre le général qui fait passer des revues aux hommes à peine revenus des premières lignes. Ce n'est pas humain!

Pergaud a levé la tête. Il rencontre le regard clair du major Mistarlet. C'est le toubib. Brave comme un lion. Et fraternel. Il se dépense sans compter. Il rachète les autres. Le rachat? C'est un truc de curé. Mais Louis ne trouve pas d'autre mot. Mistarlet, justement, vient de dire qu'il va aller chercher les blessés qui gisent entre les deux lignes de front. Il refuse de les laisser sans soin, sans soutien. Seuls. Abandonnés.

Tous les poilus dans la tranchée font silence. Ils ne quittent pas des yeux Mistarlet. Va-t-il oser? Et les Allemands? Comment vont-ils réagir les Albosh? Le major a hissé le drapeau de la Croix-Rouge. Pergaud retient son souffle. Il sent son estomac se contracter. Le sang afflue à ses tempes. Son cœur bat comme un tambour. Le toubib, avec son brassard de médecin pour seul viatique, s'est déjà redressé. Il a gravi le parapet et marche, sans hâte, sans hésitation

vers les positions ennemies. Trois brancardiers le suivent. Pergaud n'entend plus rien. Juste la pluie qui fait floc! floc! Mistarlet s'est arrêté à quelques pas des tranchées allemandes. Il lève sa main droite et la porte à son front en regardant droit devant lui. Puis, il s'approche d'un blessé. Les tringlons sont sur ses talons.

Louis Pergaud serait bien incapable de dire combien de temps s'est écoulé entre le moment où le médecin est sorti à découvert et celui où il s'est de nouveau tourné en direction des Allemands pour les saluer. Juste en face de lui, un officier en uniforme gris s'est levé et rend les honneurs au major. Pergaud n'a pas pu s'empêcher de penser « *Ça sent son Grand Siècle!* ».

Dans sa tête, défilent des noms de batailles anciennes, des noms de héros, de maréchaux et de braves. Il éprouve pour la première fois de sa vie peut-être une fierté, la fierté d'appartenir à une terre qui a connu des preux. A une terre qui en compte encore.

L'horreur de la guerre ne s'est pas effacée. Non. Mais le sous-lieutenant Pergaud se sent réconcilié avec son pays, avec son histoire. Il n'y a pas que des cons et des salauds. Il y a des hommes. Il y aura toujours des Mistarlet. Ils sauvent l'honneur. Pourquoi un fils d'instituteur, instituteur lui-même, républicain, socialiste, anticlérical et antimilitariste aurait-il peur de prononcer ce mot? L'honneur n'appartient à personne. A aucun clan, aucune caste. Il est à ceux qui en font preuve. Comme le major Mistarlet. *I. de C.*



PORTÉ DISPARU

Page de droite : Louis Pergaud. Ci-dessus : l'écrivain (avec la vareuse claire), au milieu de sous-officiers. Dans une lettre à sa femme, il mentionne cette photo, prise le 6 avril 1915 : « *J'aurai peut-être dans quelques jours une nouvelle photo à envoyer à mon petit cricri.* » Lui-même ne la vit jamais : il disparut deux jours plus tard.



**BLAISE CENDRARS**

29 septembre 1915

« CETTE PUTE D'EXISTENCE ! »

Engagé volontaire dans la Légion étrangère, le poète suisse Blaise Cendrars est blessé en Champagne. Il perd la main droite, celle qui écrit.

Le regard mauvais, il essaie de rouler une cigarette avec sa main valide. La gauche. Celle qui ne sait rien faire. Le caporal Frédéric Sauser a perdu l'autre hier. Celle qui savait écrire. Freddy sait bien qu'il n'est ni le premier ni le dernier manchot de cette guerre. D'autres sont culs-de-jatte ou gueules cassées. Ça ne l'aide pas. Et quand il pense aux hommes qui en riant disaient que les blessés sont des chanceux parce qu'ils sont en vie et vont pouvoir rentrer chez eux, une colère sourde monte en lui. Rogne. Rage. Détresse. Haine de soi. Ou peut-être des autres.

Il pleut à verse sur le centre de regroupement des éclopés qu'on appelle la « Place de l'Opéra ». Un nom de code. Ni plus bête ni moins idiot. Il pleut à torrents sur la toile cirée qui abrite le caporal Sauser. Ses doigts sont gourds. Son cœur distille du fiel. S'habituer? A quoi? A faire pitié lorsqu'il s'installera à une terrasse de café avec la manche vide de sa veste retenue par une épingle? Oh, il ne manquera sans doute pas de braves gens pour lui offrir un verre! Mais qui l'invitera à déjeuner? Qui se souviendra de Blaise Cendrars et de ses premiers recueils de poèmes?

Ce n'est pas un hasard si Freddy a choisi ce pseudonyme. Blaise pour braise et Cendrars pour cendres. Il voulait brûler sa vie à tous les incendies du monde. Peut-être même en provoquer. Pour devenir un phénix. Et surtout bourlinguer. Loin de sa Suisse natale. Trop étroite. Trop ordonnée. Si sage. A vous en donner la nausée. Adolescent, il ruait déjà dans les brancards et son père, ne sachant plus que faire de lui, l'avait envoyé comme apprenti chez un horloger helvète établi en Russie. Plus tard, Freddy est parti en Amérique. A son retour, il s'est installé à Paris. Bohème. Boulimie. Avant-garde. Et des cuites mémorables dont il se relevait tout cabossé, faraud de l'être.

La guerre, lorsqu'elle a éclaté, Freddy, qui allait avoir vingt-sept ans, s'en est aussi emparé à bras-le-corps. Avec son ami Ricciotto Canudo, il a lancé dès le 31 juillet 1914 un appel aux étrangers vivant en France pour qu'ils s'engagent, comme eux, dans l'armée. Les deux compères avaient même installé un poste de recrutement boulevard des Italiens avant de rejoindre la Légion étrangère à la caserne de Reuilly. Une sacrée pétaudière y régnait. Mais les recrues avaient du cœur au ventre et lui-même était impatient d'en découdre. Né à La Chaux-de-Fonds dans le canton de Neuchâtel, Freddy n'a jamais aimé les Allemands. Se battre serait une nouvelle aventure. Une robinsonnade ou une épopée. De toute façon une affaire d'homme.

Au mois de décembre, son régiment, le 3^e du 1^{er} étranger, a été affecté aux tranchées dans la Somme. Une vraie « saloperie ».

Quatre jours en ligne, de l'eau jusqu'au nombril. Quatre jours à l'arrière dans des granges moisies. Un va-et-vient démoralisant. Seul rayon de soleil, l'arrivée sur le front des vieux blédards d'Afrique! Ce sont eux qui ont emmené au mois de mai les légionnaires à l'attaque et les hommes, galvanisés, ont crevé la défense ennemie, mais les forces de réserve, trop éloignées, ne sont pas arrivées à temps pour enfoncer la brèche ouverte. L'offensive de l'Artois a échoué. Le moral de la Légion est tombé bien bas. Celui de Freddy n'a regagné qu'en septembre 1915 quand une nouvelle offensive, celle de la Champagne, s'est mise en place.

Le pilonnage des positions allemandes a commencé le 22 septembre. Il a duré trois jours. Sans discontinuer. Le 25 septembre, l'infanterie a écrasé les premières lignes. On chantait déjà victoire. Mais derrière les tranchées, les Allemands avaient aménagé la *Reservestellung*. Vague après vague, les hommes se sont heurtés à cette muraille de feu. Hécatombe. Mais les légionnaires tenaient bon. A la tête de son escouade, Freddy est reparti à l'assaut le 28 septembre, en fin d'après-midi. Blessé dès le début de l'attaque, il a refusé d'abandonner son groupe, tandis que son bras, pendait, ruisselant de sang, inutile, presque grotesque.

Place de l'Opéra, Cendrars est enfin parvenu à rouler une cigarette. Il tremble un peu en l'allumant. Moins de froid que de rage. Une fureur qui lui donne envie de cogner. Tuer. Ou se détruire. Pour oublier sa « main coupée ». Celle qui savait écrire. *I. de C.*

**PAR LE SANG VERSÉ**

Ci-contre : engagement de volontaires dans la Légion étrangère, à Paris, en août 1914. Blaise Cendrars (page de droite, en uniforme en 1916, après l'amputation de sa main droite), avec son ami l'écrivain d'origine italienne Ricciotto Canudo, avait lancé lors de la déclaration de guerre un appel aux étrangers vivant en France afin qu'ils s'engagent dans l'armée. Plus de quarante mille volontaires y répondront.





MAURICE BARRÈS

18 novembre 1915

« DEBOUT LES MORTS ! »

A Paris, Maurice Barrès s'est donné pour mission de soutenir le moral du pays, grâce à ses chroniques, et de secourir financièrement les victimes de la guerre.

A son domicile, boulevard Maillot, Maurice Barrès a déployé *L'Echo de Paris*. Il y fait paraître tous les jours, ou presque, depuis le début de la guerre, une chronique. Aujourd'hui, elle porte un titre hallucinant : « *Debout les morts!* » Le président de la Ligue des patriotes y raconte l'incroyable histoire de l'adjudant Péricard.

Au début du mois d'avril, on se bat du côté du bois d'Ailly et du bois Brûlé. On se bat à coups de grenades d'une tranchée à l'autre. Dans un de ces boyaux, Péricard découvre de multiples cadavres de soldats français. La colère le saisit et il se met à invectiver les gisants. Ils se seraient relevés pour reprendre l'assaut. Son histoire fait grand bruit.

Lorsqu'il raconte l'épisode à Maurice Barrès, venu le voir sur le front, l'adjudant ne se souvient pas des paroles exactes qu'il a prononcées, mais il répète devant l'académicien ce qu'il croit avoir crié : « *Holà! Qu'est-ce que vous foutez par terre? Levez-vous debout! et allons foutre ces cochons-là dehors! Debout les morts!* »

Evidemment Barrès n'a retenu que la dernière injonction. C'est une réplique de théâtre. On se damnerait pour l'avoir inventée. Qu'elle soit fausse, vraie ou approximative n'a aucune importance. L'essentiel n'est-il pas de frapper les esprits qui n'ont que trop tendance à s'engourdir, d'émouvoir, de faire partager charnellement les souffrances des soldats, leur courage et de convaincre que cette « *guerre juste* », comme disait le regretté Charles

Péguy, doit se poursuivre jusqu'à la victoire finale. La victoire totale. Barrès ne cesse de répéter que la France la doit à ses morts.

Une mèche noire, éternellement rebelle, est retombée sur son front. Barrès la repousse avec sa main pâle. Il a des mains d'aristocrate. Il a été baptisé « prince de la jeunesse » lorsqu'il a publié *Le Culte du moi*. Une formule magique. Un sésame pour toute une génération qui s'ennuyait sur les décombres du romantisme de papa et à laquelle on ne proposait que des philosophies absconses. Barrès était devenu un maître à rêver. Merlin l'Enchanteur qui allait distiller, de livre en livre, un élixir grisant.

Est-ce le même homme qui relit *L'Echo de Paris* en ce matin du 18 novembre 1915? Ses jours ne se passent plus dans le salon de Leconte de Lisle ou à jouer à catleya avec le corsage de la comtesse de Noailles. A cinquante-trois ans, député de Paris, académicien et président de la Ligue des patriotes, il est devenu la voix des soldats et de leurs familles. Un porte-parole. Une courroie de transmission entre le front et l'arrière. Il se dit volontiers le « *secrétaire* » des combattants.

C'est sa manière de participer à la guerre. Il n'en a pas honte, malgré les rieurs, ceux qui le traitent de « rossignol des carnages ».

Barrès a toujours eu le mépris facile. Chaque jour il dépouille des centaines de lettres reçues à son domicile ou bien à la rédaction de *L'Echo de Paris*. Le ministère de la Guerre lui fait également parvenir des témoignages. Il ne publie que les lettres dûment authentifiées. Il s'occupe également des allocations, des pensions, des secours à apporter aux victimes ou à leurs proches, utilisant sa renommée sans vergogne, ni fausse pudeur, pour venir en aide à ceux qui donnent leur jeunesse à la France.

La guerre n'est pas une tragédie. Ou pas seulement. C'est une épopée. Un opéra. Une geste qui s'inscrit dans l'histoire du pays. Ce n'est d'ailleurs pas d'hier que Maurice Barrès est passé du culte du moi au culte des morts. De l'égotisme aux leçons de la terre des ancêtres. Elles sont plus rudes. Mais sans elles il n'y a, il ne peut y avoir, que « *stérile anarchie* ». Dupe? Barrès est lucide, voire sceptique. Il n'ignore pas que le labeur quotidien auquel il se consacre est une tâche subalterne. Peut-être même une perte de temps. Un temps qu'il ne consacre pas à son œuvre. Mais quoi? S'enfermer dans une tour d'ivoire? Tourner le dos à ceux qui meurent? Il n'est pas homme à profaner des tombes.

Barrès a repris un lot de lettres sur son bureau. Il les lit une à une. Il en a déjà retenu une. Celle d'un jeune saint-cyrien. Et de son écriture sinueuse, il trace quelques mots, le début de sa prochaine chronique : « *Lisez par-dessus mon épaule...* » **I. de C.**



LE HÉRAUT DE L'UNION SACRÉE

Ci-dessus : Maurice Barrès, fondateur de la Fédération nationale d'assistance aux mutilés des armées, en visite à l'école des mutilés du quai de la Rapée à Paris, début décembre 1915. Page de droite : discours de Barrès, président de la Ligue des patriotes, le 27 août 1916 lors du 2^e anniversaire de la bataille de Gerbéviller.



**GUILLAUME APOLLINAIRE**

17 mars 1916

« AH DIEU ! QUE LA GUERRE EST JOLIE »

D'abord fasciné par le spectacle de la guerre, Apollinaire vit ensuite la tragédie des tranchées. Il est blessé huit jours après avoir enfin obtenu sa naturalisation.

Dans sa tranchée, une drôle de cagoule sur la tête, Guillaume Apollinaire lit le *Mercur de France* malgré le bombardement. Il s'est habitué à tout ce fracas qui ne lui a jamais donné de sueurs froides. Au contraire. Depuis qu'il a rejoint le front, à Pâques en 1915, Guillaume est fasciné par la guerre. Il la trouve grandiose. Rien ne l'amuse plus que de s'installer derrière sa batterie. Malgré sa corpulence, il n'est pas plus maladroit qu'un autre dans l'art de tirer. Brigadier, il n'a pas tardé à passer chef de pièce avec grade de maréchal des logis puis sous-lieutenant.

La vie de soldat lui plaît également. Par son côté sauvage, Far West, cow-boy. La guerre est une aventure pour lui, qui est engagé volontaire. Entre deux attaques sur le front de Champagne, il dévide sa pelote de poèmes : « *Me voici libre et fier parmi mes compagnons / (...) Au pas au trot ou au galop je conduis le canon / Le bras de l'officier est mon étoile polaire* ».

Inconscient ? Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky ne l'est pas, mais sa nature est ainsi faite. Il happe la vie dans les bois, les tranchées, sous sa cagna dérisoire, comme il dévorait l'existence à Paris avec ses amis cubistes, dans les cafés, les brasseries, tous les bastringues. Fêtard, volontiers farceur, toujours enthousiaste quand une nouveauté surgit, éternellement amoureux, d'Annie, de Marie, de Lou, de Madeleine, de toutes les femmes successivement, il tient peut-être de sa mère ce don d'aimer les jours, même quand « *les obus miaulaient* », et le parfum des nuits sans sommeil.

La guerre l'inspire presque autant que les femmes. Il se plaît à en décrire les courbes, les sinuosités, la beauté cruelle. Devenu agent de liaison, il écrit à Lou ses mésaventures et se moque de lui-même, car toujours il se perd, cherchant pendant des heures l'adjudant observateur dans les boyaux. Chemin faisant il en profite pour cueillir une violette sur le talus et écope d'une éraflure ainsi que d'une engueulade de son supérieur. Aux Hurlus, un secteur dévasté, les horreurs de la guerre le frappent en plein cœur, mais il se console en contemplant une église en ruine.

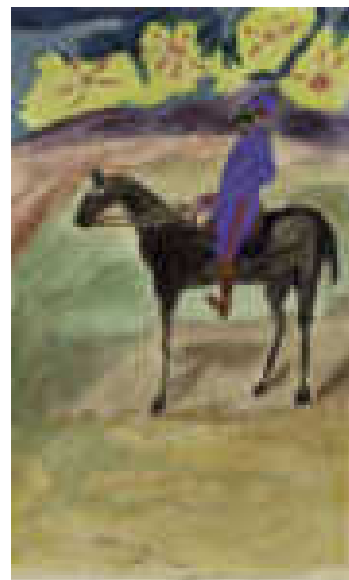
Quand il est nommé chef de pièce, Apollinaire se dit que ça va être épatant d'être aux commandes dans le grand orchestre. Comme s'il avait été invité à jouer au piano. Quand il est versé dans l'infanterie, les offensives, baïonnette au canon, l'enchantent. « *Ah Dieu ! que la guerre est jolie* » avec ses feux d'artifice, ses fusants, « *Rose éclatement / Comme deux seins que l'on dégrafe* », ses déluges et les fiers marsouins qui s'élancent. L'artillerie ? Il l'a aimée, comme il a aimé Marie avant de succomber à la démarche chaloupée de Lou. Mais maintenant il trouve que l'artillerie est une arme d'eunuque. Parce qu'il est amoureux de Madeleine ?

Peut-être... En réalité, il trouve que le vrai tragique est vécu par l'infanterie dans ses luttes infernales d'une tranchée à l'autre.

Né à Rome d'une mère polonaise dont la famille vivait dans le grand-duché de Lituanie, possession de l'Empire russe, Guillaume a demandé dès le début de la guerre à devenir français. Il l'est depuis peu. Il s'en félicite, lui le bâtard, le nomade, l'inconstant. Car il aime la France, comme il aime la guerre et les femmes. La musique aussi. Et la peinture.

Dans sa tranchée, avec sa cagoule sur la tête, Guillaume songe à Picasso, son ami, à Derain, à Vlaminck. Ou sont-ils ? Pensent-ils encore à lui ? Que diraient-ils à le voir sous son abri précaire lisant le *Mercur de France* tandis que des fusées éclaboussent le ciel et que pleuvent les marmites ? Soudain, c'est un coup de tonnerre. La mort fait-elle tant de bruit quand elle vient vous chercher ?

Apollinaire s'est réveillé dans un poste de secours. La tête entourée de pansements. On l'a évacué vers un hôpital. On parle de le trépaner. Guillaume se sent lourd. Ahuri. Abruti. Il garde le silence. Il reste calme. Il n'est pas un patient difficile. Juste maussade, lui qui était si gai. Ou est passée sa joie de vivre ? Son insouciance ? Les jours s'égrènent. Apollinaire devient de plus en plus sombre. Il ne dit plus de blagues. Il ne conte même plus fleurette aux infirmières. L'une d'elles pourtant est bien jolie. Comme la guerre ? Mais la guerre est-elle vraiment si jolie ? **I. de C.**



« MON MANTEAU COULEUR D'HORIZON »

Ci-contre : *Un brigadier masqué, fac-similé d'une aquarelle d'Apollinaire, 1916* (Paris, Bibliothèque historique de la Ville de Paris). Page de droite : Apollinaire convalescent, en août 1916, après la trépanation qu'il subit le 9 mai 1916. Il avait été blessé d'un éclat d'obus à la tempe, le 17 mars 1916, alors qu'il combattait sur le front de Champagne. Affaibli par sa blessure, il mourra de la grippe espagnole le 9 novembre 1918.





JEAN GIONO

16 décembre 1916

LE GRAND TROUPEAU

Dans cette marche à l'abattoir, Jean Giono a perdu de nombreux compagnons. Au fort de la Pompelle, près de Reims, il se lie d'amitié avec un colosse russe.

Ils ont marché côte à côte jusqu'au canal. Puis Michel Kossiakoff l'a pris par les épaules et lui a plaqué un baiser sur les lèvres, à la manière russe. Jean Giono aurait voulu prononcer son nom, Micha, mais il n'a pas pu tant sa gorge était nouée. Déjà le colosse russe s'éloignait à grands pas. Sans se retourner. A quoi bon ? Entre eux, tout ce qui peut être vécu l'a été. Une amitié brève, mais absolue. Une de ces rencontres comme il en arrive parfois quand deux hommes, qui ne semblent rien avoir de commun, se sentent frères. Indissolublement liés dans et par leur humanité.

Au mois de septembre, Giono, avec sa compagnie, avait été envoyé au fort de la Pompelle pour une mission de liaison entre les brigades du corps expéditionnaire russe qui défendait Reims et les canonniers de la Marine nationale qui avaient pris position de l'autre côté du canal entre Sept-Saulx et Courmelois, d'où ils bombardaient les Allemands. Dans le fort, on lui a assigné une chambre. A partager avec deux Russes. Le plus grand s'appelait Michel Kossiakoff. Ils se sont regardés. Ils se sont souri, déjà complices. Michel, le premier, lui a montré des photos de sa famille. Jean a sorti celles de ses vieux parents, Jean Antoine, le cordonnier, et Pauline, la repasseuse, devant leur maison de Manosque.

Michel ne connaît que quelques mots en français. Jean ignore le russe. Est-ce si utile de se parler ? Ils communiquent par signes. Michel l'entraîne pêcher des carpes à la grenade dans le canal.

Au retour, ils achètent des confitures à la coopérative et les mangent en se servant de leur main comme d'une cuillère. Ils rient, fument des cigarettes russes ou du tabac gris, boivent une gnôle, et quand Giono, moins solide, chancelle, Michel, que rien n'ébranle, le hisse sur ses larges épaules pour le ramener au fort.

Au contact du géant débonnaire, Giono retrouve le goût de la vie qu'il croyait avoir perdu, là-bas, dans les tranchées, autour de Verdun. Il a vécu sur cette « terre de désolation » des jours et des nuits de profonde détresse. Il y avait la fumée, les éclairs, les balles qui claquent, les obus qui soulèvent la terre par grosses mottes, les yeux rouges des rats, la boue, la faim et les copains qui tombent, le ventre ouvert, les uns après les autres.

Aux Eparges, à Souville, devant le fort de Vaux, à la batterie de l'hôpital, le régiment de Jean Giono, le 140^e, a perdu 830 hommes entre le 11 et le 22 août 1916.

Vivre ? Il a cru que son cœur avait été calciné, que son âme n'était plus que cendres, qu'il ne pourrait plus se raconter des contes et que le ciel, le beau ciel bleu de Manosque, s'était abîmé à jamais dans un trou de torpilles. Mais dans les yeux clairs de Michel, il y a un azur. Et au contact de la force tranquille qui émane du Russe, Giono est parvenu à repousser les fantômes qui le hantaient, à s'extraire de l'enfer qui l'avait happé.

La haute silhouette de Michel a disparu derrière le dépôt d'obus. Giono reste cloué au sol. Il se sent vide de nouveau. Vide et seul. Aussi vide et seul que lorsqu'il a appris la mort de Louis David. Ils s'étaient connus au collège de Manosque. A seize ans, l'un comme l'autre, ils avaient dû abandonner les études pour aider leurs parents. Lecteurs avides, ils ont fondé ensemble une Société artistique pour la musique, la littérature et le dessin.

Il y avait Louis, le grand Fauque et puis Raoul. Tous morts. Jean Giono est envahi par une grande pitié pour tous ces jeunes gens. Ceux qui sont morts sous Somme et ceux qui vont mourir demain. Lui-même peut-être. Ou bien Michel. Ils font partie du « troupeau » qu'on mène, au son des clairons, vers les abattoirs.

La guerre, ça vous aveulit, ça vous détruit de l'intérieur, vous n'êtes plus que chair et os. Un esclave ? Michel ne semblait pas avoir été sali, abîmé par la guerre. Il allait droit devant lui. Il courait même. Insoucieux. Libre. Giono emporte avec lui son image. Son mirage. Et puis, dans sa besace, une chemise que Michel lui a donnée. Une chemise russe dont le col se boutonne sur le côté. Lorsqu'il l'a endossée la première fois, Michel riait : « *Kbaracho!* » Et Giono avait eu l'impression d'entendre le chant du monde. Un hymne à la joie. Pour qu'elle triomphe et demeure. *I. de C.*



LE BON GÉANT

Ci-dessus : vue vers le fort de la Pompelle, point névralgique de la défense du secteur de Reims. Page de droite : Jean Giono (à droite) portant l'uniforme russe prêté par son ami Michel Kossiakoff, de la 3^e brigade spéciale russe envoyée en renfort par le tsar Nicolas II.





MARCEL PROUST

4 mars 1917

DU CÔTÉ DU RITZ

Marcel Proust a prophétisé, en août 1914, « *des millions d'hommes massacrés dans une guerre des mondes* ». Sa santé chancelante le tiendra loin du front.

Il n'a pas besoin d'enlever ses gants gris, trop ajustés, pour sentir sur sa peau le soyeux du manteau noir de la princesse Soutzo ou le velours de son manchon en hermine. Comme l'amie de Paul Morand est petite et mince ! Comme elle est gaie ! Comme il l'aime déjà ! Comme il voudrait en être aimé de retour ! Mais elle ne regarde que son jeune diplomate. Paul est un si bel homme avec ses yeux de mandarin et sa carrure d'athlète !

Proust est né chétif, souffreteux. Il l'est resté. A quarante-six ans comme à neuf ans, lorsqu'il a eu sa première crise d'asthme, Marcel croit mourir plusieurs fois par jour. Il se pelotonne dans sa pelisse. Il a toujours froid. Il ne peut dormir qu'à force de somnifères et de calmants. Manger ? Le maître d'hôtel du Larue est penché sur lui. Il le regarde avec ses grands yeux humides. Un café très fort lui ferait plaisir. Une tarte également. Et peut-être, comme Hélène Soutzo, une salade russe. Comme elle est délicieuse cette petite princesse roumaine ! Marcel voudrait lui offrir un cadeau. Un concert peut-être ? Aime-t-elle Franck ? Fauré ? Beethoven ? Proust connaît un merveilleux quatuor qui depuis quelque temps vient chez lui, nuitamment, jouer quelques morceaux et il écoute, allongé sur son lit, comme aspiré par la musique tandis que Céleste leur prépare un souper de pommes frites avec du champagne.

De la musique ? Monsieur n'y songe pas ! Monsieur aurait-il oublié que nous sommes en guerre et que la musique est interdite dans les restaurants ? La guerre ? Comment Proust pourrait-il l'oublier ? Tous les après-midi, à son réveil, après ses fumigations, il lit sept journaux pour tenter de la comprendre. C'est une véritable convulsion géologique qui a déjà tout bouleversé. La société au premier chef. La Bourse ensuite, et Proust ne cesse de se croire ruiné. Il persécute ses hommes d'affaires pour leur soutirer un avis comme il a harcelé des médecins afin qu'ils lui fassent parvenir des certificats pour lui éviter de passer devant le conseil de réforme.

Servir ? Il aurait volontiers servi la France s'il avait pu, comme ses amis du temps jadis, mais à quoi serait-il bon, dans une guerre avec ses crises, ses yeux qui voient de moins en moins bien et son cœur qui commence à perdre la cadence, son cœur usé, son corps malingre ?

Proust ne sortait pratiquement plus de sa chambre de liège jusqu'à ce qu'il fasse la connaissance de Paul Morand, et c'est encore pour l'obliger, par curiosité également, qu'il est venu ce soir chez Larue faire la connaissance de son amie. La princesse vit au Ritz ? C'est bien naturel, car il est impossible de chauffer un hôtel particulier avec la guerre. Et s'il faisait venir son quatuor dans la suite d'Hélène Soutzo ?

Déjà, on lui a appelé un taxi et Marcel, frissonnant, se fait conduire chez Gaston Poulet, mais il en reviendra à minuit bredouille pour s'enfoncer avec volupté dans un divan profond face à Hélène et Paul. Il a toujours aimé être le tiers d'un couple et jouer l' amoureux transi qui sacrifiera sa passion à l'amitié. C'est un jeu, un rôle dont il a si souvent, jadis, endossé le domino qu'il lui est doux au soir de sa vie d'en retrouver le moiré, la soie.

Marcel ferme à demi les yeux comme un chat, il ronronne presque en parlant de Venise où il avait caressé le rêve d'emmener le quatuor de Poulet, pour vivre avec eux de musique, et regarder de ses fenêtres se coucher le soleil sur le Grand Canal tandis que la guerre finirait de disloquer une société qui s'avilissait à force d'hystérie patriotique et d'inepties dignes des Verdurin.

Le « *désarmement des intelligences* » fait souffrir Proust plus encore que la perte de ses amis qui sont morts à la guerre, Fénelon, d'Humières. Il les a pleurés pourtant, il les pleure encore, mais la hideuse bêtise qui pousse les gens à mettre Beethoven et Wagner au banc d'infamie provoque en lui une douleur si forte qu'il en mourrait s'il n'avait à terminer *La Recherche*. Le temps presse, le temps lui est désormais compté. Il le sait, il le sent. Il devine également qu'il va revenir demain ou peut-être après-demain au Ritz, qu'il ne pourra s'en empêcher, parce qu'il y fut heureux ce soir, parce que ce bonheur, qui déjà se dissipe comme une brume, il veut le retrouver, pour en dire la texture. *I. de C.*



À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Ci-dessus : le jardin du Ritz, vers 1910. Page de droite : Marcel Proust à l'époque de son volontariat effectué à dix-huit ans, en 1889-1890. Il obtiendra d'être réformé en raison de son état de santé.





GEORGES BERNANOS

16 avril 1917

LA PERSPECTIVE CAVALIÈRE

Réformé en 1911, Georges Bernanos ne peut se résoudre à rester à l'arrière. En août 1914, il est incorporé dans le 6^e dragons. Il sera plusieurs fois blessé.

Il était 18 heures quand l'ordre est tombé d'aller bivouaquer au sud de Fismes. Les dragons du 6^e régiment, celui qui appartenait à la reine du temps où il y en avait une, baissent la tête. La déception se lit sur tous les visages des cavaliers. Elle irise de violet le regard bleu du brigadier Georges Bernanos. Une fois de plus l'offensive a échoué. Comme en 1915 dans l'Artois et la Champagne. Comme en 1916 sur la Somme. Ils font retraite au pas, sous la pluie. Ils ne parlent pas. Que pourraient-ils dire? Qu'ils se voyaient déjà, crinière au vent, s'engouffrer dans la brèche ouverte par l'infanterie entre Vailly et Reims, et galoper, sabre au clair, vers les «*libres routes de la Meuse et du Rhin*»?

Malgré la censure qui interdit aux soldats sur le front de faire la moindre allusion dans leurs lettres aux lieux où ils se trouvent, Bernanos avait fait parvenir à sa fiancée une missive dans laquelle il lui décrivait la charge héroïque à laquelle il allait participer. Enfin!

Enfin on renouerait avec les heures les plus glorieuses de la cavalerie française. Le général Joffre, dès le début de la guerre, n'avait-il pas prévu que les dragons étaient destinés au sacrifice sur l'autel de la patrie? Il ne cherchait pas à dissimuler que les cavaliers subirait des pertes énormes et la cavalerie caracolait, fière du sort qu'on lui réservait, impatiente de montrer sa vaillance.

Bernanos n'était pas le moins enthousiaste. N'avait-il pas du sang de corsaire dans les veines? N'aimait-il pas les rois pour

leurs tournois, leurs croisades et les batailles auxquelles ils envoyaient la fine fleur de la noblesse?

Georges se sentait héritier non seulement des mousquetaires, du Grand Condé ou de Turenne, mais aussi des Murat, des Ney et de ceux de 1870 qui avaient chargé à la pique des lances. Las! Depuis les premiers combats, la cavalerie reste à l'arrière. On la préserve, on la réserve. Et comme toutes les attaques se heurtent au mur des batteries ennemies, on finit par la détacher dans les tranchées. Pour prendre une relève.

Comme les autres, Bernanos a eu sa part de terres boueuses, d'éclairs, d'obus et de camarades tués à ses côtés. Il a même été initié à l'emploi des mitrailleuses. Et au mois de février, on l'a désigné pour suivre un cours d'élève pilote à l'école d'aviation de Dijon-Longvic avant de rejoindre le centre de Chartres. Mais au mois d'avril il a été renvoyé au 6^e dragons parce qu'on a estimé que sa vue était insuffisante.

Il faudrait être un imbécile pour ne pas comprendre que la cavalerie est devenue inutile, désuète dans la guerre moderne, cette boucherie industrielle. Bernanos n'est pas un imbécile. Il est allé de désillusions en désillusions, trouvant parfois la force de se moquer de lui-même et de ses rêves chevaleresques. Mais il a également pris la mesure de la tragédie qui se déroule dans les tranchées, là où l'homme n'est plus qu'un animal traqué. Pourtant les poilus parviennent encore à se hisser au-dessus d'eux-mêmes, au-dessus de leur peur et des angoisses, en éclatant de rire parce que les journaux de l'arrière, décidément, «*sont trop c...!*». Avec leurs phrases d'almanach, leurs manifestations d'un patriotisme niais, souvent même grotesque.

L'arrière? Pour Bernanos, c'est la France sans jeunesse, la France sans générosité. Il le dira un jour. Il se promet de le dire. Avec passion et colère. Pour transpercer les âmes et les cœurs. Pour réveiller les endurcis. Pour ébranler toutes ces canailles qui se nourrissent du sang de ceux qui meurent. Et rendre honneur à ceux qui ont servi leur pays au sens le plus strict du terme, le plus noble, le plus humble aussi. Il se battra à la pointe de sa plume, puisqu'il n'a pas pu se battre avec le tranchant de son sabre.

La pluie, infatigable, résonne sur son casque. Sa crinière noire de dragon dégouline, pitoyable. Georges n'a pas besoin de lever la tête pour regarder ses compagnons. Il sait qu'ils partagent sa rage et son désenchantement. Ils vont bivouaquer à Fismes. Autour d'un brasero, épaulement contre épaulement. Quelques-uns s'isolent pour lire leur courrier, les larmes aux yeux. Puis ils s'endormiront pour

dément. Comme des enfants tristes. Des enfants humiliés. **I. de C.**

LES OUBLIÉS

En 1939, Georges Bernanos (ci-contre et, à droite, avec sa fiancée et le renard Tobie en 1917) constatera, amer :

«*Nous retournons dans la guerre ainsi que dans la maison de notre jeunesse. Mais il n'y a plus de place pour nous. De la cave au grenier, toute grouillante, elle déborde de cris, de chansons, d'odeurs, de fumées. Ils ont vidé les armoires, jeté par les fenêtres nos souvenirs et nos morts, pêle-mêle, sans les reconnaître.*»







ROMAIN ROLLAND

22 novembre 1917

GUERRE À LA GUERRE

Depuis la Suisse où il s'est installé, Romain Rolland mène, seul ou presque, son combat : réveiller les consciences pour faire taire les armes.

Pâle, un peu voûté, Romain Rolland s'est rassis dans son fauteuil devant sa table de travail. Stefan Zweig, de passage en Suisse, vient de le quitter. Il a eu plaisir à revoir cet ami dévoué, mais son zèle le fatigue toujours autant. Et ce ton emphatique pour lui dire « *Vous êtes un prophète dans le désert* » lui paraît également excessif. Pourtant, il ne doute pas de la sincérité de Zweig. Comment le pourrait-il ?

Stefan n'a pas ménagé sa peine pour tenter de rassembler les esprits libres en Allemagne et en Autriche quand la guerre a éclaté, tandis que Romain Rolland essayait de son côté de mobiliser ses amis en France. Il fallut vite déchanter. Les uns se sont dérobés, les autres avaient déjà succombé à l'hystérie collective et à ce que Rolland appelle « *l'idéologie de la guerre* ». Lui-même s'est senti accablé. Presque brisé. Tout ce pour quoi il s'était toujours battu s'effondrait. L'Europe se suicidait. Fleur au fusil.

Folie de la guerre ! Folie des hommes ! Romain Rolland a décidé de résister. Seul s'il le fallait. Comme chaque été, il se trouvait en Suisse. Il y est resté. De toute façon, à quarante-huit ans, il n'était plus mobilisable. Mais il ne serait pas dit qu'il s'embusquait. L'auteur de *Jean-Christophe* a offert ses services à la Croix-Rouge. Il s'y rendait tous les jours pour trier les lettres des soldats qui affluaient. Il a aussi multiplié les articles dans les journaux suisses qui étaient autant de manifestes pour réveiller les consciences.

Il a cru qu'il pourrait sauver les trésors de la culture européenne, mais quand il a publié « *Au-dessus de la mêlée* », ce fut un tollé ! Parce qu'il refusait de hurler avec les loups, on l'a traité de traître et de renégat. De défaitiste. On lui a fait un procès en hérésie alors qu'il ne souhaitait qu'une chose, construire une arche de Noé dans laquelle il avait embarqué son cher Beethoven, Mozart, Wagner, Shakespeare, Tolstoï, Spinoza, tous les humanistes, les artistes, tous ceux qui veulent croire qu'après la guerre, car il y a toujours un après-guerre, une fraternité nouvelle réunira les hommes.

Pendant un an et demi, alors que les combats font rage, Romain Rolland ne cesse d'écrire tout en travaillant pour la Croix-Rouge. Mais à la fin de 1915, découragé, désespéré peut-être, il se retire à Villeneuve sur le lac Léman dans un petit hôtel. Il y occupe une modeste chambre et joue au piano quand il ne rédige pas son journal. Il y apprend en 1916 qu'on lui a décerné le Nobel de littérature. Fort de cette nouvelle notoriété, il repart au combat.

Un cercle de disciples, devenus ses amis, l'entoure. La plupart sont radicaux et publient des revues à très faible tirage, *La Feuille* et *Demain*, auxquelles collaborent les révolutionnaires russes exilés en Suisse. Lentement mais inexorablement, Romain Rolland

va basculer dans leur camp. Quand la révolte éclate en Russie, il la salue car elle donne, pour lui, le signal de « *l'insurrection des peuples assassinés* ». Mais lorsque Lénine se rapproche de l'état-major allemand afin qu'il facilite son retour à Petrograd, Rolland recule et refuse de suivre Vladimir Oulianov comme celui-ci l'y invite. Une fois de plus il veut rester « *au-dessus de la mêlée* ».

Sur sa table de travail, Romain Rolland regarde le télégramme que lui a fait parvenir Lénine. Il l'a montré à Stefan Zweig qui bien entendu a approuvé la décision de Rolland de ne pas y donner suite. Zweig est décidément un bon garçon, mais ce sont les amis du temps passé qui manquent à Romain Rolland. Il songe à Alphonse de Châteaubriant qui était venu à Vevey en juillet 1914 pour lui demander de devenir le directeur moral de ses enfants s'il ne devait pas revenir de la guerre. Au début, Romain Rolland a reçu régulièrement des nouvelles de Châteaubriant. Puis de moins en moins souvent, car à partir du mois de mars 1915 il a été interdit de correspondre avec certains pays dont la Suisse.

Dans le dernier message qu'il lui a fait parvenir à travers un intermédiaire, Châteaubriant lui confiait sa fatigue, tant physique que morale : « *la lampe n'éclaire plus la route sanglante* ». Romain s'est assis au piano. Il joue une sonate de Beethoven. Une sonate pour l'ami que le poison de la guerre est peut-être en train de détruire. *I. de C.*



LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

Romain Rolland (page de droite, vers 1905-1910) tout comme son fidèle ami Stefan Zweig (ci-contre, vers 1920) appelleront à la paix. Dès le 15 septembre 1914, dans son plaidoyer pacifiste « *Au-dessus de la mêlée* », Rolland se désole de constater, « *dans chacune des nations en guerre, l'unanimité pour la guerre* ». « *Non, reprend-il, l'amour de ma patrie ne veut pas que je haïsse et que je tue les âmes pieuses et fidèles qui aiment les autres patries.* »



**ALPHONSE DE CHÂTEAUBRIANT**

2 février 1918

MONSIEUR CHÂTEAU, AMBULANCIER

Face à l'horreur de la guerre, Alphonse de Châteaubriant s'est fixé un objectif :
mettre « *toute ma volonté, tout mon amour à sortir de cet enfer* ».

Avant de retrouver sa paille dans la vieille grange où il dort avec les chevaux, il a noté sur son carnet : « *Je viens d'enterrer, de faire glisser dans le trou, en un peu plus de quatorze heures, quarante-huit cadavres. Attaque au gaz.* » Alphonse de Châteaubriant est à bout de forces. Ses amis, qui le sentaient, ont intrigué pour le faire nommer au QG de la 8^e armée, mais « Monsieur Château » comme on l'appelle sur le front, ou plus simplement encore « Château », n'a pas supporté d'être séparé de ses compagnons. Il a même pleuré. Châteaubriant a obtenu de revenir à son poste d'ambulancier. Quelle fête lui ont fait les tringlots ! Pour la plupart des Bretons, comme lui, des hommes simples et rudes qui sont dans la main de Dieu.

Pour combien de temps encore ? La guerre oxyde tout. Elle est morte l'époque où Châteaubriant, plein de « *fureur apostolique* », croyait qu'une nouvelle ère, épurée, plus spirituelle, naîtrait dans les tranchées. Que l'humanité sortirait grandie des combats. Lui-même n'écrivait-il pas à sa femme que de jour en jour il se sentait plus de bonté, plus d'intelligence, plus de vitalité aussi ?

Illusion ! Les longs hivers, les étés brûlants, les pluies torrentielles, la boue, les immondices et tous ces corps martyrisés ont fini par avoir raison de son « *âme de liège qui flotterait à la surface de tous les naufrages* ». Il n'ose plus parler de « *l'honneur (...) de recevoir une pluie d'obus* ». Le fardeau est devenu trop lourd. Certains jours sont même atroces. Jours de haine, jours

de vomissements, quand tout un « *ruisseau de dégoût se déverse par [s]a gorge* ». Il a confié son désarroi dans une de ses lettres à Romain Rolland. Le cher homme, bien qu'il soit à l'abri en Suisse, prend sa part des malheurs qui frappent le pays et toute l'Europe ! Châteaubriant pense souvent à lui. On le diffame. On le couvre de crachats. Parce qu'il ne veut pas désespérer de l'avenir.

Alphonse réussit parfois encore à le rejoindre dans cette foi. Mais de plus en plus rarement. Et surtout pas quand il songe que là-bas, à l'arrière, les confiseurs servent, pour les grands dîners, des bombes glacées à la Verdun ! Ou lorsqu'il lit les insanités dont la presse se gargarise ! Par chance, l'ami Dombres, un vrai comique, sait imiter à merveille les discours cocardiers, les enflures patriotiques des embusqués ! Avec Dombres, le rabbin Tahourel, le pasteur Martin et le jeune artilleur Bertillon, dont l'intelligence lumineuse est un baume, il rit comme il riait jadis. Sa cagna, un trou de terre, est devenue le dernier salon où l'on cause et badine.

Mais ces soudaines gaietés ne durent guère. Et Châteaubriant retombe vite dans un cafard nauséabond. Jamais auparavant Monsieur Château n'aurait prononcé ce mot : cafard. Il est vulgaire. Il est sans Dieu. Il suinte la mauvaise graisse. Mais on ne vit sans doute pas impunément dans le cercle de la mort. Elle finit par imprimer sur vous sa manière. Elle vous ronge. Comme une lèpre. Châteaubriant essaye toujours de ne pas dévoiler dans ses lettres à sa femme ou à sa sœur le désespoir qui s'empare de plus en plus souvent de lui. Malgré sa foi en Dieu.

Pour chasser les ombres qui l'assaillent, il songe à la maison de Piriac où réside sa sœur, au Châtelet où vit son épouse, à « *la mer consolante* », aux falaises, au « *Vieux Roi* », son père, à ses fils qui lui envoient leurs devoirs pour qu'il les corrige. Mais comme tout cela est loin ! Presque irréel ! Et comme il est fatigué !

Château se dit que lorsqu'il rentrera chez lui, s'il rentre, comme les autres, il sera vieux, aigri, sceptique. Pourra-t-il encore écrire des livres ? Finir le roman de *La Brière* qu'il avait commencé ? Aura-t-il encore la force de s'opposer au paganisme scientifique qui va s'abattre sur le monde ? Ou bien, comme les autres, il assistera, impuissant, au grand spasme final de l'Occident ?

En attendant que le vent du diable ne se lève, il faut continuer. Continuer à se lever bon matin, à rassembler les hommes aux visages graves et repartir, une pelle sur l'épaule, pour aller creuser des tombes. On dit que les morts sans sépulture reviennent hanter les vivants. Châteaubriant ne craint pas les fantômes. Il a peur de l'amertume que son âme secrète. Peur du soleil noir de sa mélancolie. *I. de C.*

**TIRER SUR L'AMBULANCE**

Page de droite : Alphonse de Châteaubriant. Ci-dessus : une voiture d'ambulancier d'une compagnie de mitrailleuses ayant reçu soixante-treize balles alors qu'elle évacuait des blessés de l'armée française (photographie parue dans *Le Miroir* du 18 avril 1915).





CEUX DE 14

CEUX DE 14

La guerre cueillit
certains dans la fleur
de l'âge, meurtrit
l'âme des autres
de son acide indélébile.

Ecole de vie, farce
macabre, scandale
universel, aventure
humaine définitive
au-delà de toutes
les illusions, elle fut,
sous la plume de ceux
qui la firent et la subirent,
le décor et le motif
de récits inspirés.

**Page de gauche : détail
du Passage du canal
de l'Yser par l'infanterie
du 1^{er} corps, le 31 juillet
1917 à 4 h 45 du matin
près de l'écluse de
Het-Sas, par François
Flameng, paru dans
L'Illustration n° 3910
du 9 février 1918.**





MAURICE GENEVOIX

AU NOM DE TOUS LES MIENS

PAR PHILIPPE COLOMBANI

Ce jeune normalien avait plongé dans la guerre avec tout le courage de sa jeunesse. L'œuvre qu'elle lui a inspirée est un monument de littérature, de sensibilité et de vérité qui surplombe toutes les autres. Pour avoir été le porte-étendard de « *Ceux de 14* », Maurice Genevoix, qui entre au Panthéon le 11 novembre 2020, y entraîne à sa suite tous ses frères d'armes.

EN AVANT ! Assaut des soldats français sous les tirs d'obus à Verdun. « *Nous enjambons les fils de fer tordus, trébuchons dans les vagues d'argile soulevées par les canons; chacun de nos pas fait monter jusqu'à nos narines l'odeur corrosive et violente de la terre empoisonnée* », raconte Maurice Genevoix dans *Les Eparges*.



“Ce que nous avons fait, c’est plus qu’on

« **C**'est un survivant qui a écrit mes livres », avait coutume de dire Maurice Genevoix. Le transfert de son corps au Panthéon, ce 11 novembre 2020, à l'occasion du centième anniversaire de l'inhumation du Soldat inconnu, est le fruit de longues tractations entamées en 2010 par l'association « Je me souviens de Ceux de 14 », fondée par Bernard Maris et son épouse, Sylvie Genevoix, fille de l'écrivain. Avec lui la France a entendu rien de moins qu'honorer tous ceux qui s'opposèrent à l'ennemi. Comme si Genevoix avait réuni dans son œuvre toutes les ombres qui ont peuplé la « farce démente » de la Grande Guerre.

Celle-ci a inspiré une littérature abondante dont on pourrait citer pêle-mêle : *Les Croix de bois* de Dorgelès, *Le Feu* de Barbusse, *Gaspard* de René Benjamin, *La Randonnée de Samba Diouf* des frères Tharaud, *L'Equipage* de Kessel, *Civilisation* de Duhamel. Ou encore *Casse-pipe* de Céline, *La Comédie de Charleroi* de Drieu et *La Main coupée* de Cendrars.

Genevoix dépasse cependant cette énumération formelle. Il s'en différencie parce qu'il ne laisse pas un livre sur le sujet, mais une œuvre qui, tout entière, a franchi avec bonheur la sanction la plus implacable qui soit : celle du temps.

Chef de section, puis commandant de compagnie d'une unité d'infanterie particulièrement exposée, le 106^e RI de Châlons-sur-Marne, Genevoix est resté neuf mois sans interruption sur la ligne de feu. De la Marne aux Hauts de Meuse, d'août 1914 au 25 avril 1915. « *Dans le temps*, note-t-il, *cela ne fait même pas le quart de la guerre. Mais, si l'on prend comme référence le chiffre des morts, cela en fait la moitié.* »

Au Golgotha de cette comptabilité macabre, un nom : Les Eparges. Promontoire d'à peine trois cent cinquante mètres de haut, situé entre la plaine de la Woëvre et la Meuse, à égale distance de Verdun et de Saint-Mihiel. Sur cette crête, les combats vont engloutir, en moins de trois mois, dix mille morts et cinquante mille blessés français. Parmi eux, le lieutenant Genevoix, la poitrine perforée, le bras gauche déchiqueté, vaisseaux et nerfs sectionnés par trois balles tirées presque à bout portant.

Maurice Genevoix est né en 1890 à Decize, « petite ville en Loire assise », dans la Nièvre, mais c'est à quarante lieues en aval, dans une bourgade du Loiret qu'il passe son enfance. Une de ces étroites communautés villageoises où les habitants vivent en harmonie avec la nature.

A Châteauneuf-sur-Loire, le monde s'accorde en effet au rythme des saisons, de la traction hippomobile et de l'outil dans la main de l'homme. La chaussée résonne du sabot lourd des percheurons tirant des tombereaux et des carrioles de vigneron que déchargent des hommes « avec leur poids charnel, leur épaisseur, la force de leurs bras ». L'habileté ouvrière du geste, sa magie, y est familière : boisselier « dont chaque tonnelet, chaque broc, chaque baratte était chef-d'œuvre de maîtrise » ; maréchal-ferrant au « front piqueté de noir par les escarbilles de sa forge » ; charron cerclant au feu une roue ; tranchet, marteau, alêne et ligneul que le cordonnier fait glisser sur le pain de poix. Alentour, l'horizon bleuté de la Sologne, des vignes frisées, des guérets et des bois dominant le fleuve, « l'eau vivante (...), les berges moites et herbues » où, la gaulle sur l'épaule, le jeune Maurice précipite ses pas.

A cette époque, les instituteurs s'appelaient des « maîtres d'école » et les écoliers portaient des tabliers noirs. Au besoin, il arrivait que des coups de taloche viennent appuyer l'apprentissage des leçons. « *Quand nous “sortions” de l'école maternelle*, rapporte Genevoix dans ses souvenirs, *nous savions lire couramment, écrire déjà vaille que vaille et psalmodier en chœur les premiers versets de la table de multiplication.* »

On connaît le mot de Péguy : « *A douze ans tout est joué.* » Genevoix, qui vient de perdre sa mère, se décrit alors comme un gamin insupportable mais un excellent élève. Par insupportable il faut entendre d'une vitalité bouillonnante. Prémices qui, une fois contenues, se transmuteront en une gourmandise aiguë de la vie. Quant à l'excellent élève, il le demeurera. Provincial de campagne, il accomplit ce que l'on nommait alors ses « humanités », frayant avec ces lointains cousins de la terre que sont Virgile et Lucrèce.

En 1911, Maurice Genevoix est reçu premier au concours de l'Ecole normale supérieure. Promis à une belle carrière professorale, il est arraché



LE SURVIVANT

En haut : Maurice Genevoix, en 1912. Il avait été reçu premier au concours de l'Ecole normale supérieure l'année précédente.

Il sera grièvement blessé à la poitrine et au bras gauche le 25 avril 1915, lors de la bataille des Eparges (page de droite, l'écrivain après sa blessure). Ci-dessus : Soldats français traversant un village sur le front, par André Devambez, juillet 1915.

© REDON. © KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO. © TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES.

ne pouvait demander à des hommes.”

aux bancs de sa «*turne*» par l'ordre de mobilisation du 2 août 1914. Genevoix a vingt-trois ans.

Il aborde cette guerre «*libre de toute idée préconçue, et donc en état de disponibilité intégrale*», dit-il. «*Grand bien me fasse le sourire : je vais à la guerre ; j'y serai demain*», s'exclame-t-il à l'adresse de la jeune ouvrière, blonde et potelée, qui le fixe parmi la troupe défilant à travers Mulhouse surchauffée.

Parti engagé, au sens militaire du terme, Genevoix en sortira «*écœuré, saoul d'horreur*» et désormais obligé, redevable à l'égard de ses semblables car, affirme-t-il, «*ce que nous avons fait, c'est plus qu'on ne pouvait demander à des hommes, et nous l'avons fait*».

La guerre industrielle est en effet la grande initiateur de sa vie. Avec elle, il est allé au bout de la peur, du courage et de la souffrance.

Evacué sur l'hôpital de Verdun, puis à Vittel après sa blessure du 25 avril 1915 à la tranchée de Calonne, Genevoix est déclaré invalide à 70 % et réformé après seize mois de soins et de convalescence. Il se met alors au service de la Fraternité franco-américaine qui, en l'absence de toute législation, prend en charge le sort des orphelins de guerre. Plus d'un million d'enfants au soir de l'armistice.

Sur le papier, il rattrape le temps des combats pour que tout le monde puisse savoir ce qu'il a vu. «*Par volonté d'appartenance à une génération meurtrie s'il en fût jamais*», il refuse de laisser l'oubli enfermer le passé et les morts dans la froideur des nécropoles. «*Que de jeunes morts !... Ceux de Sommaisne, ceux de la Vaux-Marie, (...) ceux des Hauts de Meuse dans la bêtraie d'automne, ceux des Eparges massacrés deux mois durant.*»

S'il entreprend de rapporter «*sa*» guerre, c'est d'abord par souci «*de faire revivre, de donner à sentir et peut-être à comprendre*». D'enrayer le recul du temps qui vide les événements «*du pouvoir d'émotion dont ils secouèrent les contemporains*».

L'élaboration de son récit repose sur trois sources matérielles : les lettres expédiées à sa famille, la correspondance échangée avec le secrétaire de l'École normale supérieure, Paul Dupuy, et les calepins remplis d'annotations quotidiennes





GUEULES CASSÉES

Ci-dessus : *Evacuation de soldats français, blessés sur le champ de bataille, par Pierre-Albert Leroux, 1916. « C'est l'heure où, la bataille finie, les blessés qu'on n'a pas encore relevés crient leur souffrance et leur détresse. Et ces appels, ces plaintes, ces gémissements sont un supplice pour tous ceux qui les entendent ; supplice cruel surtout aux combattants qu'une consigne rive à leur poste, qui voudraient courir vers les camarades pantelants, les panser, les reconforter, et qui ne le peuvent, et qui restent là sans bouger, le cœur serré, les nerfs malades, tressaillant aux appels éperdus que la nuit jette vers eux sans trêve. » (Genevoix, *Sous Verdun*).*

et de dessins pris sur le vif, entre août 1914 et avril 1915. Précieux carnets de route qui permettent aussi de combler les absences obligées par la censure postale.

Sous Verdun paraît en avril 1916. En plein milieu du conflit qui traverse alors une période critique. *La Borne*, un dessin de Forain publié en une du *Figaro* le 22 mars, témoigne du sacrifice demandé jusqu'à l'épuisement au soldat français. On y voit un enchevêtrement de cadavres allemands, résultat d'un assaut stoppé net devant une borne marquée « Verdun ». Il faut en effet « regonfler » le moral du soldat. Sur le théâtre des opérations, le général Pétain conclut son ordre général n° 94 d'une formule passée à la postérité : « *Courage... On les aura!* »

Ce climat explique sans doute en partie le « caviardage » du manuscrit. Près de neuf pages, évoquant des scènes de panique sont évacuées. Dans son journal en date du 28 octobre, Léon Bloy s'en indigna : « *Lu avec intérêt Sous Verdun, récits de guerre en 1914. (...) Livre vivant et fort, malheureusement mutilé par l'imbécile censure.* » Sur son exemplaire, Maurice Genevoix rétablit les coupes faites par la censure, ajoutant

avec humour « *ou plutôt par un censeur qu'un gâtisme précoce avait voué à cette mission* ». Malgré ces manques, l'ouvrage fait sensation. Le public y découvre en effet une intruse inattendue dans la guerre : la vérité.

Ni manifeste politique ni roman héroïque, balayant les artifices de la littérature, sans inflation, ni un atome de rhétorique, *Sous Verdun* rapporte des choses vues. Mieux, les choses vécues du dedans.

Nuits de guerre en décembre 1916, *Au seuil des guitounes* en septembre 1918, puis *La Boue* en février 1921 et enfin *Les Eparges* en septembre 1923 viendront compléter ce cycle qui, en 1950, est réuni en un seul volume sous le titre générique de *Ceux de 14*.

L'avis de Jean Norton Cru, qui a passé au crible les trois cents récits de guerre publiés entre 1915 et 1928 pour en établir la véracité, est sans appel : « *Parmi tous les auteurs de la guerre, Genevoix occupe le premier rang, sans conteste.* »

« *Dans son œuvre de guerre, poursuit-il enthousiaste, Genevoix a révélé une conscience, une aptitude, un talent, je voudrais ajouter un*

“L'espace est plein d'éclats vivants.”

génie, mais le mot ferait sourire, qui constituent un cas unique, non seulement dans notre guerre, mais dans toute notre histoire.»

Ce n'est pas seulement par sa volonté de fuir toute affabulation que se distingue Maurice Genevoix, mais aussi par la richesse de la palette dont il use pour alimenter sa force de persuasion. Sa narration prend à la fois en compte la mesure du temps, le ralentissement ou l'accélération de son écoulement, et la perception sensorielle qu'il en retire à l'endroit précis où il se trouve. «Un auteur "tout un", quoi qu'il écrive», dira Hervé Bazin.

Le contraste est d'autant plus frappant que, dans le tragique général de la situation, surgissent, par instants, des compositions picturales apaisantes. Un tableau de Monet : «Le soleil, dans toute son ardeur, faisait trembler l'air sur les champs.»; une vue de Corot : «La Meuse sinue, éclatante de soleil, parmi les prés gorgés d'eaux vives : entre chaque motte, un filet d'eau ruisselle; les collines sont bleues devant nous, par-dessus les façades claires.»; un Théodore Rousseau : «La feuillaison nouvelle flottait par le sous-bois, en nappes étales d'un vert tendre que blondissaient des coulées de soleil.»

Aucun rajout dans tout cela. Aucun artifice. L'acuité de sa captation rétinienne de la lumière et des couleurs n'est qu'une des facettes des sens d'un Genevoix perpétuellement en éveil. Même aux moments les plus cruels, estourbi par la violence de sa blessure : «Est-ce qu'on me porte? Je n'ai pas perdu connaissance; mon souffle fait un bruit étrange, un rauquement rapide et doux; les cimes des arbres tournoient dans un ciel vertigineux, mêlé de rose et de vert tendres.»

Parce que très tôt Genevoix s'est «donné à sentir la nature», son oreille discerne avec justesse la modulation des sons dont, par l'écriture, il parvient à restituer l'acoustique. Ainsi des premiers coups de feu échangés avec les Allemands en septembre 1914 : «Déjà je ne confondais plus la voix des balles que crachaient nos lebls avec ces surnoisées abeilles qui passaient au-dessus de nous, légères, furtives, aigrement piaulantes, et qui soudain, dans les hautes couches de l'air, assénaient un claquement d'outre-tombe.» Des

bombardements, il déchiffre l'invariable série de sons composant l'infamante partition : «Toujours la même chose : des vols d'obus lointains, des tonnerres lourds, et tout près, rasant nos têtes, la voûte forcenée des 75 (...). L'espace est plein d'éclats vivants. On les entend qui ronflent, sifflent, ronronnent et miaulent; ils frappent la glaise avec des chocs mats de couteaux, heurtent la voûte tintante qui durement les rabat, en des stridences exaspérées.»

Le langage de Genevoix est en outre celui d'un terrien qui sait que cette guerre pour la première fois dans l'histoire de l'humanité ne se limite pas au massacre des hommes, mais qu'elle étend son hécatombe à tout le vivant : «Parfois un craquement colossal prolonge l'explosion d'un obus. Puis c'est un frémissement des cimes, un crépitement de branches qui cassent : et l'on voit un des géants restés debout par la clairière s'incliner lentement vers le sol, accélérer sa chute et s'abatre de toute sa hauteur, dans un gémissement d'air fouetté. Et lorsque enfin il est tombé en travers des taillis écrasés, immense cadavre allongé dans les herbes, il semble qu'un remous énorme se creuse à la place même où s'épanouissait sa ramure.»

Une justesse tout aussi méticuleuse préside à l'observation des hommes qu'il commande. Des gens simples de condition : un maçon, un cafetier de Chatou, un coiffeur de Barbès, un boxeur, un mineur de fond du Nord, un valet de ferme lorrain, un jeune marié abîmé dans ses pensées... Des personnages identifiables aussi par leurs accents, leurs tournures langagières, leurs dialectes propres. Sans oublier le parler des faubourgs ou de Montmartre, souche de l'argot des tranchées.

A cette jeunesse pas encore éclatée, on avait promis une guerre courte qui s'enlise chaque jour davantage.

«Quoi qu'on fout tout l'long du jour? s'interroge Pannechon dans sa naïve rouspétance. Rien, rien, rien. Quante on s'éveille, on attend d'becqueter; quante on a becqueté, on pense à r'commencer. L'temps vous dure à force qu'il est vide. Des fois, on écrit aux vieux : ça dis-trait; mais faut pas abuser; crainte du cafard; et puis on n'peut pas tout leur dire... Alors



LA RELÈVE

En haut : départ du 5^e de ligne, à Paris, le 6 août 1914.

Les soldats portent au cou leur médaille d'identité. Ci-dessus : Relève sur le plateau de Cruzis, novembre 1914. «Tout cela est propre, astiqué, battant neuf. Ce sont les renforts qui viennent d'arriver. Heureux hommes, qui rallient le front au moment d'une victoire, qui ne connaîtront pas le supplice d'une retraite sans lutte et qu'on ne s'explique pas!» (Genevoix, *Sous Verdun*).



“Des
guerriers
fraternels
par
l’habitude
de souffrir
et de
résister
dans leur
chair.”



on reroupille, on ouvre un œil quant ça bombarde, les deux quant les cuistots s’amènent; et puis on roupille encore... On vit pas seulement à moitié, on d’vient tout mou... Et quoi qu’on y peut? Juste dalle!... »

Arrivent les pluies d’automne qui transforment la terre en boue grasse et épaisse comme de la colle. « Une marée de gouttelettes courant sur le sol comme un nuage. (...) Dans la tranchée devenue silencieuse, on ne voit plus que des dos immobiles, arrondis sous le froid mouillé. » Genevoix, qui partage leur sort, ne peut s’empêcher de s’attendrir : « Braves types! Ils ont de pauvres visages, pâles de froid. Ils fourrent leur tête dans leurs épaules, comme font des moineaux dans leurs plumes. »

Fraternité de combattants englués dans les tranchées de l’avant, dira-t-on. Mais pas seulement. En tant qu’officier, en effet, Genevoix estime qu’il a, vis-à-vis de ses hommes, ses semblables, une mission protectrice à remplir. Eberlué, après l’observation suspicieuse d’un capitaine qui lui reprochait la faiblesse de ses pertes, il note dans son carnet cette réflexion acide : « Lorsqu’on est trop sensible, qu’on aime assez la vie pour l’aimer même chez les autres; lorsque la guerre, au lieu d’étouffer cet amour, l’exalte et l’exaspère de toutes les blessures qu’elle lui fait, on n’est pas un vrai chef militaire, on n’est pas un bon officier. »

Cette affection est si pleine, si entière, qu’il ne peut s’empêcher d’admirer en secret l’abnégation et l’héroïsme muet de ses poilus : « Depuis des mois, ils étaient les seuls hommes avec qui j’eusse vécu, hommes de toutes classes, de

toutes provinces, chacun lui-même parmi les autres, mais tous guerriers sous leurs vieilles défroques aux plaques d’usure identiques, sous le barnais de cuirs ternes, sous la visière avachie des képis, des guerriers fraternels par l’habitude de souffrir et de résister dans leur chair, par quelque chose de courageux et de résigné qui les “incorporait” mieux encore que la misère de leur uniforme. »

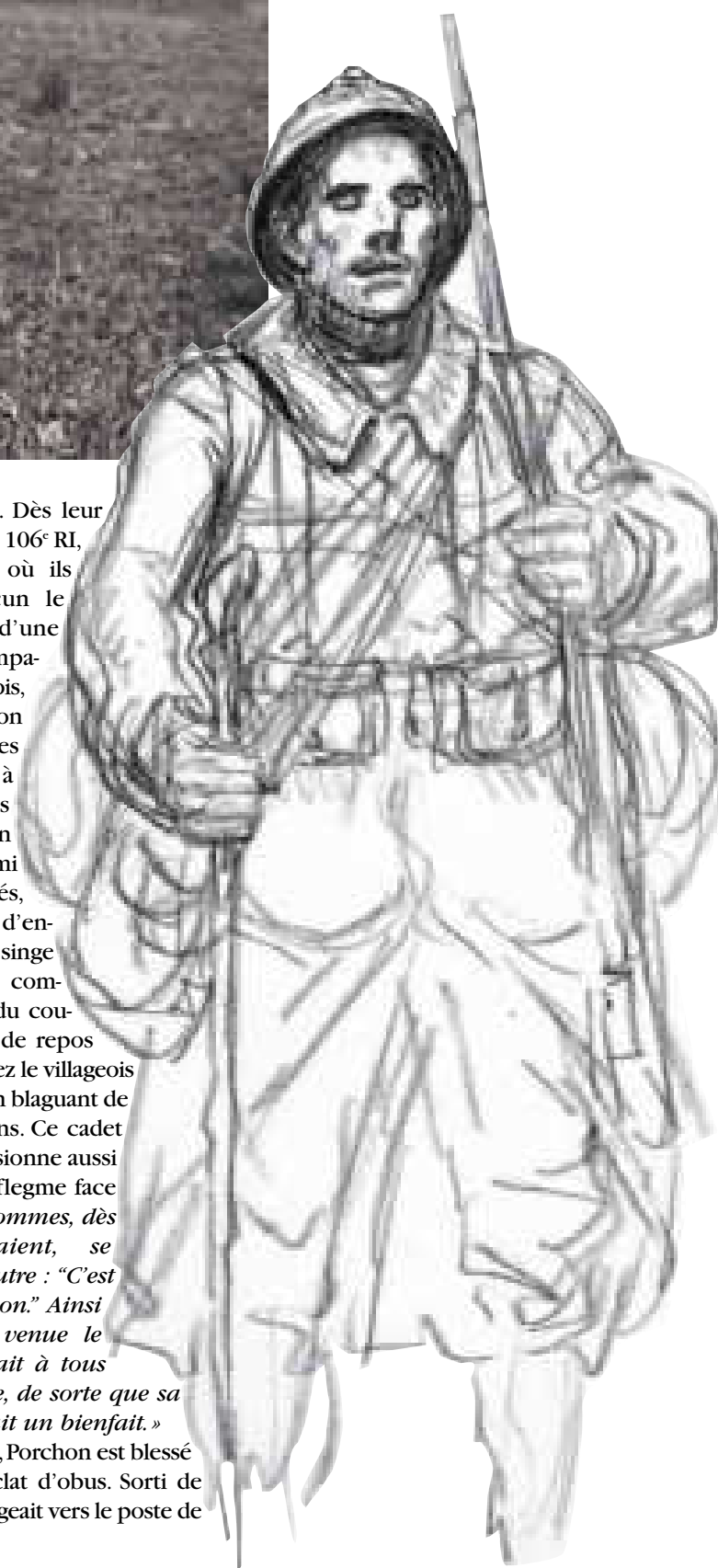
Plus loin, il confie : « Ils me ressemblent, leurs yeux me l’ont dit quelquefois : mais rien de plus, dans l’échange furtif d’un regard; rien qu’une lueur émouvante, entre deux infinis de silence et de nuit. » Lien intime et silencieux que seul le balancier de la mort parvient à violer : « Lieutenant Genevoix!... Mon lieutenant! (...) Mon lieutenant, vous me coupez bien la jambe, vous? (...) Mon couteau... Prenez mon couteau; il a bon fil; elle tient si peu... Moi je n’ose pas... Prenez-le, mon lieutenant : un tout petit coup, elle ne me fera plus mal... (...) S’il vous plaît, lieutenant Genevoix! » implore Chabeau, le valet de ferme, en clappant de la langue.

La promiscuité forcée et continue des vivants et des agonisants, voilà sans doute la plus grande ignominie de cette guerre de position... « Nous souffrons surtout de cela, de ce pouvoir terrible et nouveau qui nous oblige à subir ainsi, continuellement et tout entières, la laideur et la méchanceté du monde. » Mais ajoute-t-il : « ni les nuits glaciales, ni les boyaux boueux où chaque pas devenait une torture, ni le tonnerre aveugle des barrages s’acharnant sur des gisants désarmés n’avaient raison de cette

EN RASE CAMPAGNE

En haut : sur le front, fin mai 1915. Page de droite : Un poilu, par Théophile Alexandre Steinlen, 1915 (Paris, musée d’Orsay, conservé au Louvre).

« Voyez, c’est la bataille qui passe. Voyez ce qu’elle a fait de nous, voyez comme on en revient. (...) Et il y en a des centaines et des centaines qui ont été frappés à mort, tout de suite, au front, au cœur, au ventre, qui ont roulé sur la mousse et dont les cadavres encore chauds gisent dans les bois, partout. Vous les verrez si vous y allez. Mais si vous y allez, les balles vous tueront, comme elles ont fait eux, ou elles vous blesseront, comme elles ont fait nous. » (Genevoix, *Sous Verdun*).



prodigieuse machine à sentir, à souffrir, qu'est le corps d'un homme vivant».

Jean Guilton s'interrogeait : *« Peut-être faut-il chercher l'essence de Maurice Genevoix dans ce dernier vers du quatrain de Nerval "Tout est sensible! Et tout sur ton être est puissant." ? »*

A cette question, Genevoix donne, dans *Les Eparges*, un fragment de réponse. Mais elle ne concerne que lui-même : *« Longtemps, j'ai eu le cœur serré d'une tristesse inexprimable, d'une mélancolie végétative que je sentais dans toutes mes fibres. Je devais penser, pourtant, puisque cette évidence m'a soudain ébloui : "Trop sensible!" Je suis trop sensible, moi aussi... »*

La guerre ne meurtrit pas seulement les tissus et les chairs, elle brise aussi profondément les cœurs. A la lecture de Genevoix, un nom revient comme une palpitation : Porchon.

Robert Porchon, que Genevoix décrit *« frais galonné, visage osseux, nez puissant et bon enfant »*, est d'abord un frère d'élection. L'ami que l'on choisit avec Montaigne, *« parce que c'était lui, parce que c'était moi »*.

Sur le chemin de sa longue existence, Maurice Genevoix ne s'est jamais séparé de ce double impalpable figé dans son éternelle jeunesse : *« Sa gaieté calme, sa jeune bravoure, la loyauté que l'on sentait en lui, comment n'eussé-je aimé ce "frère d'armes", ce compagnon de toutes les heures qui jamais ne m'avait déçu ? »*

Saint-cyrien de la promotion 1913-1914, originaire lui aussi de l'Orléanais, Porchon s'était lié d'amitié avec Genevoix, juste avant leur

expérience du feu. Dès leur arrivée au dépôt du 106^e RI, le 24 août 1914, où ils avaient pris chacun le commandement d'une section de la 7^e compagnie. Pendant six mois, Genevoix et Porchon partageront tout. Les combats au coude à coude, le silence des attentes, assis l'un contre l'autre parmi les hommes prostrés, les alertes de nuit d'encre, les boîtes de singe que l'on pique en commun de la pointe du couteau, les moments de repos sur une paillasse chez le villageois de l'arrière. Porchon blaguant de son rire de vingt ans. Ce cadet de trois ans impressionne aussi Genevoix par son flegme face au danger : *« Les hommes, dès qu'ils l'apercevaient, se disaient l'un à l'autre : "C'est l' lieutenant Porchon." Ainsi l'annonce de sa venue le précédait, redonnait à tous confiance et calme, de sorte que sa seule approche était un bienfait. »*

Le 20 février 1915, Porchon est blessé à la tête par un éclat d'obus. Sorti de l'entonnoir, il se dirigeait vers le poste de

© CAUDRILLIERS/EXCELSIOR - L'ÉQUIPE/ROGÉRIE-VOLLET. © RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE D'ORSAY) / GÉRARD BLOT.



“Quel sens? Tout cela n’a pas de sens.”



LIEUX DE MÉMOIRE

Ci-dessus : le Mémorial de Verdun. Il fut créé en 1967, sous l'égide de Maurice Genevoix. Selon les termes de l'académicien, « ce Mémorial a été édifié par les survivants de Verdun, en souvenir de leurs camarades tombés dans la bataille pour que ceux qui viennent se recueillir et méditer aux lieux mêmes de leur sacrifice comprennent l'idéal et la foi qui les ont inspirés et soutenus ». Page de droite : vue aérienne de la butte de Vauquois, à vingt-cinq kilomètres à l'ouest de Verdun. Le paysage bouleversé, avec ses entonnoirs et ses profonds cratères, présente les stigmates des quatre années de la « guerre des mines » en Argonne.

secours lorsque, parvenu à sa hauteur, un obus de 77 lui a déchiré la cage thoracique.

La nouvelle de sa mort provoque chez Genevoix un état de catharsis dont il décrit avec une précision mécanique l'ensemble des symptômes : « Je ne sens même plus ma fatigue; je ne redoute plus rien, même plus l'écrasement de mes os sous l'une de ces chutes énormes, ni le déchirement de ma chair sous la morsure des éclats d'acier. Je n'ai plus pitié des vivants, ni de Bouaré qui tremble, ni de Lardin prostré, ni de moi. Nulle violence ne me soulève, nulle boule de chagrin, nul sur-saut d'indignation virile. Ce n'est même pas du désespoir; cette sécheresse du cœur dont je sens le goût à ma gorge; de la résignation non plus... Ce n'est que cela : une froideur dure, une indifférence desséchée, pareille à une contracture de l'âme. »

Puis survient l'ahurissement : « Porchon, qu'est-ce qu'on a fait de toi? (...) Est-ce que tu te battais encore? »

Stupéfaction aussitôt effacée par un sentiment infini d'absurdité : « Quel sens? Tout cela n'a pas de sens. Le monde, sur la crête des Eparges, le monde entier danse au long du temps une espèce de farce démente, tournoie autour de moi dans un trémoussement hideux, incompréhensible et grotesque. (...) Quel sens? Pourquoi? »

La Première Guerre mondiale sera parvenue, et sans doute est-ce là son seul tour de force, à faire mentir les Grecs. Au tribunal de l'histoire, un million cinq cent mille cadavres français déchiquetés et blêmes sont là pour témoigner que ceux qui meurent jeunes ne sont pas aimés des dieux.

Porchon avait vingt et un ans. De sa mince écriture aux caractères réguliers Genevoix grave l'épithaphe de cette amitié : « Chez toi, Porchon : l'ample Beauce, les champs de blé au crépuscule; les corneilles dans le ciel frais, entre les deux tours de Sainte-Croix... Chez nous, Porchon : la Loire au fil des berges lentes... »

Même gorgée de sang, Genevoix sait que la mémoire, tel un corps spongieux, s'érode avec le temps : « Combien de vos gestes passés aurai-je perdus, chaque demain, et de vos paroles vivantes, et de tout ce qui était vous? »

Il ne me reste plus que moi, et l'image de vous que vous m'avez donnée. Presque rien : trois sourires sur une toute petite photo, un vivant entre deux morts, la main posée sur leur épaule. Ils clignent des yeux, tous les trois, à cause du soleil printanier. Mais du soleil, sur la petite photo grise, que reste-t-il? »

Rescapé, mais meurtri à jamais par les flammes et les fumées de l'enfer, il rejoint son Val de Loire qui fut aussi celui de Péguy et d'Alain-Fournier.

Il y revient comme on revient boire à une source fraîche après une longue errance. Des Vernelles, la maison paysanne délabrée de Saint-Denis-de-l'Hôtel où il s'installe, Genevoix écrira plus tard : « J'y ai vécu de ma vie d'homme, et je sais à présent qu'elles sont mon méridien, mon port d'attache, mon ancre de salut. »

Depuis sa table de travail où, sous les traits adolescents du Paul Jeanneret de *La Boîte à pêche*, il ressuscitera Benoist, son coturne de Lakanal disparu en 1914, la Loire s'offre à lui. Sur les rives aux courbes molles dont, enfant, il s'emplissait amoureuxment le regard, la guerre désormais silencieuse fait entendre son terrible ressac. Ce n'est pas un hasard, écrit Jean-Louis Bory, si Genevoix « choisit le fleuve et la forêt, la bête furtive ou l'homme seul pour compagnons privilégiés, c'est en homme mutilé dans son corps et dans son âme ». Homme ou animal, la traque est une histoire de violence et de mort. Raboliot, le braconnier orgueilleux jusqu'à la témérité; Rouge, le superbe dix-cors forcé et « servi » par le « piqueux »; Rroû, le chat aventureux de Clémence la vieille bonne à tout faire. Tous ont le goût de la liberté jusqu'au défi. Même craquement de la feuille morte sous le pas, même souffle de la course, même éreintement, même frayeur d'incompréhension au fond des yeux.

Parlant du chat Rroû, Maurice Genevoix confiait : « J'avais, aux champs de la Meuse, connu le froid, la faim, la sauvagerie de mes semblables. Et je les retrouvais à travers cette humble créature, mais pures dans leur éternité, impitoyables certes, mais sereines. Cet hiver-là j'ai été Rroû... »

Irriguée par l'ardeur de vivre et la chaleur de l'âme, l'œuvre de Maurice Genevoix est une leçon de gratitude.



la mer
froide et
couleur d'huile
bons culant

das bergier
.....
Han.

(Pecten
131)



JEAN COCTEAU

LE JEUNE HOMME ET LA GUERRE

PAR MARTIN PELTIER

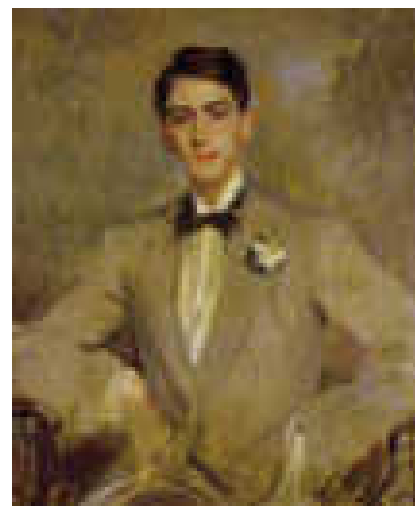
La guerre surgit dans l'ennui existentiel de Cocteau comme une divine surprise. Elle l'introduit à un autre monde, et à un autre style.

« Je me demande comment les gens peuvent écrire la vie des poètes, puisque les poètes eux-mêmes ne pourraient écrire leur propre vie, remarquait un jour Cocteau. Il y a trop de mystères, trop de vrais mensonges, trop d'enchevêtrements. » L'extrême désordre du début de la Première Guerre mondiale rend la chose encore plus difficile.

A l'été 1914, le poète vient d'avoir vingt-cinq ans. C'est un ancien *Wunderkind* élevé par une *Fräulein*, couvé par maman. Il n'est pas sûr d'être le fils d'un père falot, rentier, peintre amateur, pièce rapportée dans une famille d'agents de change, suicidé quand il avait neuf ans. Au salon d'une mère lancée dans les arts et les lettres, il apprend l'art des mots en compagnie choisie. On lui prête tous les dons. Au fil des ans le bébé phénix monte en graine, devient un jeune pour vieux dont les poèmes font l'admiration des salons et des conférenciers. Un certain Marcel Proust envie son talent, André Gide veut le publier dans *La NRF*, Anna de Noailles en fait son page. Le temps a passé. En 1910, pour ses vingt et un ans, il publie *Le Prince frivole*. Il est adulte, on ne lui pardonne plus d'être irrésistible. En 1912, Serge de Diaghilev, passant place de la Concorde avec Nijinski, le défie : « *Etonne-moi!* » L'année suivante, l'ex-prodige confie à sa grande amie Anna : « *Je n'ai plus aucun don.* » En 1914, il écrit un livret,

David, pour Stravinski qui finalement se défile. L'ange déçu connaît alors le dégoût de vivre. Gide ne voit plus en lui qu'un « *suiveur d'avant-garde* ». Proust discerne « *sous des apparences de jeune poète un vieux beau du genre Montesquiou* ». Mais, de même que les restrictions au ravitaillement sauvent certains obèses, la guerre va le délivrer. De l'ennui. Des salons, des revues, de toute cette lourde routine. Son angoisse de la mort s'adoucit. Il se trouve saisi par l'enthousiasme patriotique et républicain qui électrise le Paris bourgeois. Valmy et Arcole l'échauffent, puis l'émotion, l'absurde, le dévouement, l'horreur, le cocasse, l'amitié, l'amour, qu'il découvrira dans des circonstances dont son imagination n'aurait pu rêver.

Il commence cocardier. Pour rien au monde il ne manquerait « *le grand bal* » qui se donne « *aux frontières de la France* ». Avec son ami le dessinateur (et cinéaste) Iribe, il fonde un magazine illustré, *Le Mot*, y exalte le bon goût français contre la lourdeur du « *Kubisme* » teutonique, il écrit un hymne à Joffre dans *Le Figaro*. Cela ne lui suffit pas. Les théâtres, salles de concerts, music-halls ont fermé, ses amis sont partis, même Reynaldo Hahn, l'ancien amant de Proust : il veut les rejoindre, « *être où il faut être* ». La mode est au danger, lui le fragile artiste inverti se montrera courageux comme tout le monde. Bien que réformé, il



s'engage dans un convoi d'ambulances organisé sur les arrières de la Marne par Misia Godebska, divorcée du richissime directeur du *Matin*, Alfred Edwards, qui vient de mourir. Cette femme étrange, d'origine polonaise, dont ont dit qu'elle avait joué « *Beethoven sur les genoux de Liszt* », a épousé son cousin Thadée Natanson avant de passer dans les bras d'Edwards, puis dans ceux du peintre mondain José Maria Sert. A vingt ans, c'était une « *belle panthère* », dicit Morand qui en avait quatre à l'époque. En septembre 1914, elle en a quarante-deux et s'épaissit : une photo d'après-guerre la montrera sur la plage du Lido, dondon maniérée qu'on dirait tirée d'un bazar oriental. Son entregent permet pourtant aux ambulances de ramener des blessés à Paris et à Cocteau de voir Reims bombardée, les vitraux de



L'ENFANT TERRIBLE

A droite, en haut : Jean Cocteau dans le jardin d'Offranville, par Jacques-Emile Blanche, 1912 (Rouen, musée des Beaux-Arts).

Page de gauche : Jean Cocteau en mai 1916 (photo autographe). Il a passé tout l'hiver sur le front de l'Yser. Ci-dessus : « *Un taube qui ne viendra pas* » (un « *taube* » était un aéroplane allemand qui fut utilisé pour bombarder Paris), la une du *Mot*, du 3 avril 1915, illustrée par Cocteau sous le pseudonyme de Jim. Il avait fondé cette revue avec Paul Iribe en novembre 1914.

© ADAGP / COMITÉ COCTEAU, PARIS 2020. © AKG-IMAGES / ERICH LESSING. © THE STAPLETON COLLECTION / BRIDGEMAN IMAGES. © APICAMMA-RAPHO.



“La guerre, au plus profond, aura surtout été



LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS

En haut, ci-dessus et page de droite : Jean Cocteau, vers 1916, photographié sur le front belge (Bibliothèque historique de la Ville de Paris). « *On venait (...) de bâtir sur la côte, entre Nieuport et l'Yser, un boyau de sapin qui sentait l'hôtel suisse et qui portait le nom du colonel. Cet homme considérait, à juste titre, son boyau comme une des merveilles du monde. Il était, en effet, inutile comme les pyramides, suspendu comme les jardins de Babylone, creux comme le colosse de Rhodes, funèbre comme le tombeau de Mausole, coûteux comme la statue de Jupiter, froid comme le temple de Diane et voyant comme le phare d'Alexandrie.* » (Cocteau, *Thomas l'imposteur*).

la cathédrale pendouillant hors de leur cadre. Il prend des croquis. Une société en loques, l'odeur de musc de la gangrène, des cadavres dont le visage n'est plus qu'une tarte aux mouches.

En novembre, le voilà versé dans le service auxiliaire, à l'ambulance du comte Etienne de Beaumont, roi des soirées parisiennes. Paul Poiret déguise les infirmiers en amiraux russes, en policiers argentins, avec brandebourgs, les voilà à Saint-Omer où se poursuit la course à la mer. Est-ce le climat quasiment balnéaire ? On dirait que la caravane de Beaumont donne *Les Gaîtés de l'escadron* au Châtelet, version gaie. Les officiers du général Haig sanglés devant leur thé cachent leur surprise quand le comte en pyjama noir et l'ange en pyjama rose sortent d'une salle de bains, bracelet d'or à la cheville. On fête Noël au front, Cocteau s'y plaît et plaît, beaucoup, à un Sénégalais, ce qui rend jaloux un sergent de goumiers, et manque provoquer un conseil de guerre. Beaumont rembarque son monde sous prétexte « *qu'on ne se battait plus dans les Flandres* ». Revoilà Paris et son chauvinisme journalistique, « *la poésie au service de la nation* ». Cocteau en profite pour faire connaissance avec Roland Garros, qui le fait rêver. L'aviation est la chevalerie du ciel, pas la piétaille qui se vautre dans la boue des tranchées, c'est le vent, la vitesse, Ariel. En mars 1915, l'appel sous les drapeaux lui remet les pieds sur terre. On le cantonne à Paris, à l'intendance. Il rend visite à Picasso. L'Espagnol flairer vite en cet admirateur insistant un futur agent de publicité. A l'automne, le

jeune homme écrit : « *Il faut vite peindre mon portrait parce que je vais mourir.* » C'est sincère. En décembre, il est muté comme infirmier en Belgique, à Coxyde : ici commence le front qui finit à Salonique. Le théâtre des opérations a pour décor les dunes au bord d'une mer couleur d'huître. Il est réservé aux hommes, note le poète. L'y attendent des troupes « *négres* » dont il apprécie l'esprit d'enfance et la danse, des fusiliers marins, des Ecossais en kilt qu'il dessinera pour un vase grec. « *Un vaste champ d'entreprise* », pense uniment Thomas l'imposteur. Un vivier de mâles que Jean photographie grâce au Kodak de sa mère, au tub, attendant en file pour la douche. Il est leur mascotte, fait rire partout où il passe. Il fait aussi son devoir, comme on dit alors, avec courage et sérieux. A sa manière détachée. Il flâne dans les boyaux, y rencontre Albert 1^{er} ou un Allemand qui mange du chocolat à deux mains. En même temps, les pauvres bougres en miettes, la nuit, le froid le muent presque en soldat. Malheureusement la vérité lui donne le malaise du mensonge, il s'invente une matricule au 4^e zouaves, est découvert, méprisé, mis à l'écart. Son enthousiasme s'épuise bientôt. Il se laisse rapatrier en juillet 1916 à Paris par Philippe Berthelot, secrétaire général du Quai d'Orsay, familier du salon de maman, qui le mute au service de propagande des Affaires étrangères. Laisse libre de ses mouvements, Cocteau retrouve son milieu artiste et mondain, songe à sa carrière. Il rafistole *David*, le donne à Satie sous le

nom de *Parade*. Revoilà Diaghilev, après l'infanterie allemande, les Ballets russes, et Picasso. Une chronologie synoptique des événements sur le front et dans le Tout-Paris culturel est instructive. Cocteau part pour Rome avec Picasso en février 1917, tente un dernier essai pour être hétérosexuel avec une danseuse russe pendant la victoire de la Somme ; la première de *Parade* est donnée au Châtelet le 18 mai 1917, juste après l'offensive Nivelle ; en 1918, le rhume des foins gâte les vacances du poète, au mariage de Picasso il est le témoin de la mariée pendant la deuxième bataille de la Marne, et celui de Valentine Gross, épouse Hugo, le 7 août, la veille du jour de deuil de l'armée allemande. Deux plaquettes sont achevées d'imprimer en décembre.

La guerre réelle n'intéresse plus Cocteau depuis longtemps, c'est juste un sujet de livre. Il en tirera *Discours du grand sommeil*, *Le Cap de Bonne-Espérance* et *Thomas l'imposteur*.

Le premier est un recueil de poèmes écrits entre 1916 et 1918, publié en 1924, un témoignage de guerre en mémoire de ses amis soldats, écrit dans une langue qui vise la simplicité, persillé de répliques entendues, de titres de chansons, à la manière d'un collage. Le deuxième en est un autre, écrit à la même époque, sous l'influence des vols effectués dans l'avion de Roland Garros : Cocteau y manifeste la vitesse, fait faire des loopings aux vers, les disloque, tente, d'une autre manière que l'Apollinaire des *Calligrammes*, de se servir de la mise en page pour exprimer

PHOTOS : © BHVP / ROGER-VIOLLET.

un miroir.”

l'espace. *Thomas l'imposteur* est un roman. C'est aussi un chef-d'œuvre. L'histoire d'un enfant qui joue à la vie et à la guerre, et finit dans la mort par être ce qu'il jouait à être. Imité de *La Chartreuse de Parme*, c'est une transposition savante, complexe, dans une langue éblouissante, de l'expérience du front par Cocteau.

Depuis des années, le milieu où il barbotait préparait la mort d'une civilisation, appelant de ses vœux un nouveau monde et un nouvel art (le futurisme de Marinetti date de 1909). La guerre l'avait exaucé. Sur la table rase des ruines universelles, chaque avant-garde cherche sa façon d'être moderne. Pissotière sacrée de Duchamp, lettrisme, musique concrète, art de la blague qui n'a pas encore recouvert l'Europe de sa grise et grave croûte de sérieux. Cocteau, caméléon toujours plastique, à l'affût des couleurs de l'avenir, sait qu'on n'écrit plus comme avant. Il s'écarte de « *cette langue morte, de ce pays mort où [ses] amis sont morts* ». Comme Artaud entend mettre la poésie au diapason de la technique, il « *adapte son verbe* », Proust l'en félicite, à ce qui vient, la vitesse, la syncope. Morand parle de « *mitrailleuse à images* », de silences qui sont comme des trous d'air. Un Jacques Vaché moque sa manière de « *rafistoler du romantisme avec du fil téléphonique* ». Cocteau indifférent tend vers le court, le limpide, malgré ses tarabiscotages, ses tours de passe-passe. Il espère être le poète du monde nouveau. La guerre, au plus profond, aura surtout été un miroir, pour lui, et pour tous les accouchés qui en naissent. ♪



LES NOUVELLES DE L'ARRIÈRE
Cagna de poilus. « Dans la nuit crépitait
la pluie et il sourit en l'écoutant. Il était
à l'abri, il était chez lui; rien à faire
qu'à lire sa lettre, la relire, puis dormir
avec elle. (...) Un frais parfum
montait de la lettre : de la verveine. (...)
Si loin, le temps des parfums. »
(Dorgelès, *Les Croix de bois*).





BARBUSSE-DORGELES

L'ÉCUME DES MORTS

PAR SYLVIE NOUGAROU

Pour ces journalistes engagés au front, la guerre fut une interminable nuit, meurtrière et boueuse. Mais là où, chez Barbusse, l'absurdité le dispute à l'antimilitarisme, chez Dorgelès, la vie l'emporte.



“C’est toujours la boue, les trous infects, le rata



« ON NE MEURT PAS ! »

En haut : Roland Dorgelès, par Redon. Ci-dessus : soldats dans une tranchée française, vers 1915. « *Insoucieux, solides, nos vingt-cinq ans éclatent de rire. La vie est un grand champ, devant nous, où l’on va courir.*

Mourir ! Allons donc ! Lui mourra peut-être, et le voisin, et encore d’autres, mais soi, on ne peut pas mourir, soi... Cela ne peut pas se perdre d’un coup cette jeunesse, cette joie, cette force dont on déborde.

*On en a vu mourir dix, on en verra tomber cent, mais que son tour puisse venir d’un tas bleu dans les champs, on n’y croit pas. » (Dorgelès, *Les Croix de bois*).*

Henri Barbusse et Roland Dorgelès sont sans doute les écrivains français dont les souvenirs de guerre (1914-1918) connurent le plus de succès. Le premier a même accédé à la notoriété internationale, presque à l’égal de l’Allemand Erich Maria Remarque, l’auteur d’*A l’Ouest, rien de nouveau*. *Le Feu* de Barbusse et *Les Croix de bois* de Dorgelès ont apporté à leurs auteurs fortune et célébrité, ils ont reçu des critiques élogieuses et le suffrage de nombreux anciens combattants, ils restent lus aujourd’hui. Comparer le destin des deux hommes, leur œuvre, la façon dont elle fut écrite et reçue, sa postérité, ce qu’on en retient aujourd’hui, demande d’entrer à la fois dans la complexité d’un genre, le récit autobiographique, et d’un événement qui fut sans précédent et demeure sans équivalent, la Grande Guerre.

UN BOURGEOIS DANS LES TRANCHÉES

De son vrai nom Roland Lecavelé, Dorgelès était un jeune bourgeois parisien lancé dans les lettres et le journalisme, volontiers bohème avant 1914 : il avait notamment monté avec ses amis du Lapin Agile le canular de Boronali, en présentant très sérieusement au Salon un tableau peint avec la queue d’un âne. Au début de la guerre, malgré une santé fragile qui lui avait valu deux fois d’être réformé, il se fit pistonner par Clemenceau, son patron au journal *L’Homme libre*, pour s’engager à vingt-neuf ans comme simple fantassin. Il parvint au front au moment où celui-ci se stabilisait. Sa vie de jeune homme aisé, protégé par une mère qui le couvrit de colis dont le simple envoi coûtait en timbres huit jours de la solde d’un poilu, ne le prédisposait à supporter ni la promiscuité de la chambrée ni l’horreur de la tranchée. Il devait pourtant croupir plus d’un an dans la mouise, le sang et l’ennui avant d’être versé dans l’armée de l’air naissante, grâce à un autre piston, celui de Jacques Mortane, journaliste spécialiste d’aviation. La lettre où il supplie son ami de le tirer de son « *enfer moral* » est poignante : dans l’aviation « *l’on se trouve avec des gens de mêmes goûts, de mêmes idées, avec qui l’on peut vivre. Et puis, entre deux pieds de*

nez à la mort, on vit. Nous c’est toujours la boue, les trous infects, l’eau croupie, le rata froid. Au secours, mon cher ami, sortez-moi de là ! » Victime d’un accident d’avion au cours de l’entraînement, Dorgelès finit la guerre, à partir de 1917, au *Canard enchaîné*. En 1918, il commença la rédaction des *Croix de bois* à partir de notes prises sur le vif, des lettres adressées à sa mère et à sa maîtresse, Mado, et d’histoires glanées autour de lui. Le livre paru en 1919 obtint le prix Femina-Vie heureuse, fut un succès extraordinaire, et lui ouvrit une belle carrière, qui allait être marquée notamment par un livre rapporté d’un séjour en Indochine, *Sur la route mandarine*, l’élection en 1929 à l’académie Goncourt au fauteuil de Georges Courteline, et la présidence de cette académie en 1954.

VU DE GAUCHE

Henri Barbusse a commencé poète. Il publia son premier recueil, *Pleureuses*, à vingt-deux ans à peine, en 1895. Puis il se tourna vers la presse, socialiste, pacifiste, et la prose, réaliste, publiant notamment un roman, *L’Enfer*, en 1908. Issu d’une famille de protestants cévenols d’Alès, c’est dès sa prime jeunesse un pacifiste par idéologie. Il s’engage pourtant en 1914 à quarante et un ans malgré des poumons malades. Le manque d’effectifs amène bientôt cette troupe âgée en ligne, où il reste jusqu’à la fin de 1915. Il trouve le temps d’y écrire *Le Feu*, qui se donne pour ambition d’inciter au pacifisme par une peinture horrible de la guerre, et qui obtient le prix Goncourt en 1916. *Le Feu* sera suivi, dans la même veine, de *Clarté* et des *Enchaînements*. Fondateur et premier président de l’Association républicaine des anciens combattants (gauche socialiste), Barbusse rejoint la Russie en 1918, adhère au parti bolchevique (puis en 1923 au PCF), se lie d’amitié avec Lénine et Gorki, nomme la naissance de l’URSS « *le plus grand et le plus beau phénomène de l’histoire* ». Il écrira notamment à sa gloire *Le Couteau entre les dents* en 1921 et *Voici ce qu’on a fait de la Géorgie* en 1929. Président du mouvement pacifiste Amsterdam-Pleyel, organisé par l’Internationale communiste, il participe aussi au mouvement des travailleurs espérantistes, notamment

© REDON. © COLLECTION ROGER-VOLLET/ROGER-VOLLET.

froid. Au secours, sortez-moi de là !” Dorgelès

à la revue espérantiste *Esperantista laboristo*. Il en espérait beaucoup, ainsi qu'il l'a écrit : « *Les espérantistes bourgeois et mondains seront de plus en plus étonnés et terrorisés par tout ce qui peut sortir de ce talisman : un instrument permettant à tous les êtres humains de se comprendre.* » Alors qu'il était en train d'écrire une biographie hagiographique de Staline, il meurt en 1935 à Moscou.

LE MICROCOSME DE L'ESCOUADE

Le Feu, sous-titré *Journal d'une escouade*, et *Les Croix de bois* racontent tous deux les aventures d'une escouade sur le front de l'Ouest, à peu près au même moment, la terrible année 1915, celle où les poilus ont vraiment compris la nature de cette guerre nouvelle. A l'automne 1914, un Genevois voyait encore l'ennemi, il aurait pu lui tirer dessus, il l'écrit dans *Ceux de 14*, la course à la mer finissait : maintenant, il n'y a plus d'autre mouvement que celui des pelles et des pioches, l'animal humain s'enterre, entre gel et boue l'hiver et poussière l'été. L'unité de lieu et d'action est assurée : on mange, se lave, dort, fait ses besoins, veille, combat, dans ce réseau, en dehors des trop rares périodes de repos et des permissions plus rares encore. Quant aux héros, ce sont les gens de l'escouade. Entre dix et quinze hommes commandés par un caporal, homme qui conjugue tous les malheurs du monde : gradé, mais non sous-officier, il s'en prend de tous les côtés. Au-dessus, il y a la section, aux ordres d'un lieutenant ou sous-lieutenant, et la compagnie, aux ordres du capitaine. Blaise Cendrars, qui raconte sa vie de légionnaire dans *La Main coupée*, assure que l'horizon du poilu se borne à cela, que la notion de régiment frise déjà la fiction. L'escouade, c'est le lieu de la vie et de la mort en commun, l'entité où s'exerce l'esprit de corps, la bande des copains, c'est « nous » par opposition aux « autres ». Erich Maria Remarque affirme que, dans les périodes de disette, on se fauchait de la nourriture d'une escouade à l'autre. Sans aller jusque-là, le soldat Sulphart, dans *Les Croix de bois*, utilise tous les moyens aux cuisines pour obtenir plus que la part qui revient à son escouade.

UN RÊVE DE SOMNAMBULES

L'intrigue du *Feu* et des *Croix de bois* est connue, c'est la guerre. Mais peut-on à proprement parler d'intrigue ? Chacun raconte ce qu'il croit en avoir vu et entendu, c'est un rêve de somnambules à partir d'histoires de fous racontées par des idiots. *Le Feu*, qui s'ouvre sur une vision idyllique de citoyens du monde bavardant dans les Alpes et se clôt sur une dissertation dialoguée, est un plaidoyer contre la guerre. Malgré son sous-titre, ce n'est pas un journal de guerre, mais une succession de tableaux, anecdotes, et pensées recueillies sur le front, sans ordre chronologique, en vingt-quatre « chapitres », divers par la taille et la forme. On y trouve de nombreuses saynètes - « La descente », « Argoval », « Les gros mots », « L'œuf », « La sape » -, qui racontent en moins de cinq pages un petit fait jugé significatif (« L'œuf » illustre la solidarité des poilus, un œuf inespéré étant offert au narrateur en échange d'un paquet d'allumettes secourable). Et puis quelques morceaux de bravoure - « Dans la terre », « Le feu », « La corvée », « L'aube » -, qui tiennent à eux seuls les deux cinquièmes du livre. Les civils, les embusqués, les cocardiers y sont épinglés (« La permission »), comme chez tant d'autres, notamment Dorgelès. Dans les meilleures descriptions, l'on voit comment les malheureux soldats égoutiers sont pris au piège sous les orages d'acier, grelottant, sans issue possible, perdus dans la boue et l'absurdité.

Pour Barbusse, l'ennemi, c'est le militarisme, incarné au premier chef dans l'officier allemand. C'est lui qu'il faut tuer si l'on veut éradiquer la guerre. L'officier français aussi, il le suggère dans la plaidoirie finale, qui est un appel à la guerre civile pour tuer la guerre : « *Alors, faudra continuer à s' battre après la guerre ?*

- *Oui, p'têt'... (...)*

- *Et pas contre des étrangers, p'têt', i' faudra s' battre ?*

- *P'têt', oui... »*

Dorgelès, lui, a d'abord voulu faire une œuvre d'art, il explique comment il a synthétisé lieux et personnages, mis en scène son livre. Il l'avoue dans sa préface : « *Je n'ai vu aucune des anecdotes que je décris.* » Avec *Les Croix de bois* il



LE FEU TUE

En 1914, Henri Barbusse (*en haut, par Redon*) s'engage dans l'infanterie malgré son âge et des poumons malades. Son expérience au front lui inspire les scènes de la vie des poilus qu'il publie en feuilleton dans *L'Œuvre*, le journal radical-socialiste de Gustave Téry, à partir d'août 1916. Barbusse les réunira en un ouvrage (*illustration tirée du livre ci-dessus*), *Le Feu*, qui se voit décerner le Goncourt en 1916. « *Le grand ciel pâle se peuple de coups de tonnerre : chaque explosion montre à la fois, tombant d'un éclair roux, une colonne de feu dans le reste de nuit et une colonne de nuée dans ce qu'il y a déjà de jour.* » (Barbusse, *Le Feu*).



*“J’avais
une
ambition
plus
haute :
ne pas
raconter
ma guerre,
mais la
guerre.”*
Dorgelès



n’entendait nullement publier ses carnets de route : *«J’avais une ambition plus haute : ne pas raconter ma guerre, mais la guerre.»* Il la raconte en dix-sept chapitres qui sont autant de nouvelles un peu dans le goût de Maupassant, reliées entre elles par les soldats de l’escouade qu’on voit vivre et mourir selon une trame chronologique, de l’arrivée du bourgeois Gilbert à l’évacuation du rouscailleur Sulphart et de son retour à la vie civile, grand blessé.

Si beaucoup de situations et de sentiments sont semblables, le champ d’observation de Dorgelès est beaucoup plus large que celui de Barbusse, il englobe le repos, la trahison, toutes sortes de trahisons, le courrier, et tant d’autres choses.

Mais la plus grande différence est dans le ton et dans l’intention. La guerre de Dorgelès, aussi noire que celle de Barbusse, est en d’autres moments pleine de rires, d’ennui, d’imprévus, de détails cocasses, de petites misères, bref, il y a plus de vie et moins de mort dans le cocktail. Au fond, cependant, c’est une farce absurde, dont le plus désespérant est peut-être que malgré ses terribles leçons, elle ne convainc personne de son inanité. Dorgelès en effet ne croit pas au mythe de la der des ders, à la différence de Barbusse.

Pour celui-ci le noir, la boue, le pus, le sang ont un effet pédagogique. *Felix culpa!* Il ne faut pas *«gâcher la catastrophe»*, il faut profiter de l’esprit de corps formé dans la boucherie pour tor- dre le cou des vrais fauteurs de guerre, lancer



© BRIDGEMANIMAGES/LEEMAGE © PYDE / BRIDGEMAN IMAGES. © POPPERFOTO/GETTY IMAGES.

PAUVRES SEMBLABLES

Ci-contre : bataille de Verdun, en 1916. Tir de barrage sur les tranchées du no man's land (photo extraite de la revue *Le Miroir* du 10 décembre 1916).

En haut : Roland Dorgelès.

Ci-dessus : Henri Barbusse. « *On discerne des fragments de lignes formées de ces points humains qui, sorties des raies creuses, bougent sur la plaine à la face de l'horrible ciel déchâiné.*

*On a peine à croire que chacune de ces taches minuscules est un être de chair frissonnante et fragile, infiniment désarmé dans l'espace, et qui est plein d'une pensée profonde. (...) Pauvres semblables, pauvres inconnus, c'est votre tour de donner ! » (Barbusse, *Le Feu*).*

la guerre sociale avec le produit des guerres nationales : l'idéal prêché par *Le Feu*, c'est proprement Lénine et Trotski, dont Barbusse chantera logiquement les louanges. Loin de telles fureurs idéologiques, Dorgelès, désabusé, impute la guerre à la nature de l'homme, avec ce qu'elle a de bon et de mauvais.

LE CRU ET LE CUIT

Tels quels, les deux livres ont connu le succès pour la même raison : leurs lecteurs, d'abord les poilus eux-mêmes, y ont trouvé autre chose que les éternels bobards que leur servaient les journaux et les littérateurs de l'arrière. C'est une littérature de nous autres les poilus et pour nous autres les poilus contre les imaginations

héroïques et convenues des civils et des embusqués. La mythographie guerrière s'y trouve moquée, la fatigue, la peur, la soumission à l'incompréhensible, le cafard y règnent. Le poilu dénonce l'horreur et l'absurde de la guerre, qu'il y soit amené par conviction préétablie ou par l'expérience. Certains aficionados de Barbusse croient même qu'il a été le premier à le faire : ils n'ont pas lu *La Guerre du Péloponnèse*, ni, plus près de la Grande Guerre, *Waterloo* (1865), d'Erckmann-Chatrion, qui était un des livres de chevet de Dorgelès à la tranchée.

Barbusse a été remarqué en outre pour deux choses, l'argot qu'il prête au poilu, qui a fait du bruit à l'époque, et un surcroît d'ornementation dans l'horreur. Cela explique peut-être



“En réalité,

l’engouement du public et le prix Goncourt 1916, mais l’admiration que lui portait Céline, à la fois grand styliste et pacifiste, et l’influence qu’il a eue sur ses débuts sont plus surprenantes. Il faut y regarder de près.

Nous pouvons nous aider pour cela d’un étrange personnage, Jean Norton Cru, et de son étrange livre, *Témoins. Essai d’analyse et de critique des souvenirs de combattants écrits en français de 1915 à 1928*, paru en 1929, qui fit scandale alors et qui se trouve aujourd’hui au centre de l’historiographie moderne de la Grande Guerre, de Christophe Prochasson qui le dénigre à Frédéric Rousseau qui le promeut. Fils d’un protestant et d’une Anglaise comme Barbusse, féru des Lumières, dreyfusard et pacifiste, Norton Cru est resté fantassin vingt-huit mois sur le front, d’octobre 1914 à février 1917. Après la guerre, lassé par les bobards, il a lu, annoté, comparé, analysé tous les témoignages publiés en français jusqu’à 1928. Dans *Témoins*, il classe deux cent quarante-six auteurs en six catégories : les *excellents* (vingt-neuf dont Genevoix, Delvert, Galtier-Boissière, Lintier, Pinguet), les *bons* (trente-quatre dont Boasson, Pottecher, Werth), les *assez bons* (cinquante et un), les *nuls* (dix-neuf dont Montherlant), les *faibles* (une cinquantaine dont Paul Géraldy, Jean Paulhan), et les *médiocres* (une soixantaine dont Jean Giraudoux). Aucun des cinq prix Goncourt décernés pendant la guerre, Adrien Bertrand, René Benjamin, Henri Barbusse, Henry Malherbe et Georges Duhamel, ne dépassa le médiocre, où se retrouve aussi Roland Dorgelès. Ce classement fit hurler. On traita Norton Cru de pion. Barbusse ajouta « *pédant américain* », car il enseignait dans le Massachusetts.

Haïssant comme Barbusse et Dorgelès les marchands de gloire, Norton Cru voulait décaper la guerre de ses mythologies héroïques et cocardières, la représenter avec une sobre véracité pour la rendre à jamais détestable. Mais à la différence des deux romanciers, il n’acceptait pas la fiction. Par souci moral : il jugeait « *sacrilège de faire avec notre sang et nos angoisses de la matière à littérature* ». Par un souci aussi où le vrai et le beau se trouvent liés : il bannit du

on parlait peu l'argot au front." Jean Norton Cru

témoignage non seulement les erreurs, mais tout effet, toute intention, toute composition, toute téléologie. Son idéal était le carnet de route non retouché, subjectif, limité, si possible inachevé : le bon témoin est le témoin mort avant d'avoir commencé à mentir.

Un grand écrivain peut écrire ainsi, ce fut le cas de Genevoix pour 1914, cela sera le cas de Primo Levi pour une autre catastrophe avec *Si c'est un homme*, note l'universitaire Charlotte Lacoste, auteur de *Séductions du bourreau*. C'est ce genre littéraire nouveau, le témoignage, qu'essayait de promouvoir Norton Cru. Ce que refusait celui-ci n'était donc pas l'art mais l'arrangement, et c'est pourquoi il condamnait la prétention de Dorgelès à cuire sa vision générale de la guerre sur sa petite marmite de campagne. Mais il est encore plus sévère pour Barbusse, auquel il prête une esthétique pornographique, racoleuse d'un public dévoyé : « *Jadis le public voulait une guerre romancée avec drapeaux déployés et flamberge au vent, aujourd'hui il aime une guerre non moins romancée avec boyaux dallés de morts aux grimaces infernales, et baisers aux cadavres.* » Est ici visé notamment l'un des épisodes du *Feu*. Le héros, Lamuse, a en vain désiré Eudoxie. Un jour, en creusant une sape dans un secteur instable, le cadavre pourri de la jeune femme lui tombe littéralement dessus et le renverse dans une étreinte gluante et puante. D'autres délires, dans *Le Feu*, ou dans ses suites, *Clarté*, *Les Enchaînements*, montrent l'obsession de Barbusse pour la putréfaction, le sang, et ce que Norton Cru nomme des « *penchants sadiques* ». Norton Cru dresse enfin la liste, sur plusieurs pages, des inepties de Barbusse, moquant amèrement sa prétention à être « *le champion de la vérité sur la guerre* ». Il l'accuse de fraude et déplore que des expressions hors du réel donnent un ton de pacotille au *Feu*, une esthétique de Grand-Guignol.

L'ARGOT DES TRANCHÉES

Pourtant, Céline a été séduit, durablement. Pourquoi? Lui n'avait rien d'un gogo et connaissait la guerre. Peut-être la charge de Barbusse contre l'armée et son absurde l'a-t-elle réjouï. Le

pacifiste Céline avait un drôle de rapport avec le jeune maréchal des logis Destouches qui fit jusqu'à sa blessure un début de guerre héroïque, ses lettres à ses parents et les notes de ses chefs en témoignent. Quant aux exagérations et délires, ce n'est pas cela qui aurait pu gêner l'auteur de *Bagatelles pour un massacre*. Surtout, la langue du *Feu* a retenu l'attention du romancier du *Voyage au bout de la nuit*. En effet, tout en rédigeant sa narration dans un français un peu guindé, un peu précieux, « poétique », Barbusse use largement de dialogues dans ce qu'il présente comme l'argot des tranchées. Il a pris à cet effet énormément de notes, et certaines expressions populaires ne manquent pas de saveur. Peut-être cela donna-t-il à Céline l'idée de ce qui allait devenir son style à partir de *Mort à crédit*.

Pour Norton Cru cependant, « *les amis de Barbusse se trompent en voulant voir une preuve de vérité dans l'argot du Feu* ». En effet, Barbusse a rassemblé pour les enfile à la queue leu leu des dizaines d'images et d'expressions qui devaient en réalité persiller les conversations, et cela donne au dialogue un tour artificiel et ridicule, comme un chariot de hors-d'œuvre variés. Le travail d'enregistrement est époustoufflant et souvent juste, le rendu n'est pas vrai. « *En réalité, on parlait peu l'argot au front, les patois y tinrent une place beaucoup plus grande. En général, on parlait simplement français, un français mêlé d'un peu d'argot de caserne, d'argot colonial, adaptés et un peu augmentés pour les besoins de la guerre.* » De grands linguistes comme Esnault, Dauzat, Meillet, Gauthiot (lui-même combattant et mort au front), et les témoins dans les tranchées partagent en gros cette opinion. Un Dorgelès, un Genevoix et tant d'autres transcrivent des dialogues moins « concentrés » et beaucoup plus véridiques. Mais Céline n'a jamais connu le langage de la tranchée puisqu'il a quitté la guerre avant, et de toute façon il s'en moquait. La convention choisie par Barbusse le changeait de l'académisme de l'arrière et des envolées patriotiques : que ce fût une langue apprêtée, forgée, ne rebutait nullement un styliste qui allait inventer lui-même peu à peu un idiome travaillé, étudié, une poésie crapoteuse visant



LA GUERRE EN FACE

Page de gauche : soldats français, illustration de couverture du second tome du *Feu* d'Henri Barbusse, publié aux éditions Flammarion. En haut : la tranchée de la Demi-Lune, cote 304, en Argonne, reconquise par les Français le 17 juillet 1917. Ci-dessus : partie d'échecs, le 30 mai 1917. « *Plus que les charges qui ressemblent à des revues, plus que les batailles visibles déployées comme des oriflammes (...), cette guerre, c'est la fatigue épouvantable, surnaturelle (...). C'est cela, cette monotonie infinie de misères, interrompue par des drames aigus, c'est cela, et non pas la baïonnette qui étincelle comme de l'argent, ni le chant de coq du clairon au soleil!* » (Barbusse, *Le Feu*).



“Tous ces héros sont des hommes.” Jean Norton Cru



LE BOIS DE LEURS CROIX

Ci-dessus : Roland Dorgelès.

Page de droite : le fort de Douaumont, près de Verdun.

Ainsi s'achève le récit de Dorgelès : « Pour raconter votre longue misère, j'ai voulu aussi rire de votre rire. Tout seul, dans un rêve taciturne, j'ai remis sac au dos, et, sans compagnon de route, j'ai suivi en songe votre régiment de fantômes. Reconnaissez-vous nos villages, nos tranchées, les boyaux que nous avons creusés, les croix que nous avons plantées ? Reconnaissez-vous votre joie, mes camarades ? (...) Un copain de moins, c'était vite oublié, et l'on riait quand même ; mais leur souvenir, avec le temps, s'est creusé plus profond, comme un acide qui mord... Et maintenant, arrivé à la dernière étape, il me vient un remords d'avoir osé rire de vos peines, comme si j'avais taillé un pipeau dans le bois de vos croix. »

à évoquer le naturel de la langue parlée mais qui n'avait rien de naturel. Surtout, la critique actuelle, anglo-saxonne en particulier, commence à se demander si l'admiration de Céline pour « l'écrivain-né » qu'il sentait en Barbusse ne venait pas de la lecture de *L'Enfer*, cet exercice de voyeurisme sexuel qui va beaucoup plus loin dans la « vérité » que *Le Feu*.

Aujourd'hui, Barbusse et Dorgelès conservent un public, pour qui l'objet de leur « témoignage » et la mentalité de l'époque sont mal connus et qui les lit souvent avec un œil anachronique. De jeunes lecteurs peuvent se demander quel est le meilleur. Du point de vue littéraire, on peut dire que leur style a vieilli. Norton Cru avait raison, les outrances et fantasmes de l'un, les trucs de l'autre se repèrent. Mais Dorgelès a le sens du récit court, du dialogue, du détail prompt qui porte. Barbusse pêche par de longues plâtrées de descriptions, des dialogues interminables, c'est lourd et mal coupé, et surtout, en pleine action, y compris dans la tranchée juste enlevée, par des prêches déclamatoires sur l'avenir, l'humanité, avec des pointes caractéristiques d'antichristianisme et de haine de classe. Il entasse le bavardage sur l'académisme. C'est un ouvrage militant, mélange d'épopée, de sermon et de pamphlet, qui a surtout un intérêt documentaire quant au « pacifisme » de Barbusse.

DIVERSITÉ DE LA GRANDE GUERRE

Et quant à la vérité ? Qui s'en approche le mieux ? Il ne s'agit plus de répertorier les erreurs de l'un ou les inventions de l'autre, mais d'évaluer l'image globale qu'ils peignent. Ici, impossible de prendre Norton Cru pour guide, car sa vision de la guerre est trop restreinte. 14-18 ne se résume ni aux tranchées ni aux combattants du rang en première ligne. Ce fut une immense diversité de rôles – civils, militaires, conscrits et d'active –, d'armes – marine, aviation, cavalerie, biffé, artillerie –, de fronts – Ouest, Est, Asie, Balkans –, de moments – les mouvements de 14 et de 18, les grandes batailles de position, les tentatives de rupture. Et puis les hommes n'étaient ni interchangeables ni toujours pareils

à eux-mêmes. Patrick Buisson, dans sa postface à *La Grande Guerre. 1914-1918*, le montre excellemment. Bien sûr, la supériorité incommensurable du feu sur le choc fut la loi ordinaire, et elle a engendré un nouveau type de combattant, avec son héroïsme à lui, ainsi défini par Norton Cru : « Tous ces héros sont, non pas des surhommes, des demi-dieux comme Hercule, Thésée ou Achille, mais des hommes, frères machines de chair qui s'avancent dans une pluie de fragments d'acier, qui surmontent le tremblement, la panique. » Et Galtier-Boissière a noté avec justesse ces minutes où chacun ne songe « qu'à sauver sa peau : sortir vivant de cet enfer ! (...) Pas d'amis qui tiennent ! Chacun pour soi. Pas de pitié. Il n'y a plus que des bêtes traquées, tremblantes, haletantes, affolées, qui fuient l'effroyable fournaise, s'écroulent, se relèvent, rebondissent ». Mais les hommes sont divers et leur humeur change. La fureur guerrière, le choc des unités ont aussi existé. Georges Gaudy, fantassin de première ligne de 1916 à 1918, auteur des *Trous d'obus de Verdun*, du *Chemin des Dames en feu*, et de *L'Agonie du Mont-Renaud*, observe : « Comment, si, d'après Norton Cru, la violence est inconnue au combat, et si le fantassin n'est jamais furieux, expliquer que le poste du pan coupé au Mont-Renaud ait été pris, perdu, repris vingt-six fois dans une heure ? Et ce boyau de Rastadt où j'ai vu le 5 mai 1917 à Vauclerc le flux et le reflux des contre-attaques qu'aucun ordre supérieur ne déclenchait ! Elles durèrent toute la nuit. Les poilus refoulés repartaient en avant dès qu'ils avaient renouvelé leur provision de grenades, au premier appel du sergent. » Jünger, Remarque, Cendrars, Genevoix même ont fait de semblables constatations. Pas plus qu'aucune autre, la Grande Guerre n'a été uniformément peur, horreur, pus, absurdité, douleur, bassesse, ivresse, elle a été le lieu de folies très variées et de jours contrastés. Dorgelès a mieux saisi cette diversité que le monocorde Barbusse. Son ambition était à la fois de dénoncer l'absurde catastrophe de la guerre et de rendre hommage aux copains. La deuxième intention est peut-être plus sensible par le lecteur d'aujourd'hui.

© TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES. © MEPL/BRIDGEMAN IMAGES.





KIPLING, CHESTERTON OLD ENGLAND

PAR PHILIPPE MAXENCE

Sur le front ou au service de la propagande, les écrivains britanniques s'engageront pour lutter contre la « barbarie de Berlin ».

TOMMIES

Page de gauche : des soldats britanniques au repos, vers 1916. Ci-dessous : le poète Robert Graves. Il sortira vivant de la bataille de Loos où périra, entre autres, le fils de Rudyard Kipling (à droite, l'écrivain par John Collier, 1891, *Burwash, Batemans*).



PHOTOS : © COLLECTION DAGH ORTI/AURIMAGES. © NATIONAL TRUST PHOTOGRAPHIC LIBRARY/JOHN HAMMOND / BRIDGEMAN IMAGES.

Quand éclate la Première Guerre mondiale, Rudyard Kipling est au faite de sa gloire. Son œuvre a exalté de bien des manières la grandeur de l'Empire britannique. Mais le père de Mowgli du *Livre de la jungle* ou de Kim, le petit espion des Indes, est aussi celui d'un être de chair et de sang, John Kipling. L'écrivain rêve son fils en capitaine courageux, alors que celui-ci, affecté d'une terrible myopie, ne voit pas plus loin qu'une taupe. Impossible, dans ces conditions, de conduire des hommes à l'assaut !

Kipling a expliqué à John comment se comporter en homme. Il l'a fait à sa manière, à travers son célèbre poème *If*, au titre aussi percutant qu'une balle : « Si tu peux conserver ton courage et ta tête / Quand tous les autres les perdront, (...) / Tu seras un homme, mon fils. » John a été plusieurs fois réformé. Qu'importe ! Kipling s'entremet auprès de ses relations, fait jouer les autorités et, finalement, gagne la première manche de sa guerre à lui. L'autre, la vraie, celle de la mort, des cris et du sang, il la mènera par procuration, par l'entremise de son jeune fils.

Intégré au sein des Irish Guards, John rejoint donc le 2^e bataillon avec le grade de lieutenant. Dès son premier assaut, le 27 septembre 1915, il est foudroyé dans la fameuse bataille de Loos,



qui a tant marqué la mémoire britannique. Évidemment, il n'est pas le seul. Si la guerre croque tous les hommes, elle avale aussi les poètes. A peine John Kipling disparu, un tireur allemand fait un carton en tuant d'une balle, le 13 octobre 1915, le jeune capitaine Charles Sorley, âgé d'à peine vingt ans.

De cette bataille de Loos, un autre poète ressortira vivant et, après la guerre, Robert Graves sera là pour décrire en Sorley l'un des trois plus importants poètes anglais tués pendant le conflit.

La mort de John est pour Kipling un moment d'abattement et de remise en cause. D'action aussi ! Il rejoint l'Imperial War Graves Commission, créée en 1915 dans le but de noter l'emplacement des tombes des soldats disparus. Kipling ne retrouvera pas la sépulture de John, mais inlassablement il se donnera à cette véritable cause nationale. Le tombeau de son fils, il le dressera à sa manière, à nouveau par un poème, *My Boy Jack* (le diminutif de John), qui débute par cet appel angoissé : « Avez-vous des



“Avoir dans la bouche un goût de tranchée.” Siegfried Sassoon



nouvelles de mon fils Jack ? » En France, Maurice Barrès s'incline devant cette mort qui « se mêle au sang de nos défenseurs » et adresse « les profondes sympathies de la France », que sa voix incarne à sa manière, à « l'illustre poète national de l'Angleterre ».

Dès le 8 juillet 1915, quelques mois avant la tragédie de Loos, Barrès avait déjà salué Kipling en rapportant à ses lecteurs un discours prononcé par celui qu'il nomme « le poète énergique de la plus grande Angleterre, de l'Angleterre impériale ». La même année, Kipling avait publié *France at War*, un petit livre de propagande aussitôt traduit et publié par la Librairie militaire Berger-Levrault. L'Allemand est le Boche ; celui-ci est un barbare et la lutte menée contre lui, une guerre de civilisation. Kipling veut en convaincre ses lecteurs : « Voilà le point vital que l'Angleterre doit bien voir. Nous avons affaire à un animal qui s'est mis scientifiquement et philosophiquement en dehors de la civilisation. »

Ce type de discours, Rudyard Kipling n'est pas le seul à le tenir. Dès 1914, il a rejoint le War Propaganda Bureau, une officine discrète, créée à l'instigation de David Lloyd George, le chancelier de l'Echiquier (ministre des Finances) du gouvernement libéral d'Herbert Asquith, et confiée au député Charles Masterman. Celui-ci a réuni plusieurs écrivains pour mener une autre forme de guerre, celle de la propagande. On trouve là Kipling, bien sûr, mais également Arthur Conan Doyle, le père de Sherlock

Holmes, H. G. Wells, l'auteur de *La Machine à explorer le temps*, ainsi que G. K. Chesterton, en passe de devenir catholique. Celui-ci est une sorte d'anti-Kipling. Quand ce dernier exalte l'impérialisme, l'autre s'y oppose de toutes ses forces. Dans un pamphlet, qui ranime les querelles du Moyen Age, Chesterton n'a d'ailleurs pas hésité à dépeindre Kipling en hérétique (c'est d'ailleurs le titre de son livre).

Mais en 1914, c'est l'union sacrée ! Désormais, Chesterton mène le même combat que son adversaire d'hier : la défense de la civilisation. Il publie *La Barbarie de Berlin*, un livre au titre explicite. Il s'adresse à l'Italie, qui hésite sur la conduite à tenir, par des *Lettres à un vieux garibaldien* et s'il fait paraître *Les Crimes de l'Angleterre*, c'est pour fustiger celle-ci de s'être laissé séduire par l'esprit germanique et protestant en abandonnant ses traditions catholiques. Tous ses livres de cette époque sont traduits en France, chez Gallimard, dans la collection de la NRF, ou chez Crès, un éditeur aujourd'hui disparu. Ce sont loin d'être les meilleurs de cet auteur qui sait pourtant surprendre et manie habituellement avec délectation un humour typiquement britannique.

Comme Kipling, qui est envoyé en France pour décrire la guerre menée contre la barbarie, on charge Chesterton en 1918 d'aller recruter des volontaires en Irlande. Pourquoi lui ? On imagine que ce « crypto-catholique », défenseur de la société rurale, saura convaincre les « bouseux » irlandais, indécrottables catholiques, de défendre à leur tour la



civilisation. « *Drôle de sergent recruteur* », note Pierre Joannon, le spécialiste français de l'Irlande, dans son dernier livre, *Il était une fois Dublin*. Il n'est pas sûr d'ailleurs que la mission se soit terminée par un succès. Consolation ? Au front, les soldats partent à l'assaut en récitant des vers de *Lepanto*, un long poème épique de Chesterton : « *Dans cet énorme silence, menu et sans peur, / Monte aux détours d'un chemin le bruit de la croisade (...)* ». Toujours la lutte contre la barbarie... A cette idée, la muse anglaise paie d'ailleurs un lourd tribut.

© NMG/WRITER PICTURES/LEEMAGE. © LOOK AND LEARN / BRIDGEMAN IMAGES. © IMPERIAL WAR MUSEUM/AURIMAGES.



UNDER FIRE

Page de gauche, en haut : le poète Rupert Brooke vers 1913. Terrassé par une septicémie, il mourra à bord d'un navire-hôpital au large de Skyros, le 23 avril 1915. En bas : G. K. Chesterton se fera l'un des chantres de la défense de la civilisation contre la barbarie allemande. Page de droite : les troupes britanniques avec des canons 18-pounder en batterie, près de Méteren lors de la bataille d'Hazebrouck, le 13 avril 1918.

Parmi les seize poètes de la Première Guerre mondiale honorés officiellement par une pierre commémorative en l'abbaye de Westminster, six sont morts au front ou à la suite de leurs blessures (Rupert Brooke, Julian Grenfell, Wilfred Owen, Isaac Rosenberg, Charles Sorley, Edward Thomas). Les autres ? Certains, comme le peintre et poète David Jones, tirent de cette descente aux enfers l'occasion d'une réflexion sur l'homme dans la guerre. En 1942, il écrira « L'Art dans ses rapports avec la guerre » (*Art, signe et sacrement*, éditions Ad Solem)

à partir de son engagement dans le premier conflit mondial. Celui-ci lui aura aussi ouvert les portes de la foi catholique, à travers un événement d'une étonnante simplicité. Parti chercher du bois, il découvre une messe célébrée au plus près des combats : « *d'abord j'étais étonné de voir à quel point le célébrant avait décidé de se rapprocher du front pour faire l'oblation. Ce qui m'a aussi impressionné, c'est de voir là ce vieux flibustier de Mulligan, un type assez redoutable, Irlandais bagarreur et gros buveur, agenouillé à la lueur enfumée des cierges.* »

Tous ne font pas forcément ce chemin. Pour beaucoup de ces poètes, le pacifisme apparaît comme le nouvel horizon. Une sorte de désenchantement traverse leur œuvre. C'est le cas de Vera Brittain, ancienne infirmière militaire, ou encore de Siegfried Sassoon, blessé deux fois et décoré de la Military Cross. Dans ses *Mémoires d'un chasseur de renards*, il écrira ainsi qu'« être dans les tranchées, cela signifiait notamment "avoir dans la bouche un goût de tranchée" ». On est loin, ici, du lyrisme guerrier. D'ailleurs, ceux qui ont été

emportés par la grande faucheuse n'ont pas forcément entonné cet air-là non plus. Rien d'héroïque dans la mort de Rupert Brooke, décrit par W. B. Yeats comme « *le plus beau jeune homme d'Angleterre* ». Décédé à bord d'un navire-hôpital, il est enterré à la hâte en terre étrangère. Prescience du poète ? Dans un de ses poèmes de guerre, *The Soldier*, Brooke avait évoqué ce sol d'ailleurs devenu parcelle nationale par la dépouille qu'il accueille : « *Si je meurs, ne retenez de moi / Qu'il est un coin de champ étranger / Qui à jamais sera l'Angleterre.* »



DÉSOLATION A l'arrière, sur le front belge, en août 1917. « Les hommes qui ne savent plus créer des statues, des opéras, ne sont bons qu'à découper du fer en petits morceaux. Ils se jettent des orages et des tremblements de terre à la tête, mais ils ne deviennent pas des dieux. Et ils ne sont plus des hommes. » (Drieu la Rochelle, *La Comédie de Charleroi*).



DRIEU LA ROCHELLE-CÉLINE

LA GRANDE ILLUSION

PAR PAULIN CESARI

La guerre, « *et tout ce qu'il y a dedans* », fut la matrice de leur œuvre. Alors qu'elle prévint à jamais Céline contre « *la sale âme héroïque et fainéante des hommes* », elle fit naître en Drieu un élan vital irrépressible et mystique.



“Je m’étais levé, levé entre les morts,



GUERRE INDUSTRIELLE
Drieu la Rochelle (*en haut, par Redon*) participe le 23 août 1914 à la bataille de Charleroi : une expérience initiatrice. Il sera blessé trois fois au front (*ci-dessus, assis en tailleur, en convalescence à l’hôpital de l’Ecole polytechnique, en 1916*).
« Je me rappelle Marathon. J’en appelle à Marathon. Je m’ennuie. Je ne puis déployer ni mon intelligence ni mon courage. » (Drieu, *La Comédie de Charleroi*).

Une saison en enfer doublée d’une révélation ! Telle fut, pour Louis-Ferdinand Céline et Pierre Drieu la Rochelle, l’expérience de la Grande Guerre. Pour le premier, elle a été le début du voyage et l’entrée dans la nuit. Pour le second, la découverte d’une alternative brutalement formulée dans *Interrogation*, ode mystico-guerrière écrite en 1917, et que les tribulations de ses personnages de *La Comédie de Charleroi* et du *Feu follet* à Gilles illustreront chacune à leur manière : « Il faut choisir entre le néant ou le chaos. » L’assoupissement régressif de la décadence qui est au cœur de la paix et les conflits destructeurs mais moteurs de l’histoire qui sont au centre de toute guerre.

Quand le conflit éclate, les deux hommes ont devancé l’appel. Ils sont déjà sous les drapeaux. Après avoir quitté Paris le 6 août 1914, avec le 5^e RI, Drieu subit son baptême du feu le 23 août dans la plaine de Charleroi. Blessé lors de la contre-offensive allemande, il est évacué. En octobre, nommé sergent, il est envoyé en Champagne, d’où, à nouveau blessé, il rejoint l’hôpital militaire de Toulouse. En 1915, volontaire, il est aux Dardanelles, membre du 176^e RI. Malade, il est rapatrié à Toulon. En janvier 1916, il rejoint le 146^e RI et le 25 février il est à Verdun, en première ligne, lors de la contre-attaque française consécutive à la perte du fort de Douaumont. Blessé, il est évacué et déclaré inapte au combat. Il est alors affecté à la 20^e section des secrétaires de l’état-major, à Paris. En 1918, il souhaite repartir au front, et obtient grâce à sa belle-famille, un poste d’interprète auprès d’un régiment américain.

Maréchal des logis depuis le mois de mai 1914, Céline est quant à lui envoyé en Lorraine avec le 12^e régiment de cuirassiers. Début octobre, commence la course à la mer qui porte son régiment en Flandres et le 27, lors de la bataille de Poelkapelle, il se porte volontaire pour assurer une liaison dangereuse entre le 66^e RI et le 125^e RI. Blessé, il est opéré puis envoyé au Val-de-Grâce et obtient la médaille militaire ainsi qu’une page de *L’Illustré national*.

Lorsque la guerre se déclare, Céline a vingt ans, Drieu en a vingt et un. Tous deux ignorent

encore que cet événement va bouleverser leur existence et devenir la matrice d’œuvres romanesques fascinantes. Tout les sépare. Origine sociale, formation, aspiration, mais surtout état d’esprit, qui divergent et s’opposent. Pour Drieu, passé par les écoles, nourri de Nietzsche, de Barrès, idéalisant la force et la virilité, contempteur de la décadence de la France, c’est le scepticisme, pour ne pas dire plus, qui prédomine : « Quand je suis parti, les sentiments les plus antipatriotiques me bouillonnaient dans le cœur, je croyais profondément à notre défaite rapide, je voyais les soldats, débiles, ivrognes, lâches, désobéissants, sans confiance dans leur chef, ces chefs n’osaient même pas penser à ceux qui marchaient derrière eux et à cause de cela paralysés dans leur élan, quand ils n’étaient pas atrophiés par la longue paix et l’ambiance sociale antipathique à toute virilité », écrit Drieu dans une lettre à Raymond Lefebvre en septembre 1914. Pour lui, cette décadence correspond à un désir de « réintégrer l’Eden du refus à la vie ». Elle entraîne pour ceux qui la subissent, individus ou communautés, une élimination par l’histoire ainsi décrite par le héros de *La Comédie de Charleroi* : « Du haut d’une colline, j’avais vu l’armée française déployée dans la plaine sous de vagues canonnades comme une vieille anecdote, oubliée longtemps par le Temps et soudain reprise par lui pour être sévèrement liquidée. » Sceptiques, ce personnage et son auteur le sont également quant à leurs moyens d’être l’incarnation de cette force héroïque idéalisée. Il y a loin du guerrier au jeune bourgeois cultivé, intellectuel raffiné ou ambitionnant de l’être, dépourvu de force, aspirant en vain à une virilité tant désirée : « Certes je n’étais pas à ma place (...). Comment aurais-je pu vivre au milieu de ces brutes ? En dépit de l’expérience qui me tenait, en moi l’être subjectif, bourré de lectures et d’irréel, continuait de loin en loin à faire des gestes de théâtre. »

On est très loin des sentiments du cuirassier Destouches tels qu’ils s’expriment dans les lettres à ses parents en 1914. On y trouve un fatalisme serein : « Tout le monde est à son poste, confiant et tranquille ; cependant la surexcitation des premiers moments a fait place à un

entre les larves.” Pierre Drieu la Rochelle

silence de mort qui est le signe d'une brusque surprise. Quant à moi je ferai mon devoir jusqu'au bout et si par fatalité je ne devais pas en revenir... soyez persuadés pour atténuer votre souffrance que je meurs content, et en vous remerciant du fond du cœur.» Une détermination confiante : «L'Allemagne est à terre, il ne reste plus qu'à la tuer, à la traquer jusqu'à la dernière extrémité». Un héroïsme vertueux : le calme est «à toute épreuve puisqu'il demeure face à la mort, qui est sûrement la pierre de touche du courage». Bref, un engouement naïf, ainsi résumé par le héros du *Voyage au bout de la nuit* : «Je pensais donc à lui (...) tout en brinquebalant, garni, croulant sous les armures, accessoire figurant dans cette incroyable affaire internationale, où je m'étais embarqué d'enthousiasme... Je l'avoue.»

Diamétralement opposés, ces points de vue vont s'inverser à l'épreuve du feu. Et s'inverser radicalement. Car, si les deux hommes vont à l'occasion de leurs premiers combats vivre ce que de nombreux autres soldats ont vécu - une épreuve douloureuse et tragique -, ils vont également, traversant ce déluge de fer et de feu, avoir une révélation qui, bouleversant leurs chair et âme, va les marquer au fer rouge.

Elle commence par la découverte d'une mutation. Celle de la guerre qui, d'artisanale, devient industrielle. Drieu et Céline ont perçu avec acuité l'irruption totalitaire de la technoscience dans la guerre, promouvant le règne de la technique, érigeant le meurtre de masse en norme, éliminant définitivement l'humain du théâtre des opérations et produisant l'une des plus sanglantes et augurales boucheries de l'histoire. Le narrateur de *La Comédie de Charleroi* en décrit ainsi les préparatifs : «L'immense foire en ce moment, au soleil d'août 1914, sur une aire immense et circulaire autour de l'Europe, achevait de rassembler le bétail le plus héroïquement passif qu'ait jamais eu à prendre en compte l'Histoire qui brasse les troupeaux.» La guerre devient alors pour le héros du *Lieutenant des tirailleurs* «plutôt une guerre d'usines qu'une guerre d'hommes. On fabrique en masse de la ferraille dans les usines, et puis on se la jette à la tête (...). La part laissée à l'humain n'est plus bien

grande. Nous sommes loin de la guerre décrite par Joinville ou même par Montluc».

Cet anonymat de la mort en masse, le narrateur du *Voyage au bout de la nuit* le perçoit, lui aussi : «Ces soldats inconnus nous rataient sans cesse, mais tout en nous entourant de mille morts, on s'en trouvait comme habillés.» Il est confronté à un champ de bataille devenu pur néant recelant la pire, parce qu'impersonnelle, des menaces : «De toute cette obscurité si épaisse (...) je ne savais qu'une chose, mais cela alors tout à fait certainement, c'est qu'elle contenait des volontés homicides énormes.» Dans *Guignol's Band*, le héros décrira de même cette destruction si radicale de l'humain qu'elle n'épargne même plus les cadavres, mêlant les résidus d'hommes pulvérisés à la terre, créant des «boucheries si rouges, si épaisses que c'est plus par terre qu'une bouillie, plein les sillons, de viande, d'os broyés»...

Mais si les deux hommes critiquent cette métamorphose de la guerre et son universel carnage, ce n'est ni de la même manière ni pour les mêmes raisons. La critique de Drieu se fait au nom des guerres anciennes et des vertus individuelles et collectives qu'elles permettaient d'incarner : héroïsme, courage, sacrifice, dépassement de soi, patriotisme, choses désormais rendues insignifiantes par la nature nouvelle du conflit. «Je m'étais donné à l'idéal de la guerre et voilà ce qu'il me rendait : ce terrain vague sur lequel pleuvait une matière imbécile. Des groupes d'hommes perdus. Leurs chefs derrière (...), tristes aiguilleurs anxieux chargés de déverser des trains de viande dans le néant...» Drieu ne condamne donc pas la guerre en soi et ceci en accord avec sa conviction héraldique que le «conflit est le père de toute chose». Il en viendra même, à rebours de ses analyses, à justifier cette barbarie qui permet «qu'une race meure dans un charnier de chairs encore vives plutôt qu'au lit sénile». Et ceci d'autant qu'elle va être pour lui le cadre d'une expérience quasi mystique, une seconde naissance, une révélation intégrale : celle née d'avoir, un bref instant, mené la charge. Récurrente dans ces textes, elle est précisément narrée dans *La Comédie de Charleroi* : «Alors, tout d'un coup,



LA GUERRE D'HIER

En haut : Louis Destouches. Ci-dessus : Louis (le visage bandé), au Val-de-Grâce, où il fut transféré le 1^{er} décembre 1914. «On est retourné chacun dans la guerre. Et puis il s'est passé des choses et encore des choses, qu'il est pas facile de raconter à présent, à cause que ceux d'aujourd'hui ne les comprendraient déjà plus.» (Céline, *Voyage au bout de la nuit*).



“Une immense, universelle moquerie.” Céline

il s'est produit quelque chose d'extraordinaire. Je m'étais levé, levé entre les morts, entre les larves. J'ai su ce que veulent dire grâce et miracle. (...) Ils veulent dire exubérance, exultation, épanouissement - avant de dire extravasement, extravagance, ivresse. (...) C'était donc moi, ce fort, ce libre, ce héros. C'était donc ma vie, cet ébat qui n'allait plus s'arrêter jamais.»

Seconde naissance dont on peut mesurer l'intensité à l'emploi d'un vocabulaire quasi religieux. On est au comble de la jouissance de soi dans une auto-affirmation paroxystique de la force qui abolit l'individualité au cours d'une extase mystique et d'un désir de fusion avec autrui : *«Je voulais m'emparer de tous ces hommes autour de moi, m'en accroître, les accroître par moi.»* Une célébration de l'élan vital pour lui-même illustrant à merveille la définition de la volonté de puissance qui est à elle-même sa propre fin et voit dans la mort la condition de son accomplissement : *«quelle joie de courir à l'appel mystique de la mort en beauté»*, écrira Drieu dans une lettre à Raymond Lefebvre.

Cette divinisation de la force entraîne cependant chez lui une relativisation de l'idée de patrie et une inversion du rapport entre elles. Désormais, c'est la capacité d'une communauté à incarner la force qui en fera, à ses yeux, la valeur et non l'inverse. *«Je me foutais pas mal de la France dans ces moments-là»*, écrira-t-il dans la même lettre. On comprend mieux alors les engagements futurs de Drieu dès lors qu'il s'aperçut que *«la force ne pouvait plus s'épanouir dans aucun peuple, que ce temps n'était plus celui des peuples séparés, des nations, mais celui des fédérations, des empires»*.

L'expérience de Charlevoix transforme donc Drieu. De sceptique, il devient enthousiaste jusqu'à voir dans le conflit la quintessence de l'humanité : *«Vraiment la guerre, c'est ce qu'il y a de plus humain avec l'amour»*, dira-t-il dans sa correspondance avec Raymond Lefebvre.

L'amour, on sait ce qu'en pense Bardamu, le héros du *Voyage au bout de la nuit* : *«c'est l'infini mis à la portée des caniches»* ! Quant à la quintessence de l'humanité, Céline en résumera sa conception en exergue de son hommage à Zola en 1933 : *«Les hommes sont des mystiques*

LES RESCAPÉS

Page de gauche : les combats de l'Argonne. Un boyau encombré de blessés et de morts, pendant l'action, le 30 juin 1915. Ci-contre : Louis Destouches convalescent en 1915 à Paris. Ci-dessous : Drieu, à l'hôpital de l'Ecole polytechnique en 1916. *«Les chevaux ont bien de la chance eux, car s'ils subissent aussi la guerre, comme nous, on ne leur demande pas d'y souscrire, d'avoir l'air d'y croire.»* (Céline, *Voyage au bout de la nuit*).





“Deux millions de fous héroïques et déchaînés.”

Céline



LES ENFANTS TRISTES

Ci-dessus : Drieu en 1914. Page de droite : le bunker du lieutenant-colonel Driant qui, à la tête de deux bataillons de chasseurs, tint le bois des Caures, à Verdun, deux jours durant, les 21 et 22 février 1916. Pendant un an, des centaines de milliers d'hommes se battent à Verdun pour gagner quelques mètres de terrain. Le héros du *Voyage au bout de la nuit*, qui a compris la soif insatiable des guerres modernes, ne veut pas être transformé en « saucisson de bataille ». « Qu'on les fasse par légions et légions encore, crever, tourner en mirlitons, saigner, fumer dans les acides, et tout ça pour que la Patrie en devienne plus aimée, plus joyeuse et plus douce ! » dit Princharde à Bardamu.

de la mort dont il faut se méfier.» Une sentence lapidaire et lumineuse, qui est la clé de son œuvre et de sa vie. Cette révélation n'allait pourtant pas de soi. Céline comme son héros doivent à la guerre, et comme le dit Bardamu : « pour accéder à l'essentiel de la guerre, il faut en éliminer des fantaisies ». Et subir bien des souffrances : « Pour que dans le cerveau d'un couillon la pensée fasse un tour, il faut qu'il lui arrive beaucoup de choses et des bien cruelles. » Ces choses, elles ont débuté comme ça, par une désinvolture naïve teintée de curiosité : « J'vais voir si c'est ainsi ! » lance le héros du *Voyage* à son acolyte au moment de son engagement. L'avantage d'une telle position, c'est qu'elle protège l'auteur de tout préjugé littéraire, philosophique, ou autre (contrairement à Drieu, Céline n'emporte pas *Ainsi parlait Zarathoustra* dans sa besace). Il entre ainsi dans les combats, vierge, et cette virginité est la clé d'une révélation qui débute par l'absurde : « Lui, notre colonel, savait peut-être pourquoi ces deux gens-là tiraient, les Allemands aussi peut-être qu'ils savaient, mais moi, vraiment, je savais pas. (...) La guerre en somme c'était tout ce qu'on ne comprenait pas. » Ainsi commence, au-delà des romanesques apparences une méditation réglée sur le conflit. « Il s'était donc passé dans ces gens-là quelque chose d'extraordinaire ? Que je ne ressentais, moi, pas du tout. J'avais pas dû m'en apercevoir ». La guerre est dès lors, pour lui, vidée de tout contenu propre et mise sur le même plan que des réalités aussi triviales que le paysage : « Moi d'abord la campagne, faut que je le dise tout de suite, j'ai jamais pu la sentir »... Et les combats semblent n'être que l'occasion de découvrir l'humanité qui les fait, et cela seul paraît le préoccuper : « J'avais comme envie malgré tout d'essayer de comprendre leur brutalité »...

A cette interrogation dépourvue de tout lyrisme, la réponse est très vite donnée et tient en deux mots, l'inconscience et la bêtise : « Le colonel, c'était donc un monstre ! (...) pire qu'un chien, il n'imaginait pas son trépas ! » Logiquement, Bardamu étend ces flatteuses qualités à tous les combattants, Céline à l'humanité entière, et tous deux en infèrent la vérité de

l'Histoire : « il devait y en avoir beaucoup des comme lui (...), plusieurs millions (...). Avec des êtres semblables, cette imbécillité infernale pouvait continuer indéfiniment... Pourquoi s'arrêteraient-ils ? Jamais je n'avais senti plus implacable la sentence des hommes et des choses. » La conséquence de cette découverte est immédiate : l'auteur et son héros n'appartiennent pas à ces « deux millions de fous héroïques et déchaînés (...), enfermés sur la terre comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents ».

De ce constat découle une prise de conscience morale sous forme de question : « Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? » La réponse est donnée sans détour quelques pages plus loin : « Oui, tout à fait lâche, Lola, je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans (...). Je la refuse tout net, avec tous les hommes qu'elle contient. » Lâcheté prévisible chez quelqu'un qui découvre l'humanité telle une horde de malades mentaux, embarquée dans une folie suicidaire et mystique habillée de vertus illusoire destinées à mieux enivrer les chairs à canon avant de les sacrifier.

Au-delà de sa guerre particulière, au-delà de toutes les guerres, de l'histoire ou des histoires, ce qui explose au visage de Céline et de Bardamu à l'occasion du conflit, ce n'est pas un obus mais l'âme humaine dont la nature leur est révélée : « Qui aurait pu prévoir avant d'entrer vraiment dans la guerre tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? » Et ce contenu se résume à ceci : un désir de tuer et de mourir entremêlés, de se fondre et de se dissoudre dans cette gigantesque partouze sanglante, dans « cette fuite en masse, vers le meurtre en commun » qu'est la guerre, toute guerre.

Cette vérité révélée à Céline lors des combats, il lui a fallu une vie et une œuvre pour la raconter, menant à sa manière une guerre d'un autre genre : « La grande défaite, en tout, c'est d'oublier, et surtout ce qui vous a fait crever, et de crever sans comprendre (...). Quand on sera au bord du trou faudra pas faire les malins nous autres, mais faudra pas oublier non plus, faudra raconter tout (...). Ça suffit comme boulot pour une vie tout entière. » Parole tenue.

© PHOTO12/ESTATE DRIEU LA ROCHELLE. © MEPI/BRIDGEMAN IMAGES.





JÜNGER, REMARQUE VENT D'EST

PAR JEAN-LOUIS THIÉRIOT

Le fracas de la guerre eut un écho aussi contrasté côté allemand que français. Jünger et Remarque en incarnent deux visions opposées.

LES CONTRAIRES

A gauche : soldats allemands prêts à sortir d'une tranchée, 1918. A droite : Erich Maria Remarque en 1917. Ci-dessous : Ernst Jünger, le 1^{er} juin 1915. « *Etrangement sourd au langage des faits, je cherchais d'un regard attentif à quelle cible pouvaient bien être destinés tant d'obus, sans me rendre compte que c'était déjà sur nous qu'on tirait si violemment.* » (Jünger, *Orages d'acier*).



Sous le casque d'acier, ils devaient avoir à peu près le même visage. Tout oppose pourtant Erich Maria Remarque, le pacifiste, et Ernst Jünger, le lansquenet botté décoré à vingt-trois ans de l'ordre « pour le Mérite » : leur vie, leur art de raconter le feu, leur philosophie de la guerre.

Fils d'un modeste relieur d'Osnabrück, appelé sous les drapeaux en 1916, plusieurs fois blessé, Remarque fit de la guerre une filon et de son existence une œuvre d'art. Après avoir cherché en vain gloire et richesse dans la république de Weimar naissante, avoir succombé aux sortilèges mondains de Berlin années 1920 – il avait même acheté un titre de baron de Buchenwald à un aristocrate impécunieux –, le succès d'*A l'Ouest, rien de nouveau* lui ouvrit en 1928 les portes de la célébrité.

Avec plus d'un million d'exemplaires vendus, le voilà riche, fêté, encensé par l'intelligentsia pacifiste. Devenu la bête noire des nazis, ses œuvres condamnées aux autodafés, il s'exile prudemment en Suisse, puis aux Etats-Unis en 1939 où il fraie avec le Tout-Hollywood. Ses maîtresses ont pour nom Marlene Dietrich ou Paulette Goddard avec laquelle il contracte son troisième mariage. Il multiplie les adaptations pour

le cinéma. Il publie encore quelques livres, des succès d'estime. Il ne laisse pas une grande œuvre, mais il achève sa vie en 1970, comme il l'avait toujours rêvé, en écrivain fortuné, au paradis des millionnaires, sur les bords du lac Majeur, dans sa chère Casa Monte Tabor qu'il avait acquise avec les droits d'auteur d'*A l'Ouest, rien de nouveau*.

Ernst Jünger, lui, a vécu jusqu'à ses derniers jours, veillé par ses livres et ses œuvres, à Wilflingen, dans la forêt souabe, dans un austère pavillon de chasse qu'il louait depuis 1950 à un cousin de Stauffenberg, le putschiste de 1944. Le contraste avec Remarque est saisissant. *A l'Ouest, rien de nouveau* est une sorte de finale. Publié en 1920, *Orages d'acier* est une ouverture. Le jeune Jünger y raconte par le menu ses expériences du front. Rejeton de la *Bilderbürgertum*, la bourgeoisie cultivée si influente dans le Reich wilhelmien, il est volontaire, officier, quatorze fois blessé. Les nationalistes et les nazis tentent de l'enrôler. Trop indépendant, trop hautain, trop étranger aux friselis de drapeaux patriotiques, il s'y refuse. Il ne vit plus que pour son œuvre. Après les livres de guerre – *La Guerre comme expérience intérieure*, *Le Boqueteau 125* –, il publie des essais politiques dans la veine de la révolution conservatrice avec *Le Travailleur*. Puis il donne en 1939 *Sur les falaises de marbre*, subtil manifeste antinazi où il dénonce



le Grand Forestier, double satirique de Hitler. Ensuite, dans *Eumeswil*, il approfondit la figure de « l'anarque », l'esprit rebelle et libre qui se dresse contre tous les totalitarismes ; il se livre aux expériences limites narrées dans *Approches, drogues et ivresse* ; il se fait surtout diariste avec le *Journal de guerre* et *Soixante-dix s'efface*. Lorsqu'il disparaît à cent deux ans, en 1998, apaisé, converti au catholicisme, chacun s'accorde à voir en lui l'une des plus grandes voix du siècle.

Ces deux façons de vivre entretiennent finalement de subtiles correspondances avec leurs manières de raconter la guerre. Remarque, simple soldat, est d'abord un homme du charnel, du vécu, du pathos. *A l'Ouest, rien de nouveau* ne dit rien des opérations. On sait tout juste où elles se déroulent. C'est la vie de sept hommes, broyés dans le fracas des combats. Les scènes d'anthologie succèdent aux scènes d'anthologie : la faim, la lutte contre les rats et les poux ; le rut des femmes à soldats ; les

© TOPPHOTO/ROGÈRE-VOLLET, © COLLECTION LAGARDE/DR/OPALE/LEEMAGE, © ERICH MARIA REMARQUE/PEACE CENTER OSNABRUECK



“Vous êtes de pauvres chiens comme nous.”

Erich Maria Remarque

DANS LA TOMBE
Page de droite : soldats allemands dans une tranchée, en 1916. Ci-dessous : Erich Maria Remarque en novembre 1930. « *Nous sommes assis comme dans notre tombe et nous n'attendons plus qu'une chose, qu'elle s'écroule sur nous.* » (Remarque, *A l'Ouest, rien de nouveau*).



hommes insensibles à force d'horreurs au point de se disputer les bottes de leur camarade mort; le face-à-face dans un trou d'obus avec l'adversaire français qu'il faut bien poignarder et laisser se vider de son sang pendant des heures au milieu de nulle part, dans le no man's land labouré par l'artillerie; la permission auprès d'une mère frappée du cancer; la visite aux parents d'un infortuné compagnon; le grand finale enfin, où le héros halluciné fuit à travers le champ de bataille, avec sur les épaules son meilleur ami, Kaczinsky, qui, déjà blessé, meurt en arrivant à l'ambulance, fauché par un dernier éclat. Tout est poignant : « *Je me sens défaillir, je n'ai plus la force d'avancer. Je ne veux plus m'indigner, c'est inutile. Je voudrais bien me laisser tomber et ne plus jamais me relever (...). Il est mort, le visage est encore mouillé par les larmes. Les yeux sont à demi ouverts. Ils sont jaunes, comme de vieux boutons de corne...* »

Avec Remarque, on pleure. Avec Jünger, on observe. Pour décrire les combats, il adopte le point de vue de Sirius. C'est d'abord un journal de guerre, précis, froid, documenté. Les batailles ont un nom – Les Eparges, la Somme, Langemark –; l'adversaire, une tactique; le commandement, une vision. C'est un témoin impartial qui observe à distance ironique les hommes furieux, agités en tous sens comme des insectes au milieu des fourmilières bouleversées de leur propre folie. La guerre comme une partie de chasse, avec cette différence qu'on y meurt. Jünger romancier, c'est le lieutenant Breyer du

10^e chasseurs qui « *se promenait, pour notre joie à tous, la canne à la main et une longue pipe verte de chasseur au bec, la carabine en bandoulière, comme à la chasse au lièvre* ». C'est l'officier, le chef qui se doit à ses hommes autant qu'à lui-même : « *Après un instant où je restai paralysé, comme figé par l'horreur, je me levai d'un bond et courus à travers la nuit. (...) Ne plus rien entendre, ne plus rien voir! Seulement fuir d'ici, jusqu'au fond de l'obscurité! Mais à quoi bon? Il fallait bien m'occuper d'eux, c'est à moi qu'ils étaient confiés. J'entendis l'autre voix : "C'est toi qui es le chef de compagnie!" et me contraignis à revenir vers cette scène d'horreur.* » C'est l'homme de culture qui sous les marmitages anglais se récite les vers de l'Arioste : « *Un grand cœur ne ressent pas d'horreur devant la mort, à quelque instant qu'elle vienne, pourvu qu'elle soit glorieuse.* » C'est le gentleman du « *Never complain, never explain* », que tempère une humanité toute de pudeur. Contraint d'abattre un adversaire à bout portant, il note : « *Mon Anglais était étendu devant (...). Je me contraignis à le regarder dans les yeux. Je suis souvent revenu en pensée à ce mort, et plus fréquemment d'année en année. Il existe une responsabilité dont l'Etat ne peut nous décharger; c'est un compte à régler avec nous-mêmes.* » Pourtant, alors même qu'il est blessé, Jünger proclame : « *Chose étrange, ce moment a été l'un des très rares dont je puisse dire qu'ils ont été vraiment heureux. Je compris dans cette seconde, comme à la lueur d'un*

éclair, ma vie, dans sa structure la plus secrète. »

Après de tels propos, inutile de s'étonner que les philosophies de la guerre de Remarque et Jünger soient aux antipodes. Sans faire toujours l'économie des lieux communs du pacifisme militant, Remarque s'emporte, avec la force puissante de ceux qui sont revenus de l'horreur. Ses convictions tiennent en quatre mots : guerre à la guerre. « *Pourquoi ne nous dit-on pas sans cesse, déplore-t-il, que vous êtes, vous aussi, de pauvres chiens comme nous, que vos mères se tourmentent comme les nôtres et que nous avons tous la même peur de la mort, la même façon de mourir et les mêmes souffrances? Pardonne-moi, camarade; comment as-tu pu être mon ennemi? Si nous jetions ces armes et cet uniforme, tu pourrais être mon frère (...). Toutefois, si j'en reviens, camarade, je lutterai contre cette chose qui nous a tous deux abattus (...). Je te le promets camarade. Il faut que cela ne se renouvelle jamais plus.* »

Orages d'acier et *La Guerre comme expérience intérieure* ne partagent ni cette ambition ni cette espérance. Jünger est de la race des pessimistes joyeux, des désespérés souriants. « *La guerre, écrit-il, n'est pas instituée par l'homme, pas plus que l'instinct sexuel; elle est loi de nature, c'est pourquoi nous ne pourrions jamais nous soustraire à son empire.* » Il faut faire avec. La bravoure est « *le marteau qui forge les grands empires, l'écu sans quoi nulle civilisation ne tient* », le « *dernier mot de la raison* » et finalement le « *dernier refuge de*

la valeur de l'homme», car «si colossales que fussent les masses d'hommes et de matériel mises en jeu, le travail, aux endroits décisifs, n'avait été accompli que par quelques poignées de combattants». Au sortir de la guerre, Jünger est fasciné par le vitalisme qu'il a cru discerner dans le courage inouï des combattants du front. Avec le temps, il a mesuré le potentiel de barbarie de ce nietzschéisme fou et s'en est éloigné. Mais il n'a jamais renié la validité de son constat d'alors : des tranchées est sortie «l'humanité nouvelle, le soldat du génie d'assaut, l'élite de l'Europe centrale. Une race toute neuve, intelligente, forte, bourrée de volonté. (...) On n'aura pas toujours, comme ici, à frayer son chemin entre les cratères, à travers le feu et l'acier, mais le pas de charge qui propulse l'événement, le tempo dicté par le fer resteront inchangés. (...) Cette guerre n'est pas la finale de la violence, elle en est le prélude».

Paradoxalement, c'est un diagnostic que Remarque aurait pu partager. Son héros tient des propos que n'aurait pas reniés l'auteur d'*Orages d'acier* : «Nous n'avons plus aucun goût pour l'effort, l'activité et le progrès. Nous n'y croyons plus; nous ne croyons qu'à la guerre.» Frères ennemis, frères qui s'ignorent, mais frères des tranchées, Remarque et Jünger ont mis le doigt sur l'essentiel : fils de la guerre et de la défaite, l'homme allemand a changé. Il est désormais prêt pour toutes les aventures. Pour son malheur et celui du monde, il choisira la plus démoniaque, celle d'Adolf Hitler. 2

© BRIDGEMAN IMAGES. © AKG-IMAGES.





RAYMOND RADIGUET

LA BEAUTÉ DU DIABLE

PAR MICHEL DE JAEGERE

Avec *Le Diable au corps*, Raymond Radiguet a écrit le double scandaleux des *Croix de bois*, vu de l'arrière. Ce chef-d'œuvre allait briser la vie de ceux qui lui avaient tenu lieu de modèles.

Pochoir d'Eduardo García Benito pour illustrer dans la *Gazette du bon ton*, en 1920, la critique du *Bœuf sur le toit*, ballet écrit par Cocteau sur une musique de Darius Milhaud, d'après le nom d'un cabaret fréquenté par le Paris artistique des Années folles.





“Une peinture effrontée de grandes vacances



L'ENFANT PRODIGE

Raymond Radiguet (en haut, par Amedeo Modigliani (?); ci-dessus, par Cocteau) s'était lié au peintre italien en 1917.

Il fréquentait alors les cafés de Montparnasse en séchant ses cours au lycée Charlemagne.

Ce n'est pas tout que d'être un enfant prodige, encore ne faut-il pas mourir à vingt ans. Emporté en 1923 par la typhoïde, Raymond Radiguet est entré dans l'éternité avec le visage d'un adolescent. Celui d'un garçon pâle au regard inquisiteur, inquiétant. Il laissait derrière lui deux chefs-d'œuvre, des recueils de poèmes, des pièces de théâtre, des articles, des contes, des nouvelles ; les regrets de Francis Poulenc, Georges Auric ou Pablo Picasso, la tristesse de Max Jacob et de Jean Cocteau. Il laissait aussi dans son sillage un couple dévasté par les désordres de la guerre, et la cruauté avec laquelle il l'avait livré à la médisance et au ressentiment.

« Rassemblez vos idées, faites un plan », lui avait recommandé son professeur de français alors qu'il lui avouait ne pas savoir « de quelle manière commencer » ses compositions. Devenu romancier, il avait préféré porter l'art des commencements jusqu'à la perfection.

« Je vais encourir bien des reproches. Mais qu'y puis-je ? lit-on aux premières lignes de son *Diable au corps*. Est-ce ma faute si j'eus douze ans quelques mois avant la déclaration de guerre ? »

JEUX INTERDITS

La guerre de 14-18, pour Raymond Radiguet, cela avait été d'abord « quatre ans de grandes vacances ». Né en 1903, fils d'un caricaturiste de *L'Assiette au beurre* et de *Fantasio*, il avait vécu jusque-là une enfance « plate comme une pelouse » dans la maison familiale de Saint-Maur : existence rythmée par les plaisirs nonchalants des promenades du dimanche au bord de la Marne, entre les cerisiers de La Varenne et les bals de Nogent.

Couronné du prix d'honneur de l'école communale en juin 1913, il avait été jugé trop jeune par sa mère pour se rendre au lycée en prenant seul le train (la suite allait montrer à quel point elle avait raison !). Il avait dès lors continué ses études en apprenant le latin, le grec et l'anglais avec son père à la maison.

De longues fugues dans une barque amarrée sur la Marne lui donnent bientôt la liberté de dévorer un nombre ahurissant de livres

empruntés à la bibliothèque paternelle. Stendhal y côtoie Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, Verlaine. Deux cents volumes, dira-t-il, y passèrent.

Vient la guerre. « Elle brisa la cloche. Les maîtres eurent d'autres chats à fouetter et le chat se réjouit. A vrai dire, chacun se réjouissait en France. Les enfants, leurs livres de prix sous le bras, se pressaient devant les affiches. Les mauvais élèves profitaient du désarroi des familles. Nous allions chaque jour, après dîner, à la gare de J... à deux kilomètres de chez nous, voir passer les trains militaires. Nous emportions des campanules et nous les lancions aux soldats. Des dames en blouse versaient du vin rouge dans les bidons et en répandaient des litres sur le quai jonché de fleurs. Tout cet ensemble me laisse un souvenir de feu d'artifice. »

Mais le bruit du canon, soudain, se rapproche. On se bat près de Meaux. La famille songe à fuir en bicyclette, à la grande joie des enfants. Cette course à la mer n'aura pas lieu. Les événements en décident autrement : la Marne cesse d'être le nom d'une rivière, elle devient celui d'une victoire française.

C'est le début de la guerre de position. Pour Radiguet, celui d'un long compagnonnage avec quelques auteurs qui vont désormais lui tenir lieu de modèles : Mme de La Fayette, Ronsard et La Fontaine.

Cette attente immobile, cependant, a une fin : reçu en septembre 1916 au concours des bourses, Raymond Radiguet est admis en quatrième au lycée Charlemagne. Elève médiocre, il s'y fera surtout remarquer par ses absences. Il lui préfère l'académie de dessin de Montparnasse, les cafés La Chope et La Rotonde où il se lie avec Kisling, Brancusi et Modigliani. Il sera renvoyé du lycée l'année suivante.

Peu lui importe : il a fait, en avril 1917, une découverte autrement plus troublante. Tandis que les assauts de Mangin se brisaient sur le Chemin des Dames, Raymond en a rencontré une au regard dévorant, qui voyageait en compagnie de son père sur l'impériale du train reliant la Bastille à Saint-Maur.

Alice Saunier a vingt-quatre ans. Lui en a tout juste quatorze, mais une maturité qui rend

© BURSTEIN COLLECTION/CORBIS/VEGA VIA GETTY IMAGES. © BRIDGEMAN IMAGES. © ADAGP / COMITÉ COCTEAU, PARIS 2020.

au milieu des croix de bois.” Paul Morand

époustouflante sa conversation. Elle est institutrice et réside à Saint-Maur. Il y voit l'occasion d'éprouver le sérieux des marivaudages de *La Princesse de Clèves*. Les deux jeunes gens vont très vite devenir inséparables. La jeune femme est fiancée à un décorateur sur verre, Gaston Serrier. Mais son fiancé est sur le front. Alice et Raymond font de longues promenades au bord de la Marne, on les voit canoter ensemble, au grand scandale de la petite bourgeoisie locale. Les commérages vont leur train.

Dès la fin de l'année, pourtant, l'idylle s'effiloche. A l'automne, le jeune homme a rencontré André Salmon, poète et journaliste à *L'Intransigeant*, auquel il est venu porter quelques dessins de son père. Il lui a donné à lire ses premiers poèmes. Salmon l'a recommandé à Max Jacob. Devenu secrétaire de rédaction de *Fantasio* et du *Rire*, Radiguet fréquente le Café du Croissant, s'y fait remarquer par sa dextérité à la belote. A Alice, il donne parfois rendez-vous au Coq d'Or, mais il lui pose aussi de plus en plus de lapins. Attendris, les vieux briscards des faits divers offrent parfois l'apéritif à la jeune femme. Elle leur fait confiance des cruautés de l'adolescent. En octobre, elle épouse son fiancé à l'occasion d'une permission.

1918, la dernière année de la guerre, est pour Radiguet l'année de la percée dans le monde des arts et lettres : il fait la connaissance de Chirico, de Max Ernst, de Francis Poulenc et de Picasso. Du comte et de la comtesse de Beaumont, qui lui inspireront les personnages du *Bal du comte d'Orgel*. Celle plus décisive encore de Jean Cocteau. C'est aussi l'année de ses premières publications : de poèmes, d'articles, de saynètes. A ses amours, l'armistice a donné le signal de la suspension des opérations. Les rencontres avec Alice s'espacent. Elles prennent fin avec le retour de Gaston. Il s'en console en multipliant les aventures sans lendemain.

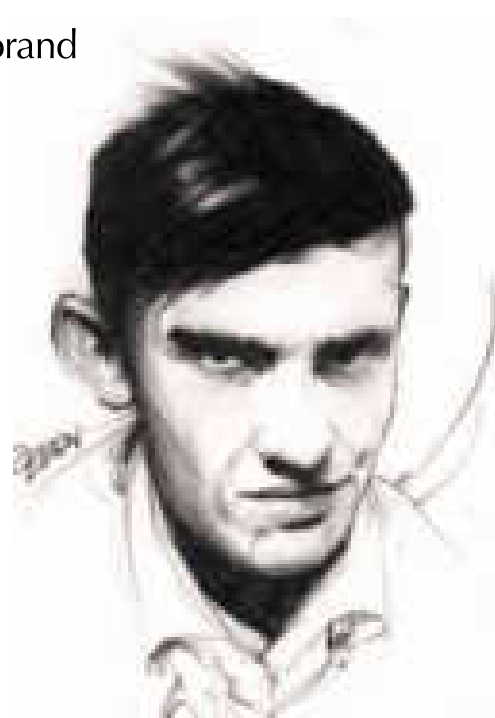
Radiguet est d'ores et déjà un personnage de ce qu'on n'appelle pas encore les Années folles. Il porte le monocle des grandes personnes et promène une moue dédaigneuse dans les nuits blanches du Bœuf sur le Toit. Entre mondanités, alcool, opium, Jean Cocteau lui a fait connaître Marie Laurencin, Paul Morand, Coco

Chanel, les musiciens du groupe des Six. Max Jacob célèbre *Les Joues en feu*, son premier recueil de poèmes, comme « *les fêtes galantes du collège* ». Le deuxième s'intitulera *Devoirs de vacances*. Ce sont ceux d'un poète de seize ans. Au bal masqué du comte de Beaumont, où le peintre Jean Hugo s'est déguisé en Jeu de billard, lui-même paraît en Tir forain.

LE CORPS DU DÉLIT

Le 10 mars 1923, *Le Diable au corps* s'empile en devanture de toutes les librairies parisiennes, avec un portrait de Radiguet et une bande annonçant « *le chef-d'œuvre d'un romancier de dix-sept ans* ». Avant même la publication, Bernard Grasset a couvert les murs de Paris d'affiches et submergé les journaux d'informations. Au cinéma, les actualités projettent les images de « Monsieur Bébé » signant son contrat. « *C'est la première fois qu'on emploie au profit d'un livre des méthodes réservées aux savons, laxatifs, etc.* », dira Maurice Sachs. Le succès est au rendez-vous, foudroyant. Le premier tirage s'envole en huit jours. En trois mois, il s'en vendra cent mille exemplaires.

Au tapage qui entoure la publication, répond un énorme effet de scandale : écrit à la première personne, avec un parti pris d'ingénuité qui semble en redoubler la violence, le roman raconte la liaison d'un lycéen et d'une jeune fille du nom de Marthe (Radiguet ne lui a donné que dix-neuf ans), dans une petite ville de banlieue des bords de la Marne, pendant que son fiancé est mobilisé sur le front. Des scènes révoltantes montrent les deux amants lisant ensemble, à la lueur d'une flambée, presque nus, les lettres du soldat, ou l'adolescent dictant à sa maîtresse des réponses rassurantes, quand le fiancé, découragé par sa froideur, parle de se faire tuer en opérations. Le passage d'un train de blessés qui l'évacue vers l'arrière est l'occasion d'une compétition amoureuse entre les jeunes gens, la nouvelle d'une suspension des permissions à la suite d'une attaque allemande leur apparaît comme une prolongation de la récréation. Pour seule excuse, leur jeunesse : « *Nous étions des enfants debout sur une chaise, fiers de dépasser d'une tête les grandes personnes.* »



LES JOUES EN FEU

En haut : Raymond Radiguet, par Redon. Ci-dessus, par Picasso. Le peintre assista à la première lecture du *Diable au corps*, le 30 janvier 1922 chez Jean Hugo, en présence du comte et de la comtesse de Beaumont, de Misia et José María Sert.



© BHVP / ROGER-VIOLETT. © MUSÉE CARNAVALET/ROGER-VIOLETT. © BRIDGEMAN IMAGES/LEEMAGE.

UN MONDE FOU, FOU, FOU

En haut : Raymond Radiguet avec Jean Cocteau. Les deux hommes s'étaient connus par l'intermédiaire de Max Jacob et d'André Salmon, poète et journaliste à *L'Intransigeant*. Cocteau fit connaître à Radiguet le Paris littéraire et artistique qui allait dominer les Années folles. Il l'aida à corriger les manuscrits de ses romans. Ci-dessus : Amedeo Modigliani, Pablo Picasso et André Salmon, le 12 août 1916.

C'est selon le mot de Paul Morand une « *peinture effrontée de grandes vacances au milieu des croix de bois* ».

Radiguet ne fait rien pour apaiser l'émotion. On doit tout déguiser, dira-t-il, « *même la pudeur* ». Il a envoyé son livre à Roland Dorgelès avec cette dédicace : « *A M. Roland Dorgelès, qui a écrit le seul livre sur la guerre - cette guerre vue de l'autre côté.* »

Il peut s'autoriser toutes les insolences : son coup d'essai est, de fait, un coup de maître. « *Pour s'immortaliser*, écrit-il, *il suffit parfois de faire le tour de sa chambre, ou le tour de son cœur.* » Il le prouve : de son aventure avec Alice, Radiguet a fait un roman qui le place d'emblée dans la lignée des moralistes du Grand Siècle, en même temps que des libertins du XVIII^e. Qu'il épingle une petite bourgeoisie recrutée de commérages en racontant le raout qui la rassemble, l'après-midi, sous la chambre de Marthe, dans l'espoir de surprendre les ébats amoureux des amants, évoque d'une touche impressionniste le frémissement des peupliers sur les berges de la Marne, ou qu'il analyse les ressorts des sentiments de ses personnages, et le mariage, en lui, de la timidité et du cynisme, de la candeur et de l'art de la manipulation, la sécheresse du récit n'a d'égale que la richesse de l'introspection, la sûreté du trait répond à celle du jugement, la tenue de la langue à la cruauté des situations. La poésie du *Grand Meaulnes* fait sa place à des observations

dignes de La Bruyère, Mme de La Fayette est revisitée par Laclos.

Aux indignés qui s'époumonent devant l'offense faite au Moral de la Nation, Radiguet répond qu'il a voulu montrer, justement, un drame né de la liberté et du désœuvrement, du désordre de l'arrière. Il invoque surtout le caractère imaginaire de son roman : « *On a voulu voir en mon livre des confessions*, écrit-il. *Quelle erreur ! Les prêtres connaissent bien ce mécanisme de l'âme, observé chez les jeunes garçons et chez les femmes, de fausses confessions, celles où l'on se charge de méfaits non commis, par orgueil.* »

Le 15 mai, le livre lui vaut le prix du Nouveau-Monde, doté de huit mille francs et assorti du lancement d'une traduction anglaise chez les plus célèbres éditeurs de New York. Le jury réunit, sous la présidence de Bernard Faÿ, Jean Cocteau, Paul Morand, Jacques de Lacretelle, Jean Giraudoux, Max Jacob et Valéry Larbaud.

La verve créatrice du jeune homme n'en est pas épuisée pour autant. En août, Radiguet fait à ses amis la lecture de son second roman, *Le Bal du comte d'Orgel*. Nouveau chef-d'œuvre.

« *Au bout de cette course (...), dans une voiture follement conduite*, avait-il écrit dans une page prémonitrice du *Diable au corps*, *il ne pouvait y avoir d'autre issue que la mort.* » Et ailleurs : « *Je flambais, je me bâtais, comme les gens qui doivent mourir jeunes.* » En décembre, c'est chose faite.



LES CHAPEAUX DE PAILLE DE PARIS

Ci-contre, de gauche à droite : Darius Milhaud, Raymond Radiguet, Marcel Moszkowski, Germaine Tailleferre, le peintre Jean Hugo, Jean Cocteau, Valentine Hugo, Paul Morand et, à genoux, Andrée Vaurabourg, future épouse d'Arthur Honegger, en 1921, dans un décor de paquebot au Magic City, place des Invalides. Lié au groupe des Six par l'intermédiaire de Cocteau, Radiguet fit taper le manuscrit du *Bal du comte d'Orgel* par Georges Auric. Chaque fois qu'il croyait se reconnaître, le compositeur faisait la grimace en disant : « *Charmant, charmant!* », tandis que le jeune romancier « *se tordait de rire sous un énorme chapeau de paille* » (Cocteau).

LE CYCLE DE NOS TRISTESSES

Trente ans passent. En janvier 1953, Roland Dorgelès reçoit la visite d'un ancien combattant dans son appartement des Champs-Élysées. C'est Gaston Serrier, le mari d'Alice. « *Un livre, Le Diable au corps, a gâché ma vie* », lui dit-il. A celui qu'il considère comme le porte-parole et l'avocat des sans-voix de 14, il confie entre deux sanglots l'enfer de son retour du front. Les sourires entendus, les chuchotements des voisins, l'ironie des regards, la commisération. Et ce pli anonyme par quoi une bonne âme lui avait fait porter un exemplaire du roman. Les protestations d'innocence d'Alice, et la spirale du soupçon. La fuite de La Varenne, l'errance de ville en ville. L'enfermement du couple dans son obsession. Un étouffant huis clos de trente ans.

La sortie du film de Claude Autant-Lara, avec Gérard Philipe et Micheline Presle, en 1947, est venue jeter encore un peu d'acide sur ses plaies vives en donnant à l'histoire oubliée d'un adultère la dimension d'un mythe populaire.

Alice est morte, enfin, à cinquante-neuf ans, à l'hôpital, au mois de novembre précédent, lui jurant, les yeux dans les yeux, son innocence : « *Tout est faux, Gaston. Tout. Je n'ai jamais été coupable... C'est toi que j'ai toujours aimé, toi seul.* » Peut-on mettre en cause les derniers mots d'une mourante ?

A l'écrivain combattant, l'homme confesse ses propres fautes : la brutalité qui l'a amené

parfois à la battre, jusqu'à un jour lui casser le bras. La vengeance exercée sur le fils qu'il avait trouvé, à son retour de guerre. Jamais il n'était parvenu à détacher son esprit du soupçon que l'enfant, conçu au cours d'une permission, pouvait tout aussi bien être celui de l'écrivain, comme le prétendait le narrateur du roman.

« *Je me suis mal conduit avec l'enfant. Je l'ai éloigné dès sa naissance. Je ne lui ai pas donné d'instruction.* »

Atteint de poliomyélite, le jeune garçon est un infirme. Il a été placé en nourrice dès sa prime enfance. Repris quelques années. Abandonné définitivement à neuf ans.

Dorgelès écoute patiemment. C'est en recueillant les confidences des poilus qu'il a nourri son livre. C'est comme si s'écrivait sous ses yeux un chapitre inédit des *Croix de bois*. Le plus cruel, peut-être. Gaston prend enfin congé en lui promettant l'envoi de preuves, de documents.

Quand l'écrivain les recevra, en novembre 1954, Gaston Serrier aura achevé, lui aussi, ses tourments. « *Monsieur et cher camarade. Lorsque vous recevrez cette lettre, j'aurai rejoint Celle que j'aimais et qui m'a toujours aimé. Le cycle de nos tristesses est donc terminé et j'espère que l'oubli rejettera dans le néant ce roman qui nous a fait tant de mal.* »

La lettre se poursuit par une mise au point dont l'auteur espère obtenir de son correspondant la publication. Son argument : Radiguet



AU TEMPS DU BŒUF SUR LE TOIT

En haut : *Le Groupe des Six*, par Jacques-Emile Blanche, 1922 (Rouen, musée des Beaux-Arts), avec, de g. à d., Germaine Tailleferre, Darius Milhaud, Arthur Honegger, Louis Durey, la pianiste Marcelle Meyer, Georges Auric, Francis Poulenc, et Jean Cocteau. Ci-dessus : *Max Jacob*, par Modigliani, 1916. Page de droite : Jean Hugo et Jean Cocteau (debout) au Lavandou durant l'été 1922, avec Pierre de Lacretelle (assis, à g.) et Raymond Radiguet.

“L’ordre, à la longue, se met de lui-même autour des choses.”

se serait emparé du journal intime et des lettres d’Alice, connue à l’occasion des leçons de français qu’elle se serait proposé de lui donner bénévolement, ainsi qu’à son ami Yves Krier. Il aurait composé son roman en transposant les passages dans lesquels l’institutrice racontait ses pensées et ses états d’âme, les épisodes de ses amours avec Gaston, en se les attribuant. A l’appui, un exemplaire du *Diable au corps* annoté, en marge, de sa main : «*Marthe disait : “Oui, mords-moi, marque-moi, je voudrais que tout le monde sache.”*»

- *C’est ce qu’elle me disait*», note Gaston.

«*Nous lisions ensemble à la lueur du feu. Elle y jetait souvent des lettres que son mari lui envoyait, chaque jour, du front. (...) Je ne voyais pas flamber ces lettres sans malaise.*

Elles grandissaient une seconde le feu et, somme toute, j’avais peur de voir plus clair.

- *J’ai toujours retrouvé mes lettres comme les siennes, sauf quelques-unes qu’il nous avait volées.*»

«*Bouche à bouche, nous nous disputions les prunes que je ramassais, toutes blessées, tièdes de soleil.*

- *Page 117, histoire de la pelouse. Exact. Nous aimions nous y étendre en mangeant des prunes.*»

«*Marthe ramait; moi, étendu, j’appuyais ma tête sur ses genoux.*

- *Elle ne savait pas ramer!*»

Ailleurs, c’est seulement : «*Ceci est faux!*» La réfutation tourne, au fil des pages, au cauchemar, entre l’atroce et le burlesque : «*Marthe ouvrit une armoire et me jeta un costume de nuit. (...) Un costume de Jacques!*

- *Je n’ai pas de costume de nuit!*»

Il n’est pas jusqu’aux nus que le narrateur dessine de sa maîtresse que l’infortuné ne conteste : «*J’en ai dessiné quelques-uns, car j’étais dessinateur. Qu’on publie les autres!*»

Le doute, pourtant, point au détour d’une page. Soulignant le passage où le narrateur fait allusion à la brutalité du fiancé de Marthe, Gaston s’étonne : «*Comment l’a-t-il su?*»

Publié dans *Le Figaro littéraire*, le 11 décembre 1954, le testament n’emporte pas la conviction. Il est difficile à accorder, en effet, avec le

témoignage d’André Salmon, qui avait confié en 1925 avoir connu Alice, «*rapide, passionnée, coquette*», un peu «*bagarde*», lorsqu’elle venait relancer Radiguet, après guerre, au Café du Croissant. Ami intime de l’écrivain, Yves Krier témoigne de son côté que jamais il ne reçut d’elle de leçons.

DANSE MACABRE

Le dernier acte se joue deux ans plus tard, là où le drame avait commencé, ou presque : dans les bureaux de *Paris-Presse-L’Intransigeant*. Christian Millau y reçoit en 1956 la visite d’un estropié, mécanographe dans la banlieue parisienne. C’est André Serrier, le fils d’Alice. Celui de son mari, ou celui de Radiguet, peut-être.

Il vient lui confier que Gaston a menti à Roland Dorgelès : il n’a pu recueillir des lèvres de sa femme son ultime confession, pour la simple raison qu’il l’avait laissée mourir seule, abandonnée, à l’hôpital. «*Le médecin avait refusé d’appeler celui dont je porte le nom à son chevet, dit-il, car il craignait sa violence. Ses dernières paroles, son soi-disant serment sacré n’étaient donc que pure invention.*» Dont acte.

«*La seule fois que j’aperçus Jacques, avait écrit Radiguet à la dernière page du Diable au corps, ce fut quelques mois après. (...) En voyant ce veuf si digne et dominant son désespoir, je compris que l’ordre, à la longue, se met de lui-même autour des choses. Ne venais-je pas d’apprendre que Marthe était morte en m’appelant, et que mon fils aurait une existence raisonnable?*»

Dans son cercueil, Gaston Serrier avait demandé quant à lui qu’on dépose un carnet d’esquisses d’Alice, ses lettres et un livre : un exemplaire des *Croix de bois*.

● *Œuvres complètes*, de Raymond Radiguet, édition établie par Chloé Radiguet

et Julien Cendres, Omnibus, 896 pages.

● *Lettres retrouvées*, de Raymond Radiguet, Omnibus, 445 pages.

● *Radiguet. L’enfant avec une canne*, de François Bott, Gallimard, «*Folio*», 224 pages, 6,30 €.

● *Les Années folles de Raymond Radiguet*, de Nadia Odouard, Seghers, 320 pages.

© PHOTO JOSSE/LEEMAGE © AKG-IMAGES/ ERICH LESSING © PVDE / BRIDGEMAN IMAGES.





CESSEZ LE FEU !

Gabriele D'Annunzio, chef d'escadrille, dans l'avion avec lequel il survola Vienne, le 9 août 1918, et jeta cinquante mille tracts appelant les Autrichiens à la reddition.

KESSEL, HEMINGWAY, D'ANNUNZIO

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

PAR SÉBASTIEN LAPAQUE

Là où la guerre marqua certains de son atrocité, elle eut, pour Kessel, D'Annunzio et Hemingway, le parfum d'une aventure âcre et galante.

On s'est souvent étonné de l'effronterie avec laquelle le sous-lieutenant Apollinaire avait chanté la guerre sous les orages d'acier du front de Champagne : « *Ah Dieu ! que la guerre est jolie...* » A y regarder de près, l'auteur de *L'Adieu du cavalier* n'est pas le seul à avoir ainsi congédié son effroi face au premier carnage industriel du XX^e siècle pour vivre en rêve la guerre comme une aventure héroïque et galante.

Voyez Gabriele D'Annunzio, exilé en France depuis 1910 pour fuir ses créanciers, retrouvant son pays pour pousser l'Italie neutraliste à entrer en guerre contre l'Autriche-Hongrie, « *pays qui n'a pas d'âme* » ; Ernest Hemingway, jeune journaliste au *Kansas City Star*, traversant l'Atlantique pour s'enrôler dans la Croix-Rouge sur le front de Vénétie ; Joseph Kessel, infirmier brancardier en 1914, choisissant l'artillerie en 1916 avant de devenir un des as de l'escadrille S.39.

Un Italien, un Américain, le fils d'un médecin juif d'origine lituanienne prêt à devenir français par le sang versé. Défiant l'inquiétude et les larmes, ces trois-là ont mené une guerre qui n'a pas ressemblé à celle des autres dans un monde mécanisé, rationnel et de plus en plus hostile à toute forme de fièvre héroïque.

L'été 1914, au moment où les grandes nations européennes se sont jetées dans la mêlée, D'Annunzio était âgé de cinquante et un ans. Cela faisait déjà plus de trente ans que l'auteur du *Martyre de saint Sébastien*, élu à la Chambre des députés en 1897, était reconnu comme « *le grand*

poète de l'Italie contemporaine » mais aussi comme un « *bon écrivain de la noble et vieille langue française* » ainsi qu'en témoignent ses poèmes de guerre publiés en première page du *Figaro* en 1915. Agé de quinze ans, Ernest Hemingway se rêvait sans doute écrivain, mais il n'était encore que lycéen à la High School de Oak Park, son village natal de la banlieue ouest de Chicago. Quant à Joseph Kessel, âgé de seize ans, il venait d'obtenir brillamment le baccalauréat au lycée Louis-le-Grand.

LE PASSEPORT DE JOSEPH KESSEL

Passionné d'aventures et de grands reportages, Kessel sortait à peine de l'adolescence. Cela ne l'avait pas empêché de vouloir monter au front dès les premiers coups de feu échangés en Belgique. « *Plus de pacifisme... Puisqu'on n'avait pu empêcher la guerre, il fallait en être afin de vaincre ces "salauds" d'Allemands.* » Dans *Ami, entends-tu...*, confidence posthume publiée en 2006, le romancier raconte qu'il n'avait même pas songé, alors, qu'il avait toujours la nationalité russe. Il n'y avait pas réfléchi davantage deux ans plus tard, lorsqu'il avait rejoint une unité d'artillerie. Et lorsque le sous-lieutenant d'aviation Joseph Kessel était revenu de la guerre après de courageuses missions de bombardement en Sibérie, il n'était toujours pas français. « *Quand je me suis engagé en 1916, j'étais mineur et, par conséquent, je ne pouvais pas me faire naturaliser, se souviendra-t-il. J'ai été nommé officier à titre étranger. La*



guerre a pris fin, négligence, travail, occupations diverses, bref j'ai laissé traîner... » Son passeport français, l'auteur des *Temps sauvages* ne se le fera établir qu'en 1920, à l'occasion de son premier grand reportage dans l'Irlande insurgée contre les Britanniques.

Comme quoi l'élan guerrier, chez lui, n'est pas assimilable à de l'ivresse nationaliste malgré son acquiescement à la germanophobie ordinaire. Même chose chez Ernest Hemingway, qui n'a pas servi comme soldat dans l'armée américaine, mais comme volontaire dans la Croix-Rouge. Ce que Kessel et Hemingway ont aimé l'un et l'autre, dans le ciel de Champagne et sur le front vénitien, c'est la fraternité virile, l'odeur de la poudre, l'excitation de la castagne. Et la possibilité de devenir écrivain



L'AMERICANO

Ernest Hemingway (ci-dessus par Redon) s'engagea en 1918 comme sous-lieutenant dans la Croix-Rouge. Quant à Joseph Kessel (à droite, par Redon), il commença le conflit comme infirmier brancardier, en 1914, à seize ans, avant de se porter volontaire dans l'artillerie en 1916 puis dans l'aviation.

© A. DE GREGORIO / DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY / BRIDGEMAN IMAGES - ILLUSTRATIONS : © REDON.



“Plus de pacifisme... Puisqu'on n'avait pu empêcher la guerre, il fallait en être.” Kessel



ENVOYÉS TRÈS SPÉCIAUX

Ci-dessus : Hemingway en 1918. Au centre : Joseph Kessel servit dix-huit mois au sein de l'escadrille S.39. A son palmarès, cent cinquante missions de reconnaissance. De cette expérience il tirera *L'Équipage*, son premier grand succès, paru en 1923.



en apprenant à économiser ses mots pour raconter la guerre : « Savez-vous ce qu'est une attaque à la baïonnette ? Des clameurs, des corps portés par une force étrangère, une sécheresse atroce dans la gorge. Voilà tout. » C'est l'un des personnages de *L'Équipage*, premier roman et premier grand succès de Joseph Kessel, qui parle. Dans ce livre publié en 1923, l'écrivain raconte sa guerre au sein de l'escadrille S.39, chargée de missions de surveillance autour de Reims. Le moins que l'on puisse dire est que la guerre y est envisagée d'un tout autre point de vue que celui adopté par Maurice Genevoix dans *Ceux de 14*. Ce n'est pas la poignante tristesse des héros de *L'Illade* après la bataille que

ressuscite Kessel, c'est la noblesse de cœur et d'âme des chevaliers de la Table ronde et cette joie enfantine de savoir ses exploits guerriers rapportés à la chambre des dames. Cette joie enfantine était partagée par Gabriele D'Annunzio, aviateur couvert de gloire et homme couvert de femmes, exaltant le génie latin pour soulever le cœur des foules romaines : « Italiens de toutes générations et de toutes confessions, nés d'une mère unique, notre peuple, notre sang, mes frères. » Faire la guerre pour augmenter son potentiel érotique ? La chose est dite brutalement, mais il est manifeste que D'Annunzio et ses cadets Kessel et Hemingway ont envisagé l'affaire ainsi. On n'est pas sérieux quand on

a dix-sept ans. Et guère plus quand on en a cinquante.

L'AMBULANCE D'HEMINGWAY

Né le 21 juillet 1899, Ernest Hemingway avait l'âge des transports rimbaldiens, le 6 avril 1917, lorsque le Congrès, las des attaques des sous-marins de la Kriegsmarine contre les navires américains, déclara la guerre à l'Allemagne. Beaucoup de jeunes Américains rêvaient alors de découvrir l'expérience de la guerre, poussés à la fois par la fièvre de l'adolescence et par un idéal politique exalté par le président Wilson dans ses discours. La démocratie contre la barbarie... La liberté contre l'esclavage... On sait sur quelle musique les



© MIPORTFOLIO/LEEMAGE. © ROGER-VIOLLET/DROITS RÉSERVÉS.

armées américaines aiment entrer en guerre. Dès 1914, les plus pressés des jeunes Yankees s'étaient engagés dans l'armée canadienne pour rejoindre les combattants britanniques sur le front. Volontaire pour servir dans la Royal Air Force, William Faulkner aura une semblable inspiration en 1918, mais trop tard pour connaître l'Europe en guerre : l'armistice fut signé à Rethondes avant qu'il ait pu effectuer son premier vol. De très nombreux sujets de jalousie ont parasité les relations entre Hemingway et Faulkner. Celui-ci ne fut sans doute pas des moindres. Car la guerre, avec du sang et des morts, « Papa » l'avait connue, même s'il avait dû attendre quatorze mois avant de traverser l'Atlantique après

l'entrée des Etats-Unis dans la bataille. C'est en juin 1918, après être passé par Bordeaux, qu'il avait découvert Paris. Au moment de son arrivée, un sujet de conversation occupait les Parisiens : les obus allemands qui tombaient sur la capitale. « Il était aussi excité que si on l'envoyait en mission spéciale pour couvrir le plus grand événement de l'année », a raconté un de ses camarades de la Croix-Rouge américaine, qui disposait alors de trois cent mille hommes en Europe pour ses ambulances et ses hôpitaux. Quelques jours avant d'embarquer pour la France, le sous-lieutenant de la Croix-Rouge Ernest Hemingway avait défilé sur la 5^e Avenue à New York au sein d'un contingent de

soixante-quinze mille volontaires. Quelques semaines plus tard, il découvrait Bordeaux, Paris, puis Milan, ne tardant pas à plonger dans l'action : dégagement des décombres d'une usine d'armement, missions d'ambulancier aux abords du lac de Garde, service d'une cantine de secours en Vénétie, au plus près du front. C'est là qu'il fut grièvement blessé par un obus autrichien, tombé à un mètre de lui, vers minuit, le 8 juillet 1918, à Fossalta di Piave.

Ce jour-là, le sous-lieutenant âgé de dix-neuf ans avait eu le courage et la présence d'esprit de ramener avec lui un camarade durement touché, un exploit qui lui vaudrait la croix de guerre et la médaille de la valeur italiennes. Evacué vers un hôpital milanais, il avait eu tout le loisir de méditer sur sa fortune. « Je conservais près de mon lit un bol plein des morceaux de métal retirés de ma jambe.

Les gens venaient les prendre comme porte-bonheur. Deux cent vingt-sept morceaux ! La jambe droite. Le chiffre exact. Frappé par un *Minenwerfer*, qui avait été expédié par un mortier autrichien. Ils remplissaient ce *Minenwerfer* du pire tas de saloperies qu'on puisse trouver, écrous, boulons, vis, clous, pointes, bouts de ferraille, et quand ça sautait, on se recevait ce qui passait. Trois Italiens qui étaient avec moi eurent les jambes arrachées. J'eus de la chance (...). Le plus dur fut de les empêcher de me couper la jambe. » Un portrait photographique couleur sépia d'Ernest Hemingway, avec son uniforme et ses décorations, son allure virile et sa bonne mine, date de cette convalescence milanaise.

Le premier amour de l'écrivain également, de même que le sujet de son troisième roman, *L'Adieu aux armes*, publié en 1929. Même si Agnès



© ROGER-VIOLLET / DROITS RÉSERVÉS. © MUSEE NICÉPHORE NIEPCE, VILLE DE CHALON-SUR-SAÔNE / ADOC-PHOTOS.

LA BLESSURE

En haut : Section n° 1 de l'American Field Service emmenant des blessés français, à Cappy-sur-Somme, par Victor White (Blérancourt, Musée franco-américain).

Ci-dessus : blessés français sur des brancards, 1916. Hemingway fut blessé par un obus le 8 juillet 1918. « J'essayai de respirer, mais j'avais le souffle coupé et je me sentis sortir tout entier de moi-même, emporté loin, bien loin par le vent. Tout mon être s'enfuyait rapidement et je savais que j'étais mort et que c'était une erreur de croire qu'on mourrait comme ça, sans s'en apercevoir. » (Hemingway, *L'Adieu aux armes*).



“Le danger est l’axe de la vie sublime.” D’Annunzio

von Kurowsky, une infirmière qui le soignait à Milan, a juré qu’ils n’avaient jamais dépassé le stade du baiser, on peut la reconnaître sous les traits de Catherine Barkley, l’infirmière anglaise qui dorlote l’ambulancier américain Frédéric Henry dans le roman.

Ce dernier est-il vraiment le double d’Hemingway ? Son destin est étrange. Au début du livre, cet ambulancier volontaire dans l’armée italienne semble considérer la guerre comme un sport et un passe-temps. Mais très vite, son ironie lui passe et Henry envisage la guerre comme une activité stupide, menée par des enfants sadiques armés de fusils, à laquelle il préfère les jeux de l’amour et du hasard. Dans l’anarchie de la retraite de Caporetto, ses nerfs lâchent et il tue un sergent de génie. Puis il déserte. « *Je n’y comprends rien à cette guerre* », se désole un compagnon. Henry non plus. Une seule chose lui importe : retrouver Catherine Barkley. Car son choix est fait : plutôt les surprises de l’amour que les bêtises de la guerre.

IL SEDUTTORE

Gabriele D’Annunzio (à droite, au centre d’un groupe de légionnaires italiens pendant l’occupation de Fiume, en 1919-1920 ; page de droite, en bas, par Redon). A cinquante ans, l’auteur d’*Il piacere* n’a rien perdu de sa verdeur. En 1916, un accident d’hydravion lui coûte un œil. « *Pas un aigle blessé ne fut aussi fier d’ensanglanter la lumière dans le battement de ses plumes. Ce sang étincelle pour l’éternité comme le lait de la déesse blanchit pour l’éternité à travers la nuit (...). Sur les ailes intactes le pilote héroïque rapporte à la patrie le corps exsangue du poète sacrifié.* » (D’Annunzio, *Nocturne*).

LE POÈME DE D’ANNUNZIO

Pour D’Annunzio, poète aux vers majestueux et aux discours surchargés d’images, la guerre s’est apparentée à la continuation de la galanterie par d’autres moyens : quand il était rentré en Italie au printemps 1915, les journaux italiens avaient raconté qu’il était accompagné de « *deux dames* ». Pour Kessel et Hemingway, elle a été le commencement de la galanterie. C’est parce qu’ils ont connu l’épreuve du feu et su tromper la mort que les personnages de *L’Equipage* et de *L’Adieu aux armes* savent parler aux femmes. Chez les deux romanciers formés à l’école du grand reportage et entrés en littérature avec l’ambition

d’écrire à l’emporte-pièce et à hauteur d’homme, la guerre n’avait rien d’aimable ni de joli. On peut même déceler chez eux une forme d’antimilitarisme propre à tous les durs à cuire. Rien d’étonnant : la rivalité entre militaires de carrière et combattants volontaires est un topos de beaucoup de romans de guerre du XX^e siècle. Hemingway durcira le ton à propos du général anglais Montgomery dans *Au-delà du fleuve et sous les arbres*. Poète soldat, Gabriele D’Annunzio n’entretient pas cette distance ironique avec les militaires. Nommé sous-lieutenant dans les lanciers de Novare après la déclaration de guerre de l’Italie, le 24 mai 1915, il est heureux d’appartenir à l’élite des hommes en armes. « *Je ne suis pas un lettré de l’espèce ancienne, avec une calotte et des pantoufles. Je suis un soldat, moi. J’ai voulu être un soldat, non pour passer mon temps au café ou au mess, mais pour faire simplement ce que font les soldats.* »

Embarqué à bord du contre-torpilleur *Impavido*, il effectue une première action de guerre les 20 et 21 juillet. Mais D’Annunzio est pilote et il veut voler. Le 7 août, il effectue un premier raid aérien au-dessus de Trieste. Le 18 août, il est à nouveau à bord de l’*Impavido*. Le 20 août, il survole Trente et lance un nouveau message.

Etabli à Venise, dans un appartement des Zattere, il fait la guerre sans cesser de vivre au-dessus de ses moyens entretenant à son service un gondolier, une cuisinière, une femme de chambre et deux ordonnances. C’est au cours d’une mission en hydravion au-dessus de Trieste, qu’il se blesse gravement à l’œil droit. Durant sa convalescence de quelques mois, immobilisé et le corps bandé, il écrit son poème épique *Nocturno*,



© ALINARI/ROGER-VOLLET. © REDON.

recevant la visite de Maurice Barrès, le 17 mai 1916.

Blessé, le poète qu’on appelle désormais le « Commandant » n’a pas cessé de tomber amoureux : d’Olga Levi Brunner, musicienne et chanteuse, d’Ada, une infirmière. En septembre, il reprend ses vols, avant d’être affecté comme officier de liaison dans une division d’infanterie. Et comme Hemingway deux ans plus tard, il reçoit la médaille d’argent de la valeur militaire le 16 novembre 1916. En 1917, il se voit même décerner la croix de guerre française pour avoir incité « *avec son génie et son enthousiasme l’héroïque levée de boucliers contre l’ennemi de notre civilisation et de*



notre race». Nommé capitaine, il se félicite de l'entrée en guerre des Etats-Unis en avril 1917 : « *Le grand peuple au drapeau étoilé, se levant pour défendre l'esprit éternel de l'homme, augmente aujourd'hui jusqu'à la démesure cette somme de beauté opposée à la fureur et au vacarme de la barbarie.* » Dans les jours qui suivent, il combat les Autrichiens parmi les fantassins, révélant la joie érotique que lui procure le fracas des armes : « *Je remarque que la bataille laisse chez l'homme sensuel une mélancolie semblable à celle qui fait suite à une grande volupté.* » Lancé à travers l'Adriatique à bord d'une vedette lance-torpilles en

février 1918, il participe aux bombardements aériens des troupes autrichiennes en juin et accomplit enfin son rêve en volant au-dessus de Vienne, le 9 août 1918, lançant cinquante mille tracts invitant les Autrichiens à la reddition. Celle-ci advient le 3 novembre. Gabriele D'Annunzio a cinquante-cinq ans, il boucle quatre années de campagnes avec le grade de lieutenant-colonel. Avec aucun combattant de la Première Guerre mondiale davantage qu'avec lui, ce conflit n'a mérité le nom que lui donne l'un des personnages de *L'Equipage* de Kessel : « *Une héroïque école buissonnière.* »





14 14 E D X E C EUX

MÉMOIRES VIVES

Qu'ils aient écrit pour exorciser la terrifiante aventure de la guerre, pour rendre hommage aux camarades ou pour dénoncer la folie humaine en actes, les écrivains de 14-18 ont bâti une œuvre totale. En voici les plus grands récits, romans, pamphlets, pièces de théâtre et poèmes.

Page de gauche :
Verdun, nuit du 25 au
26 mars 1916, par
François Flameng, paru
dans *L'Illustration*
n° 3822 du 3 juin 1916.



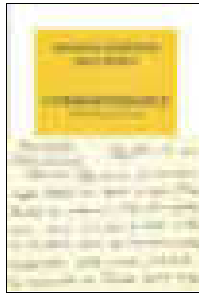
Lignes de front

PAR PHILIPPE COLOMBANI, FRANÇOIS-JOSEPH AMBROSELLI, ISABELLE SCHMITZ, MARTIN PELTIER, MICHEL DE JAEGHERE, IRINA DE CHIKOFF, PHILIPPE MAXENCE, JEAN-LOUIS THIÉRIOT ET VINCENT TRÉMOLET DE VILLERS

**MAURICE GENEVOIX,
TÉMOIN DU SIÈCLE**

Ceux de 14 De Maurice Genevoix

Ceux de 14 rassemble les cinq récits de guerre (*Sous Verdun, Nuits de guerre, Au seuil des guitounes, La Boue, Les Eparges*) écrits par Maurice Genevoix entre 1916 et 1923. Ce recueil couvre une période allant d'août 1914 à avril 1915. Précision des observations, authenticité des faits, ce témoignage des tranchées de l'avant est d'abord celui de la lucidité. Sans jamais céder à une quelconque licence de l'imagination, Genevoix s'applique à dire la réalité. L'horreur des combats y est rapportée sans fard. Œuvre de piété à l'égard des vivants et des morts, *Ceux de 14* révèle que, dans la guerre, la dimension humaine ne s'efface pas. PhC Flammarion, « Mille et une pages », 960 pages, 25 € ou « GF », 960 pages, 9,90 €.

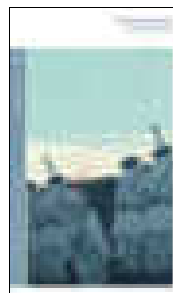


Correspondance, 28 août 1914- 30 avril 1915 De Maurice Genevoix et Paul Dupuy

Secrétaire général de l'École normale supérieure, Paul Dupuy fit promettre aux élèves mobilisés de lui écrire depuis le front. Maurice Genevoix en faisait partie. Il devint bientôt son correspondant préféré, jusqu'à la blessure qui le mit hors d'état de combattre au printemps 1915. Dans ces échanges poignants, transparait l'angoisse des combats tout comme l'admiration du maître pour le jeune écrivain dont le talent pointe dans chacune de ses missives. Le professeur donne des nouvelles de l'arrière et envoie des denrées à celui qu'il sait destiné à écrire le livre de cette guerre. Le sous-lieutenant, lui, décrit les assauts, les pluies d'obus, les cloaques, et affirme sa détermination : « *Je sais que je resterai ; il faut que je reste.* » F-JA La Table Ronde, 336 pages, 24 €.

La Mort de près De Maurice Genevoix

Après « *cinquante-sept ans de survie* », Maurice Genevoix a consacré, en 1972, une ultime réflexion à sa fréquentation de la mort. Il y évoque, avec la précision sensorielle qui le caractérise, les trois fois où il a vu la mort en face, la sienne, à côté de celle de ses camarades. Cet hommage du vieil homme à « *tous ces garçons serrés autour de [sa] jeunesse et qu'une mort injuste a frappés* » va bien au-delà du témoignage de guerre : il touche à l'universel, à notre finitude commune, et à cette heure précise de la mort, notre dernier passage. IS La Table Ronde, « La Petite Vermillon », 144 pages, 7,10 €.



La Ferveur du souvenir De Maurice Genevoix

Maurice Genevoix fut, toute sa vie, fidèle à la mémoire de ses frères d'armes. Ce florilège poignant d'articles de journaux, de préfaces, de discours commémoratifs, rédigés pour la plupart après



la Seconde Guerre mondiale, en témoigne. Il rend notamment hommage à son camarade de classe Paul-Raymond Benoist, qui avait demandé à ses parents de ne pas trop s'accrocher à lui car il fallait « *consentir le sacrifice* », et qui fut tué en juin 1915. Il se souvient aussi de la douleur des « *bons blessés qui savent souffrir* » et des « *mauvais blessés qui ne savent pas et pour cela souffrent davantage* », et se remémore son « *Noël de guerre* » et la « *clameur grave* » qui débordait de l'église pleine de soldats. F-JA La Table Ronde, 224 pages, 21 €.

L'Homme dans la guerre. Maurice Genevoix face à Ernst Jünger De Bernard Maris

Ils s'affrontèrent lors de la terrible bataille des Eparges et furent blessés le même jour, le 25 avril 1915. Une fois la guerre finie, le triste vainqueur et l'amer vaincu s'imposèrent comme les deux écrivains majeurs de la Grande Guerre. Le regretté Bernard Maris avait choisi de

© JEAN-PAUL BOYER. © STÉPHANE HEUET POUR LE FIGARO HORS-SÉRIE.

les confronter, littérairement cette fois, en un essai particulièrement inspiré. Alors que, selon lui, le front fut pour Jünger « *une terre promise* », qui fait accéder à la surhumanité, « *la grandeur de Genevoix est précisément de ne pas céder au vertige* ». Avec une sobriété d'expression qui unit la justesse à l'élégance, il relate le basculement intérieur de ces deux officiers dans la guerre, cette grande accoucheuse de vérité. Ce qu'elle fait naître en eux n'est pas du même ordre : « *Genevoix aime les hommes, même s'il aime parfois la guerre, Jünger aime la guerre, même s'il pleure parfois*

les hommes. » Enrichi d'une réflexion sur l'aventure humaine poussée à son paroxysme, l'on quitte ces pages à regret, mais avec un désir : relire absolument Genevoix, Jünger et Homère. *IS Grasset, 180 pages, 16 €.*



LE TÉMOIN
Maurice Genevoix.
 L'officier normalien
 a consacré aux poilus
 les plus sensibles
 des pages de son chef-
 d'œuvre, *Ceux de 14*.



MAIS DU SOLEIL QUE RESTE-T-IL ?

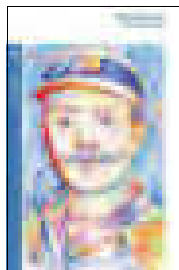
D'APRÈS MAURICE GENEVOIX

Tiré d'un des passages les plus poignants de *Ceux de 14* – « *trois sourires sur une toute petite photo, un vivant entre deux morts, la main posée sur leur épaule. Ils clignent des yeux, tous les trois, à cause du soleil printanier. Mais du soleil, sur la petite photo grise, que reste-t-il ?* » –, ce titre donne le ton de la pièce de théâtre qui célèbre Genevoix : sobre, fidèle, incarnée dans une langue magnifique, au plus près du réel. Montée par le metteur en scène Géraud Bénech, en duo avec l'acteur Stanislas de la Tousche, qui a joué également, sous sa direction, les *Derniers Entretiens* de Louis-Ferdinand Céline et interprète actuellement *La Chute* de Camus, cette pièce met en scène le vieil homme qui, au soir de sa vie, se retourne sur la guerre qu'il a menée, avec ses hommes et sur les trois moments où il a vu « *la mort de près* ». Le jeune sous-lieutenant apparaît alors à ses côtés et raconte les quatre jours de combat les plus rudes,

du 17 au 21 février 1915, aux Eparges. Servi par deux comédiens exceptionnels liés à la guerre de 14 par leur histoire familiale, le texte de Genevoix, dont on perçoit en chacun d'eux la résonance intime, est magnifié par la sobriété de la mise en scène, et les notes sublimes du *Concerto en sol* de Ravel, engagé volontaire comme ambulancier à Verdun. Cette pièce, qui a déjà touché tous les publics, des collégiens aux anciens, est un magnifique hommage à celui que la guerre rendit encore plus assoiffé de vie. *IS*

Mise en scène de Géraud Bénech, avec Stanislas de la Tousche et Rémy Chevillard, Théâtre de la Contrescarpe, les samedis à 14 h 30, du 31 octobre au 26 décembre 2020.

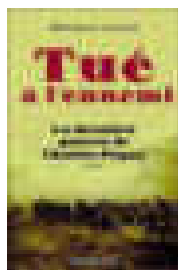




Pour Genevoix De Michel Bernard

Parce que la lecture de *Ceux de 14* fut une illumination pour le lycéen, et sa relecture une révélation pour le haut fonctionnaire qu'il était devenu, Michel Bernard entreprit d'élucider le mystère Genevoix, cet écrivain dit « régionaliste » qui donnait si peu son opinion sur les affaires du monde. Cette évocation inspirée fait revivre le premier de classe apprécié des cancre, l'orphelin de mère attaché au Loiret de son enfance, le lieutenant réputé « intuable », seul officier à sortir indemne de sa bataille des Eparges, le grand blessé accablé d'un sentiment de désertion, « l'écrivain, jeune homme vieilli en quelques mois, [qui] apaisa l'officier dévasté ». Avec la connaissance intime d'un amoureux de la langue française et du pays qui l'a engendrée, l'auteur de ce plaidoyer *Pour Genevoix* offre à son lecteur sa méditation sur la musique unique de cette œuvre, à la tonalité particulièrement vraie, dans la polyphonie des récits de guerre, et sur la vocation de l'écrivain, ainsi révélée : « Genevoix écrit du fond de la détresse humaine. Genevoix écrit du centre de l'amour. (...) C'est finalement le seul mystère de la guerre que l'amour du soldat pour son semblable, son frère de misère ». IS

La Table Ronde, « La Petite Vermillon », 224 pages, 7,30 €.



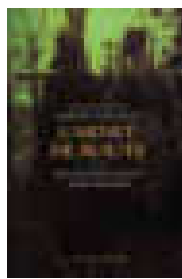
MORTS POUR LA FRANCE

Tué à l'ennemi. La dernière guerre de Charles Péguy De Michel Laval

Le 5 septembre 1914, après un mois de guerre à peine, debout sur le champ de bataille, indifférent aux « lâchetés féroces de l'obus » et à ce feu nourri qui moissonnait les rangs français, Charles Péguy fut tué à l'ennemi alors qu'il encourageait ses hommes jusqu'au bout, dans un ultime « Tirez ! Tirez ! Nom de Dieu ! ». La guerre avait surpris Péguy à sa table de travail, en train de rédiger une *Note sur Descartes*. Elle avait réconcilié en France la droite et la gauche en un même patriotisme, et mobilisé en lui, selon ses propres mots, « le républicain et le réactionnaire ». Porté par un style ardent, Michel Laval relate avec brio le mois de guerre du poète, et les atermoiements de l'état-major, dans ce qu'il compare à une « ronde macabre qui s'apprêtait à engloutir ce que les peuples européens possédaient de plus haut et de plus civilisé ». Un document. IS Calmann-Lévy, 432 pages, 22 €.

Carnet de route Du sous-lieutenant Robert Porchon

« A la mémoire de mon ami ROBERT PORCHON tué aux Eparges le 20 février 1915. » Cette dédicace, en page



de garde de *Ceux de 14*, fit du sous-lieutenant Porchon l'un des morts les plus connus de la Grande Guerre. L'ami intime, dont la mort laissa Genevoix intérieurement atone, avec « une contracture à l'âme ». Dans son carnet du front et dans ses lettres, simples, directes, on retrouve le caractère franc, l'intelligence et le calme dont sa présence gratifiait les autres. Et l'âpreté de la guerre, dite sans fard. IS La Table Ronde, 208 pages, 19,80 €.

Calligrammes. Poèmes de la paix et de la guerre, 1913-1916 De Guillaume Apollinaire

Singulier tempérament que celui de cet engagé volontaire qui entre dans la guerre « sous le plus beau des cieus », le 6 décembre 1914, s'emploie, entre deux assauts, à transcrire en jeux calligraphiques, la « merveille de la guerre », où « la terre a faim » et s'offre « son festin de Balthasar cannibale », où les obus miaulent et les balles grésillent comme des abeilles. Ecrit entre 1913 et 1916, ce recueil qui suit Alcools en prolonge l'éclectisme énigmatique, tantôt lyrique (« Le galop bleu des souvenirs / Traverse les lilas des yeux »), tantôt dramatique (« Nuit violente ô nuit dont l'épouvantable cri profond devenait plus intense de minute en minute / Nuit qui criait comme une femme qui

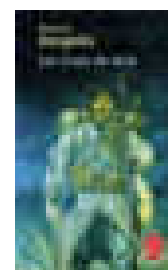


accouche / Nuit des hommes seulement »). L'on découvrira l'envers du décor construit par le poète au fond de sa tranchée pour ne pas sombrer, avec les brûlants *Poèmes à Lou*. IS Gallimard, « Poésie/Gallimard », 192 pages, 7,50 €.

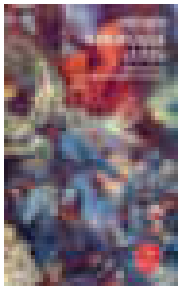
LES COMBATTANTS

Les Croix de bois De Roland Dorgelès

« Ah ! non, les civils. Vos gueules ! » Ce cri du cœur un peu théâtral tiré d'une lettre de Dorgelès à sa maîtresse résume l'état d'esprit des combattants de la Grande Guerre : il faut que les imaginations de l'arrière fassent place à la vérité des poilus. *Les Croix de bois* raconte l'histoire – calvaire, cafard et fous rires mélangés – d'une dizaine d'hommes au front, dans un style réaliste, daté mais vif et plaisant. La morale en est que la guerre est une plaie absurde : « C'est une farce, je vous jure que c'est une farce. On la feuillette avec des doigts rouges, c'est tout... » Dorgelès revendiquait le droit du romancier de mettre en scène à sa guise les



éléments qu'il transposait. Mais Frédéric Rousseau a établi que sa valeur documentaire était bien meilleure qu'on ne le pensait dans les années 1930. *MP*
Le Livre de Poche, 288 pages, 5,90 €.



Le Feu D'Henri Barbusse

La sortie du roman qu'Henri Barbusse écrit depuis son lit d'hôpital fut, en 1916, un événement : enfin un livre qui faisait parler l'homme du rang dans toute la truculence de son langage quotidien, qui servait autre chose que la soupe littéraire exaltée de l'arrière, si éloignée de l'enfer de la première ligne, de l'ennui des soldats parqués dans des villages déserts. Si la véracité du langage des poilus a été remise en cause, et si la charge antimilitariste soutenue par quelques envolées grandiloquentes nuit à la vraisemblance et donne au roman un caractère de manifeste que les dernières pages confirment lourdement, *Le Feu* demeure une œuvre dont la poésie bourrue, la camaraderie gouailleuse et la puissance d'évocation restent incrustées comme la boue

de la tranchée aux molletières du guerrier. *IS*

Le Livre de Poche, 416 pages, 6,60 €.



Voyage au bout de la nuit De Céline

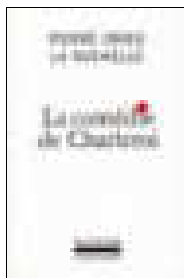
Elle marque la fin du jour, de l'insouciance et des illusions fondamentales. Le début d'une danse macabre qui entraîne dans sa gesticulation les malheureux de la terre, « dupés jusqu'au sang par une horde de fous vicieux devenus incapables soudain d'autre chose, autant qu'ils étaient, que de tuer et d'être étripés sans savoir pourquoi ». Dans le chef-d'œuvre de Céline, la guerre n'intervient que brièvement, au premier cinquième du livre. Elle est pourtant l'expérience définitive, la tache originelle qui marque le *Voyage* tout entier, tant le jeune maréchal des logis Destouches n'était pas sorti indemne de ce baptême de l'horreur. Le lecteur ne traverse pas ces pages fantasmagoriques sans en rester sonné, pénétré de leur prose corrosive, et du désenchantement acide devant lequel pâlisent les belles vérités et ceux qui les incarnent. *IS*

Gallimard, « Folio », 512 pages, 10,30 €.

FRÈRE DES HOMMES

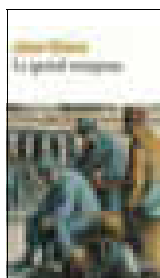
Roland Dorgelès. Le succès foudroyant des *Croix de bois* a fait de lui le porte-parole des anciens combattants contre les mensonges de l'arrière.





La Comédie de Charleroi De Pierre Drieu la Rochelle

« Un sous-lieutenant, de quoi cela rêve-t-il ? D'être un homme qui court au soleil comme le Grec à Marathon. Oui, à Verdun, j'ai pensé à Marathon. Et j'ai pleuré. Oh, ma pauvre jeunesse déçue. Je m'étais donné à l'idéal de guerre, et voilà ce qu'il me rendait : ce terrain vague sur lequel pleuvait une matière imbécile. » De la plaine de Charleroi au détroit des Dardanelles, de la Champagne à Verdun, Drieu la Rochelle évoque son expérience de la guerre dans une série de nouvelles où la force du témoignage se conjugue à la puissance de la réflexion pour atteindre au chef-d'œuvre. Eclairé par l'expérience décisive de la charge, qui avait, brièvement, révélé un jeune homme revenu de tout à lui-même, l'ensemble n'en forme pas moins un réquisitoire contre la guerre moderne, « guerre d'usines » où l'on se jette sans se voir des masses de ferraille à la tête sur une terre ravagée dont on a soufflé les maisons, arraché les arbres, chassé au loin les animaux et où le courage consiste, le plus souvent, à attendre, vautré dans la boue, que cesse l'agression d'un invisible éventreur. MDeJ Gallimard, « L'Imaginaire », 238 pages, 9,10 €.

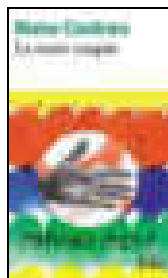


Le Grand Troupeau De Jean Giono

Par une épaisse nuit d'été, moite et lourde, les hommes partent pour la guerre, tandis que trois bergers font redescendre de la montagne un troupeau innombrable. Beaucoup de bêtes, épuisées par la course, s'effondrent en chemin. Le roman de Jean Giono commence sur ce chassé-croisé des moutons qui dévalent des pâturages et des jeunes gens qui montent au front comme à l'abattoir. Tous ne mourront pas. Mais nul ne sortira indemne des tranchées. Jean Giono a vécu la guerre comme un fléau, une lèpre qui rongerait nuit après nuit son humanité. Ses héros, des hommes de tous les jours, qui parlent comme on parle en Haute-Provence, se battent moins contre un ennemi qui leur ressemble que contre cet acide qui défigure leur être. Et c'est ce combat, sur le front mais aussi à l'arrière dans des villages sans mâles, que Giono met en scène. Une lutte qui fut la sienne. Et qu'il ne put jamais oublier. IdeC Gallimard, « Folio », 256 pages, 7,50 €.

La Main coupée De Blaise Cendrars

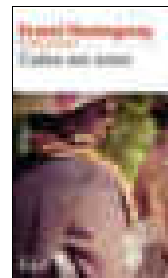
C'est de la main gauche, la seule qui lui restait, que Blaise Cendrars écrivit cette galerie de portraits de ses camarades de guerre. *La Main coupée* raconte la vie buissonnière d'une escouade bien décidée à se ménager quelques compensations dans



l'épuisant va-et-vient entre la première ligne et l'arrière. Tout est prétexte à tromper l'ennui de « cette pute d'existence » : le tourne-disque qui beugle *La Marseillaise* le soir de Noël au pied des lignes allemandes, la prise de fourgons postaux boches façon diligence, la livraison à chacun des hommes de la 6^e compagnie, pour le jour de l'an, « d'un chandail de luxe (...) pour mettre une note de modernité dans ce sinistre carnaval de la guerre, un peu de luxe dans cette pouillierie réglementaire et organisée », le tout orchestré par un noble polonais arrivé en renfort faire la guerre en souliers vernis et cravates fantaisie sous sa capote qu'il avait pris soin d'échancrer. On est saisi par l'affection bourrue de ce caporal de la Légion étrangère pour ses hommes, la poésie hallucinée de ses descriptions, son génie de la comparaison qui voit dans la mitraille un caquetage de basse-cour, dans les assauts une dose de drogue dure, dans la fortune des armes un jeu de hasard. IS Gallimard, « Folio », 448 pages, 9,10 €.

L'Adieu aux armes D'Ernest Hemingway

Est-ce un livre sur la guerre ou sur l'amour impossible qu'offrit Ernest Hemingway avec ce roman autobiographique paru en 1929 ? A l'instar de son héros, Frédéric Henry, Hemingway fut volontaire comme ambulancier de la Croix-

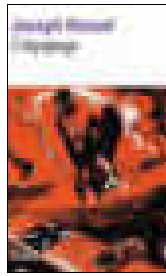


Rouge et intégré au sein de l'armée italienne qui se battait alors contre les Autrichiens. Blessé comme lui, il fut aussi soigné par une jolie infirmière dont il s'éprit. Empreint d'un profond pessimisme, *L'Adieu aux armes* n'exalte ni ne dénigre la guerre et montre au contraire que la mort habite toute notre existence, jusque dans l'amour lui-même. Un roman humain, et même terriblement humain. PhM Gallimard, « Folio », 320 pages, 8,50 €.



Lettres des années de guerre, 1914-1918 D'Alphonse de Châteaubriant

Le journal de guerre d'Alphonse de Châteaubriant a été perdu. En 1952, un an après sa mort, ce sont ses lettres à sa famille et à son ami Romain Rolland qui ont été éditées. Elles retracent l'itinéraire d'un gentilhomme des temps anciens parti au front comme à une grande aventure qui le rendrait meilleur. Servant humblement dans les ambulances, Châteaubriant espère aussi qu'un autre monde, plus spirituel, naîtrait de tant de souffrances. Mais



L'HOMME BLESSÉ

Pierre Drieu la Rochelle.
L'expérience de la guerre de 14 lui inspira une réflexion sur la barbarie de la guerre moderne et l'extinction de l'esprit de chevalerie devant le règne de la machine.

sur le front, le fardeau devient écrasant, et le hobereau breton comprend qu'il assiste non pas à un renouveau, mais à l'effondrement d'une civilisation dont il apparaît, dans ses lettres, comme l'un des derniers Mohicans. *IdeC Editions André Bonne, d'occasion.*

L'AS DES AS

L'Equipage De Joseph Kessel

Avec ce premier roman, publié en 1923, Joseph Kessel fait entrer l'aviation dans la littérature. Il ouvre, selon le mot d'André Chamson, « la voie lactée à Saint-Exupéry ». Pendant la guerre, Kessel a lui-même appartenu à ce qu'il appelle « la cavalerie de l'azur, de la tempête et des nuages ». En 1916, il est observateur aérien au sein de l'escadrille S.39 commandée par le capitaine Thélis Vachon. Qui, comme Guynemer, succombera à vingt-quatre ans lors d'un duel aérien. Dans *L'Equipage*, celui-ci apparaît sous les traits du capitaine Gabriel Thélis. La vie de l'escadrille est ici rapportée dans son exacte rigueur. Loin de la boue et de l'usure des tranchées. Récit double, *L'Equipage* décrit en parallèle de la guerre aérienne le conflit intérieur qui agite un jeune observateur de vingt ans. L'aspirant Jean Herbillon découvre que l'homme avec lequel il fait équipe, le lieutenant-pilote Maury, est le mari de sa maîtresse.

Le premier est à la fois futile et enthousiaste, le second réservé et froid, tous deux sont prisonniers de leur proximité et de leur complémentarité. Mensonge et conscience, dissimulation et doute, jalousie et rivalité, haine et amitié, Kessel installe le drame antique dans un habitacle : « Ils avaient beau souffrir l'un par l'autre, se haïr même, leurs sens, leurs nerfs, emmêlés aussi étroitement que les commandes de l'appareil, tressaillaient d'une mesure égale. Rouages intelligents de la frêle et puissante machine qui les emportait, le même fluide circulait entre eux. » PhC Gallimard, « Folio », 224 pages, 6,90 €.

LES FANTAISISTES



Thomas l'imposteur De Jean Cocteau

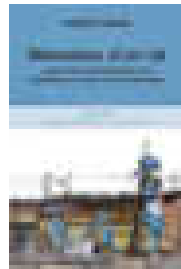
Intermittent de 14-18, permanent du spectacle de lui-même, Cocteau a transposé ses passages entre Marne et Paris, en Champagne et par les dunes de Coxyde, en un roman nerveux qui frôle sans arrêt le chef-d'œuvre. Le héros, Guillaume, enfant déguisé en soldat, joue à s'inventer des vies et rencontre à la fin une balle qui les unit. L'esquisse du capharnaüm du début de la guerre et des sentiments qui s'y carambolent touche au génie. La suite, malgré un excès d'artifice, d'esprit, d'apprêt, offre de belles images et, parmi les arabesques de l'imposture, l'aveu de l'amour sans limite de Guillaume pour les fusiliers marins. MP Gallimard, « Folio », 160 pages, 5,70 €.





Le Songe D'Henry de Montherlant

« J'ai lâché mes cris comme de grands oiseaux qui reviendront tourner dans tous vos crépuscules. » Publié en 1922, le premier roman de Montherlant triche à peine sur la réalité de sa guerre. Son héros, Alban de Bricoule, attend comme lui le printemps 1918 pour rejoindre brièvement le front. Et l'expérience qu'il en rapporte n'a rien, pour son auteur, de particulièrement valorisant, puisqu'elle se résume à la description de la peur irrésistible qui s'empare d'un jeune homme épris d'héroïsme sous les bombardements. Plus qu'un roman sur la guerre, ce livre écrit dans une prose précieuse, égotiste, barrésienne, est d'abord un roman sur les mensonges qu'on se fait à soi-même, les ambiguïtés des sentiments que nous croyons porter à ceux que nous aimons. A travers le personnage de Dominique, une jeune sportive devenue infirmière sur la ligne de front, Montherlant livre entre les lignes le secret de sa tristesse et de ses impostures avec une lucidité saisissante. *MDeJ Gallimard, « Folio », 320 pages, 9,10 €.*



LE BOUTE-EN-TRAIN

Mémoires d'un rat suivis des Commentaires de Ferdinand, ancien rat des tranchées De Pierre Chaine

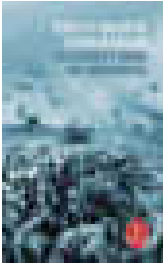
Les poilus n'étaient pas seuls dans le froid et la boue : il leur fallait compter avec les rats attirés par les détritiques. Adopté par le soldat Juvenet pour lui servir d'avertisseur en cas d'attaque aux gaz, Ferdinand avait échappé au sort fatal qu'aurait dû lui valoir sa capture (on avait envisagé un temps de le brûler vif, de le faire périr par noyade ou de le rendre enragé en lui cousant le derrière !). Cela lui permit de devenir le témoin privilégié de la vie des tranchées. Sous la plume de Pierre Chaine, capitaine au 13^e chasseurs, il en dresse un tableau drolatique où s'expriment l'horreur des hécatombes, le mépris pour les bellicistes de l'arrière, l'ironie pour les communiqués de l'histoire officielle, la tendresse pour le courage tranquille des sans-grade. Une merveille d'humour et de fantaisie. *MDeJ*

Tallandier, « Texto », 240 pages, 9 €.

LE PACIFISTE

Henri Barbusse.
Paru en 1916, *Le Feu* obtint le prix Goncourt. La charge pacifiste s'y conjugait avec l'exaltation de la camaraderie des tranchées.





CÔTÉ ALLEMAND

A l'Ouest, rien de nouveau D'Erich Maria Remarque

A l'Ouest, rien de nouveau est aux pacifistes allemands ce que *Le Feu* d'Henri Barbusse est aux pacifistes français, une narration et un réquisitoire. A travers le destin d'un petit groupe de sept appelés, le lecteur partage toute l'horreur de la guerre, de l'enfer des marmitages à la perte du meilleur ami, en passant par le ridicule des petits chefs ou la cécité de l'arrière. Avec une plume bouleversante, mais qui ne fait l'économie ni du pathos ni des lieux communs, Remarque dénonce l'absurdité de la guerre civile européenne et dresse un tableau saisissant d'une jeunesse à jamais déboussolée par les quatre années d'enfer qui lui furent imposées. A mille lieues des discours patriotiques, c'est un livre clé sur lequel se sont acharnés nazis et nationalistes allemands. *J-LT*
Le Livre de Poche, 224 pages, 6,10 €.

Orages d'acier D'Ernst Jünger

Avant d'être un écrivain, Ernst Jünger a d'abord été un jeune officier d'élite décoré à vingt-trois ans de l'ordre « pour le Mérite », la plus haute décoration militaire allemande. Pour lui, la guerre est d'abord une



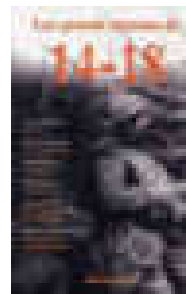
expérience clinique. Il décrit ses quatre ans de campagne avec la précision d'un entomologiste, la froideur et l'élégance du chef responsable de ses subordonnés. Il analyse surtout le type d'homme nouveau qui se forge sous les déluges de fer et de feu, des hommes durs, insensibles, libérés des valeurs morales ordinaires. *Orages d'acier* a été un événement à sa parution, la bible de tous ceux qui voyaient dans les valeurs militaires la sève capable de relever de son marasme la république de Weimar. *J-LT*
Le Livre de Poche, « Biblio », 384 pages, 6,70 €.

Les Réprouvés D'Ernst von Salomon

Les Réprouvés n'est pas un livre sur la guerre, c'est « le » livre des conséquences de la guerre dans l'Allemagne vaincue. A travers le regard d'un jeune cadet qui en 1918 se fait arracher ses épaulettes à Berlin en proie aux troubles et à la menace des Rouges, l'immédiat après-guerre défile avec son déferlement de violence sauvage : l'humiliation de Versailles, les corps francs, les combats aux frontières pour sauver quelques parcelles de terres allemandes, les organisations secrètes, l'organisation Consul ou la Sainte-Vehme, l'attentat contre Walther Rathenau et finalement



la prison. C'est le manifeste de ces hommes brisés dont Jünger a prophétisé l'avènement, des hommes qu'une seule phrase résume : « *La guerre est finie, les guerriers marchent toujours.* » *J-LT*
Bartillat, « Omnia Poche », 432 pages, 12 €.



Education héroïque devant Verdun D'Arnold Zweig

« *Qu'est-ce donc que cette guerre ?* demande Arnold Zweig. *Une gigantesque entreprise de l'industrie de démolition, avec danger de mort à tout bout de champ pour tous les intéressés.* » L'écrivain allemand, qui n'était pas encore une des figures du pacifisme et du sionisme, fut mobilisé en 1915. Envoyé sur le front à Verdun, il restera quinze mois. Il en a tiré une tétralogie, *La Grande Guerre des hommes blancs*, dont *Education héroïque devant Verdun* est le troisième volet. Son héros, Werner Bertin, est un artiste juif qui, au cœur des combats et d'une trahison (autour de laquelle se noue l'intrigue du roman), vit un profond drame

intérieur : celui des origines, ce que François Rivière, dans la préface du volume qu'Omnibus a consacré aux romans de la guerre de 14, appelle « *le vertige de l'homme déraciné* ». La guerre, au fond, n'est que le décor d'une impressionnante analyse psychologique et Arnold Zweig passe avec une très grande aisance des descriptions de la vie quotidienne aux scènes de la vie militaire (avec le culte naissant de l'aviation et les brimades antisémites que subit le héros), sans jamais perdre le fil des évolutions intérieures des personnages qui mèneront les uns vers un nationalisme guerrier et impérialiste, les autres vers le socialisme. *VTV*
In *Les Grands Romans de 14-18*, Omnibus, 1 156 pages, d'occasion.

À L'ARRIÈRE TOUTE

L'Exil D'Henry de Montherlant

Mobilisable à la fin de l'année 1914, Montherlant est réformé pour une hypertrophie cardiaque qui le rend impropre à la vie sur le front. Il attendra 1917 pour s'engager dans le service auxiliaire, 1918 pour se faire affecter à une unité combattante et approcher des zones de combats, où il sera blessé. A Paris, il mène une vie d'étudiant studieux pendant que les journaux se font l'écho des actes

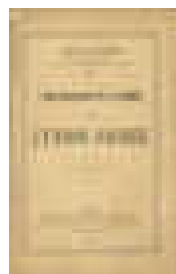


d'héroïsme de ses condisciples et que paraissent les listes de ceux qui sont tombés au feu. « *Je n'ai jamais regretté, dira-t-il à son ami J. N. Faure-Biguët, d'avoir passé deux ans à asseoir les bases de ma culture, pendant que les garçons de mon âge et mes cadets se faisaient tuer.* » Voire. Le jeune barrésien est en réalité traversé par une crise qu'il évoque dans la toute première pièce de théâtre qu'il ait écrite, entre 1914 et 1915, *L'Exil*. L'action se situe durant les premiers mois de la guerre. Philippe de Presles et son ami Bernard Sénac décident de devancer l'appel. Infirmière héroïque, citée à l'ordre de l'armée, la mère de Philippe met pourtant tout en œuvre pour s'opposer au départ de ce fils trop aimé. Il cède à ses instances et laisse partir, seul, son ami. Enfermé dans un personnage de cynique indifférent à l'exaltation qui secoue le pays, Philippe devient un objet d'étonnement et de réprobation pour son entourage, un exilé. Lorsque Sénac revient en permission à Paris, buriné par l'expérience du front et nanti de camarades connus dans les tranchées, les deux amis sont devenus des étrangers. Philippe alors s'engage pour « *se faire une âme comme la sienne* ». Rarement représenté, *L'Exil* n'en est pas moins une pièce prodigieuse par la pénétration psychologique avec laquelle

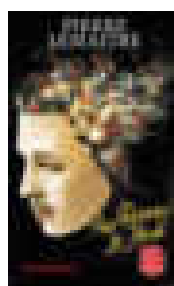
l'auteur débusque, sous les apparences de leurs discours, les motivations de ses personnages, l'acuité du regard qu'un jeune homme de vingt ans porte sur la fièvre patriotique de l'arrière, en même temps que par l'aveu crypté qu'à l'aube de son œuvre littéraire, Montherlant y faisait de ses fragilités et de ses contradictions. *MDeJ La Table Ronde, 200 pages, d'occasion.*

L'Ame française et la Guerre De Maurice Barrès

L'Ame française et la Guerre est sans doute l'un des livres les plus humains de Maurice Barrès. C'est en douze tomes le recueil de ses chroniques pendant la guerre. Le chantre du nationalisme, le romancier de l'énergie nationale, s'y fait tour à tour historien, stratège, géopoliticien ou poète. Il appelle le pays à tenir. Mais, contrairement à ce qu'on a trop dit, il n'oublie pas les souffrances du soldat. Il pense au sort des blessés, à la sécurité du fantassin en défendant, avant tout le monde, l'adoption du casque. Il va même jusqu'à lancer une campagne pour doter tous les hommes de réchauds individuels, afin qu'au cœur des tranchées, ils puissent avoir du café chaud. Pourtant, cette abondante production fit un tort immense à sa réputation. Elle lui valut d'être qualifié



par Romain Rolland de « *rossignol du carnage* ». *J-LT Emile-Paul Frères éditeurs, 12 tomes, d'occasion.*



VU D'AUJOURD'HUI

Au revoir là-haut De Pierre Lemaitre

Prix Goncourt 2013, adapté avec succès au cinéma, le roman de Pierre Lemaitre met en scène les aventures de deux soldats dans les derniers jours de la Grande Guerre, et leurs combines pour tirer profit des circonstances : un trafic de monuments aux morts. Sa vision du conflit nous renseigne malheureusement plus sur ses préjugés que sur la vérité historique. La lutte des classes en est le seul prisme, doublée d'une vision essentiellement victimaire de l'engagement du soldat, absolument déglacée de toute idée d'héroïsme. Quant à l'attitude de son antihéros, le lieutenant d'Aulnay-Pradelle, aristocrate meurtrier de ses propres hommes, elle n'est pas crédible une seconde. Dommage. L'intrigue est bien menée, mais les ficelles sont aussi grosses que les boyaux des tranchées. *IS Le Livre de Poche, 624 pages, 8,70 €.*

AU CHAMP DE GLOIRE

Du 3 novembre au 11 novembre 2020, le Mémorial de Verdun honore la mémoire de Maurice Genevoix, son président-fondateur, à l'occasion de son entrée au Panthéon. Tables rondes, conférences, débats, projections, concerts, séances de lectures rythmeront une programmation spéciale dédiée à cet ancien combattant, porte-parole des poilus, qui décrivit, de sa prose imagée et précise, la solidarité des hommes face à l'adversité, mais aussi la pluie, la boue des tranchées, le fracas de la mitraille et, enfin, le sacrifice absolu de ses frères d'armes, afin que « *personne n'oublie* ». Cette série d'hommages célébrera également le centième anniversaire du choix du Soldat inconnu, dont la dépouille repose toujours sous l'Arc de triomphe. *F-JA*

- **Programmation spéciale dédiée à Maurice Genevoix, à « Ceux de 14 » et au centenaire du choix du Soldat Inconnu, du 3 au 11 novembre 2020. Mémorial de Verdun-Champ de bataille, 55100 Fleury-devant-Douaumont. Plus d'informations sur www.memorial-verdun.fr**

NOUVEAU
OCTOBRE / NOVEMBRE

LE FIGARO HISTOIRE



Comment les communistes ont pris le pouvoir en Chine

Née en 1912 sur les ruines d'un régime impérial séculaire, la république de Chine sombra dans le chaos dès ses premières années. Anarchie suscitée par les seigneurs de la guerre, émergence du Guomindang et de ses chefs Sun Yat-sen puis Chiang Kai-shek, guerre contre le Japon, guerre civile et victoire du Parti communiste : *Le Figaro Histoire* revient sur l'histoire mouvementée de la Chine au XX^e siècle. Aidé des meilleurs spécialistes, il décrypte les mécanismes par lesquels Mao Zedong hissa au pouvoir le Parti communiste et dresse le bilan du maoïsme et de ses millions de victimes, du Grand Bond en avant à la Révolution culturelle.

Alors que les relations entre la Grèce et la Turquie ont connu un regain de tension en Méditerranée orientale, *Le Figaro Histoire* éclaire l'inimitié séculaire entre les deux voisins et l'attitude va-t-en-guerre du président Erdogan, qui vient de retransformer Sainte-Sophie en mosquée. Côté reportage, il vous emmène visiter la stupéfiante Saline royale d'Arc-et-Senans, conçue comme une cité utopique par l'architecte Ledoux, et vous explique les raisons du succès phénoménal des youtubeurs d'histoire, dont les chaînes inventives fleurissent sur Internet.

Le Figaro Histoire, 132 pages.

8€
8,90

En vente actuellement chez tous les marchands
de journaux et sur www.figarostore.fr/histoire



Retrouvez *Le Figaro Histoire* sur Twitter et Facebook

Version digitale également disponible sur figarostore.fr à

6€
6,99



Le Figaro Histoire,
tout reste à découvrir

LE FIGARO
littéraire

présente

Un coffret littéraire À OFFRIR OU À S'OFFRIR



Pour l'amour de l'écrit et de la langue française



Les 100 romans français
(Qu'il faut avoir lus)

Les 100 poèmes
(Qu'il faut absolument connaître)

Les 100 plus belles lettres
de la langue française

21 €
,90

ACTUELLEMENT DISPONIBLE

dans tous les points de vente et sur www.figarostore.fr